

Université de Montréal

Les combats ultimes : analyse du système normatif
et du cheminement des combattants

par
Sévrine Petit

École de criminologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de *Maîtrise ès sciences* (M.Sc.)
en criminologie

Janvier, 2004

©, Sévrine Petit, 2004



HV

6015

U54

2004

V. 012

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé
Les combats ultimes : analyse du système normatif
et du cheminement des combattants

Présenté par :
Sévrine Petit

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Jean Poupart, président-rapporteur
Pierre Landreville, directeur de recherche
Suzanne Laberge, membre du jury

Mémoire accepté le : 26 mars 2004

RÉSUMÉ

La présente étude porte sur l'exploration de l'univers des combats ultimes au Québec, sport relativement récent dans cette province. Officiellement appelé « boxe mixte », il s'agit d'un sport de spectacle constitué d'un mélange de boxe, de « kick-boxing », de soumissions et d'arts martiaux. Il est légal depuis 1998; cependant des adeptes s'y adonnaient auparavant. Les objectifs de ce travail sont de comprendre le système normatif au sein du groupe des combattants et d'analyser la réaction de ces derniers lorsqu'une norme n'est pas respectée. Nous souhaitons aussi saisir le sens et la place que prend cette activité dans la vie des concurrents, de même que le cheminement qui les a menés au combat ultime.

Des entrevues semi-structurées auprès de 11 combattants ont été menées afin de bien saisir leur perspective. À cette méthode se sont ajoutées des observations lors de galas de boxe mixte et de séances d'entraînement.

L'analyse démontre, dans un premier temps, une institutionnalisation et une professionnalisation de l'activité. On note effectivement l'instauration de règlements et l'implication de la Régie des alcools, des courses et des jeux. Parallèlement, on peut constater une commercialisation provoquée et manifestée principalement par l'implication des médias.

Les propos des interviewés exposent une forte adhésion à certaines normes, dont la principale est le respect mutuel. L'esprit sportif est de mise. Les combattants vivent également un sentiment d'appartenance entre eux et développent des amitiés au sein même du milieu. Si l'on se fie aux propos des interviewés, la tricherie est peu fréquente.

La pratique des arts martiaux est pour l'instant le passage obligé pour faire de la boxe mixte. Le dépassement de soi et l'attrait pour la compétition jouent des rôles importants relativement à l'implication dans ce sport. Finalement, le combat ultime est central dans la vie des concurrents, ces derniers le considérant comme leur priorité.

Mots clés : combat ultime, institutionnalisation, professionnalisation, commercialisation, système normatif, cheminement.

ABSTRACT

This study explore the field of ultimate fighting in Quebec, which has started only very recently in this province. Officially called « mixed boxing », this is a spectator sport involving a combination of boxing, kickboxing, submissions and martial arts. It has been legal since 1998, however it did occur previously. The working objectives were to understand the system of norms within the combatants and to analyze the reaction of these latter when a norm is not respected. We also sought to understand the place that this activity occupies in the lives of the competitors.

Semi-structured interviews with 11 combatants took place so as to clearly identify their perspective. To this method was added observations during mixed boxing galas and training sessions. This permitted gaining an understanding of the development path followed by ultimate fighting competitors and the place that the activity occupies in their lives. The norms system in effect within the group also was the subject of our study.

The analysis demonstrates, firstly, an institutionalization and a professionalization of the activity, through the setting up of rules and the involvement of the Régie des alcools, des courses et des jeux. Concurrently, one can also see the development of commercialization, particularly manifested through the involvement of the media.

The comments of the interviewees displayed a strong support of certain norms, the principal one being mutual respect. The spirit of sports is ever present. The combatants also shared a feeling of belonging between themselves and the development of friendships within the milieu. If one can rely on the statements of the interviewees, cheating is infrequent.

The practice of martial arts is for the moment the road that must be taken to carry out mixed boxing. Exceeding one's own accomplishments and an attraction to competition are major factors relative to involvement in this sport. Finally, extreme sports are central in the lives of the competitors, which these latter consider as a priority.

Key words: ultimate fighting, institutionalization, professionalization, commercialization, norms system, development.

RÉSUMÉ.....	iii
ABSTRACT.....	iv
TABLE DES MATIÈRES.....	v
REMERCIEMENTS.....	x
 INTRODUCTION.....	 1
CHAPITRE 1 : LES COMBATS ULTIMES AU QUÉBEC.....	4
1- CONTEXTE MONDIAL DES COMBATS EXTRÊMES.....	5
2- HISTORIQUE DE CES COMBATS AU QUÉBEC.....	7
2.1 Deux types de combats extrêmes : amateurs et professionnels.....	14
2.1.1 Le combat amateur.....	14
2.1.2 Le combat professionnel.....	15
CHAPITRE 2 : RECENSION DES ÉCRITS.....	19
1-INSTITUTIONNALISATION DU SPORT	20
2- COMMERCIALISATION DU SPORT	22
3- LES NORMES DANS LE SPORT ET LE MONDE DES PUGILISTES	23
3.1 Les normes dans le sport	23
3.1.1 La déviance à la norme	26
3.2 Le monde de la boxe : valeurs, normes, cheminements et sens que prend cette activité.....	29
4- PROBLÉMATIQUE.....	36
CHAPITRE 3 : DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	37
1- OBSERVATIONS DIRECTES.....	38
1.1 Déroulement des observations sur le terrain	39
1.1.1 Brève description des quatre gymnases visités.....	39
1.1.2 Brève description des galas	41
2- PROJET PAR ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS.....	42
2.1 Justification du choix de l'entretien semi-directif.....	42
2.2 Présentation de la consigne de prise de contact	42
2.3 Présentation de la consigne de départ.....	43
2.4 Description de l'échantillon d'entrevues.....	43
2.4.1 Critères d'échantillonnage	44
2.4.2 Portrait sommaire des répondants	44
2.5 Informateurs clés	47
3- ANALYSE DES DONNÉES	47
CHAPITRE 4 : INSTITUTIONNALISATION, PROFESSIONNALISATION ET COMMERCIALISATION.....	48

1- INSTITUTIONNALISATION ET PROFESSIONNALISATION	49
1.1 Évolution des règlements et des événements de combats ultimes au Québec.....	50
1.1.1 Les combats « close door »	50
1.1.2 Les combats « full contacts »	51
1.1.3 Les combats « amateurs »	52
1.1.4 Combats « professionnels »	53
1.1.5 Perception que les combattants ont de cette professionnalisation	54
1.2 Arrêt des combats amateurs.....	55
1.3 Davantage de personnes impliquées	56
1.3.1 Perception d'un de ces nouveaux acteurs : les commissaires de la RACJ	57
1.3.2 Perception d'un autre de ces nouveaux acteurs : les arbitres	58
2- COMMERCIALISATION DU SPORT	60
2.1 Forte augmentation de la popularité du combat	60
2.2 Commanditaires impliqués et médias	62
2.3 Instauration des bourses.....	63
2.4 Une organisation d'abord gérée comme une famille, maintenant gérée comme une business	65
2.4.1 Signature de contrats d'exclusivité : refus de Didier.....	65
2.5 Perception des promoteurs : des businessmen	66
2.6 Perception du « manager »	67
2.7 L'importance de la dimension spectacle pour plaire à la foule	68
2.7.1 Le plaisir d'être reconnu par des fans.....	69
3- EN BREF.....	69
CHAPITRE 5 : LES NORMES DANS LE GROUPE.....	72
1- UN SPORT MASCULIN	74
2-LE RESPECT : UNE PRIORITÉ POUR TOUS.....	74
2.1 Respect des différentes disciplines et inutilité d'impressionner autrui	74
2.1.1 Malgré tout, parfois une distance entre disciplines	75
2.2 Adopter un comportement sportif adéquat et discipliné : la norme de l'esprit sportif	75
2.2.1 Respect des règlements	76
2.2.2 Absence de haine et d'animosité entre les combattants	76
2.2.2.1 Parfois un peu d'animosité avec les Américains : des cas d'exception.....	77
2.2.3 La poignée de main et l'accolade : essentielles au bon comportement	77
2.2.4 Marques d'admiration entre eux	77
2.2.5 Deux explications de ce grand respect : omniprésence des liens de connaissance et présence de la philosophie des arts martiaux.....	78
2.2.6 Les encouragements mutuels: aller se voir les uns les autres en compétition.....	79
2.2.7 Le respect des arbitres	79
2.3 Certaines organisations : absence de respect envers les combattants.....	79
3- SENTIMENT D'APPARTENANCE ET AMITIÉ.....	80

3.1 Sentiment d'appartenance : un petit groupe qui se comprend et valorisation du courage	80
3.1.1 Les combat arrangés	82
3.1.2 Tous sur un même pied d'égalité à l'entraînement	82
3.2 Une passion commune qui tisse de nouvelles amitiés	83
3.2.1 Solidarité entre amis	83
3.2.1.1 <i>Ne pas se battre contre un ami</i>	83
4- LA SOIRÉE DU COMBAT	84
4.1 S'éviter juste avant le combat	84
4.1.1 À la pesée : intimidation	84
4.2 Des rituels superstitieux	85
4.3 L'esprit de compétition : la rage de vaincre	85
4.3.1 Une mentalité du combat : ne jamais arrêter de frapper quand on a l'avantage	86
4.4 Ne jamais manifester la douleur	87
4.5 La meilleure façon de gagner et la moins pire façon de perdre	88
4.6 La fête après le gala	89
5- VALORISATION DU TRAVAIL DISCIPLINÉ	89
6- COMMENT FONCTIONNE L'APPRENTISSAGE DES TECHNIQUES ET DES NORMES	90
6.1 Les techniques	90
6.2 Les normes	91
7-TRICHERIE	93
7.1 Modifier son poids : majoritairement accepté par le groupe	93
7.1.1 Une réelle tricherie à la pesée	95
7.2 Substances illégales : présence probable mais chez aucun interviewé	95
7.3 Coups interdits	97
8- DIFFÉRENTS TYPES DE COMBATTANTS	99
8.1 Un sport normalement pratiqué par des personnes non violentes	99
8.1.1 Quelques exceptions : les agressifs, « bad boys », « mental », les sauvages	100
8.2 D'autres types de combattants	100
8.2.1 Les « fendants » et « show off »	100
8.2.2 Des combattants fonceurs	101
8.2.2.1 <i>les taureaux</i>	101
8.2.3 Les « counter punchers »	101
8.2.4 Les techniciens	101
9- EN BREF	102
CHAPITRE 6 : CHEMINEMENTS DES COMBATTANTS	105
1- CIRCONSTANCES AMENANT À PRATIQUER LE SPORT	106
1.1 Une passion pour le sport en général	106
1.2 Unanimité de l'intérêt pour les arts martiaux	106
1.2.1 Pour le plaisir	107
1.2.2 Pour se défendre	108

1.2.2.1 Devenir le plus fort	109
1.2.3 Des idoles du monde des arts martiaux	109
1.2.4 Le hasard : Inscription dans une école pratiquant ce sport.....	109
1.2.5 Mise en contact avec un promoteur.....	110
1.3 Croissante popularité d'un nouveau sport : le combat ultime	110
1.3.1 La télévision et les combats au Québec	110
1.3.2 Légalisation des combats ultimes.....	110
2- MOTIVATIONS.....	110
2.1 Le combat ultime : une passion et du plaisir.....	111
2.2 Fort attrait pour la compétition.....	111
2.2.1 À la recherche de la technique ultime, mesurer son art	112
2.2.2 Le défi personnel.....	112
2.3 Pour le combat lui-même.....	113
2.3.1 Se battre en tant qu'athlète	114
2.3.2 Une forme de défoulement.....	115
2.4 le combat extrême pour l'argent.....	115
3- PLACE DE L'ACTIVITÉ DANS LEUR VIE	115
3.1 Le combat ultime : central dans leur vie.....	115
3.1.1 Privation de certains plaisirs	117
3.1.2 Activités reliées au combat	117
3.2 Entraînement	117
3.2.1 Nécessité de polyvalence : entraînements diversifiés.....	118
3.2.2 Préparation mentale.....	118
3.3 Le combat ultime comme emploi principal ou non	119
3.3.1 Les bourses	120
3.4 Ambitions	121
3.4.1 Impact de l'âge dans les objectifs en combat ultime	121
3.4.2 Les titres, les ceintures et les plus grosses fédérations	121
3.4.3 Débouchés ultérieurs.....	122
3.4.4 Motifs pouvant mener à l'abandon du combat ultime	122
3.4.4.1 Pour la majorité : quand le corps ne le permettra plus	122
3.4.4.2 Frank : désir d'une vie plus stable à l'approche de la trentaine	123
3.4.4.3 Brian et Xavier : projets dans différentes voies	123
3.4.4.4 Raphaël : lorsqu'il aura suffisamment d'argent	123
3.4.5 Un but : l'enseignement des arts martiaux	123
3.5 Les blessures	124
3.5.1 Trois mots-clés : Fréquentes, davantage en entraînement, mineures	124
3.5.1.1 Parfois des blessures graves.....	124
3.5.2 Refus du temps de guérison.....	124
3.5.3 La relation à la douleur	125
3.5.4 Les blessures : une perte d'argent.....	126
4- POUR ÊTRE UN BON COMBATTANT.....	126
4.1 L'importance de la technique	126
4.2 Adopter un comportement sportif adéquat et discipliné.....	127

4.3 Jouer d'intelligence et de réflexion	127
4.4 Le « killing instinct »	128
5- PERCEPTION DE LEUR SPORT ET DU PUBLIC	128
5.1 Leur perception du sport.....	128
5.1.1 Un sport très technique	128
5.1.2 Des athlètes entraînés qui s'opposent.....	128
5.1.3 Un sport en constante évolution qui nécessite la polyvalence des combattants ..	129
5.1.4 Un art intéressant pour les spectateurs et non de la violence	129
5.1.5 La mauvaise perception de l'intelligence des combattants	129
5.2 Les spectateurs québécois vus par les combattants.....	129
5.2.1 Un manque de connaissance du sport.....	129
5.2.1.1 <i>La presse et le nom : des rôle à jouer dans cette mauvaise perception.....</i>	<i>131</i>
5.2.2 La dimension spectacle : pour plaire à une foule novice et pour le plaisir de certains combattants	131
5.2.3 De plus en plus une clientèle d'arts martiaux	131
5.2.4 Comparaison avec le public japonais de Pride	132
6- TROIS CAS-TYPES.....	132
6.1 Premier cas-type : le combattant motivé par l'apprentissage de techniques et le dépassement de soi	133
6.2 Deuxième-cas type : le batailleur de rue	136
6.3 Troisième cas-type : le conservateur qui n'apprécie pas le combat ultime	139
CONCLUSION.....	143
RÉFÉRENCES	151

REMERCIEMENTS

Ce mémoire est le résultat de plusieurs mois de travail acharné. Il m'aurait été impossible de le mener à terme sans l'aide et le support de plusieurs personnes que j'aimerais ici remercier.

Tout d'abord, mille mercis à mon directeur monsieur Pierre Landreville. Merci pour toutes les fois où, incertaine, je suis allée vous questionner à propos des tangentes que devaient prendre mon mémoire; toujours, vous avez su me rassurer et me conseiller judicieusement. Merci également pour les contrats de recherche que vous m'avez confiés.

Un énorme merci à ma famille qui m'a encouragée à poursuivre dans les moments où je me sentais découragée et écoutée lorsque je souhaitais partager mon euphorie quant à cette recherche. Merci à mes parents qui, en plus de me soutenir moralement, m'ont aidée financièrement tout au long de mes études.

Je voudrais également remercier mes amis qui ont entendu parler du combat ultime pendant deux ans, en montrant toujours de l'intérêt pour ma passion!

Merci à madame Dianne Casoni qui m'a beaucoup écoutée et encouragée dans les moments difficiles.

Enfin, je tiens à souligner l'intérêt que les concurrents en combat ultime ont démontré pour cette recherche. En effet, je n'ai pu interviewer tous ceux qui le souhaitaient tant les combattants étaient ouverts à m'accorder du temps. Merci pour cette accessibilité! Merci à monsieur Mario Latraverse et madame Danièle Gagnon de la Régie des alcools, des courses et des jeux, qui m'ont aidée à mieux comprendre le sport lorsque j'ai commencé à m'y intéresser. Finalement, merci à monsieur Stéphane Patry pour m'avoir permis de passer beaucoup de temps avec les combattants en préparation d'un gala.

Merci à vous tous, sans qui il aurait été impossible de mener à bien ce travail !

INTRODUCTION

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous intéressons aux combats ultimes. Lorsque notre choix s'est arrêté sur ce sujet, nous croyions devoir assister à des combats illégaux se déroulant dans de petites salles obscures et loin des grands centres urbains. De même, nous pensions interviewer de jeunes hommes en quête de violence pure. Ces préjugés sont rapidement tombés lorsque nous nous sommes aperçue que beaucoup d'événements de combats ultimes se déroulent à Montréal, dans des arénas ou des salles de spectacles. Qui plus est, l'activité est légale, reconnue comme un sport et chapeautée par une équipe responsable des sports de combat à la Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ).

Le nom officiel de ce sport est « *boxe mixte* ». Nous utiliserons cependant les termes *boxe mixte*, *combat ultime* et *combat extrême* à titre de synonymes dans le présent travail. Le combat ultime est un sport de spectacle constitué d'un mélange de boxe, de kick-boxing et d'arts martiaux. Il est défini par le Règlement sur les sports de combat comme suit :

«[...] un sport de combat lors duquel des concurrents du même sexe combattent debout et au tapis : lorsqu'ils combattent debout, les concurrents utilisent les techniques du kick-boxing à moins qu'elles ne soient modifiées par le présent chapitre; lorsqu'ils combattent au tapis, seules les techniques de soumission permises sont celles prévues au présent chapitre. » (S-3.1, r.5, Règlement sur les sports de combat, Loi sur la sécurité dans les sports).

Le chapitre auquel il est fait référence est celui concernant la boxe mixte du Règlement sur les sports de combat qui précise la réglementation à propos du « ring », des bandages, de la tenue du concurrent, de la présence dans le coin, de l'arbitre et des officiels, du chronométrage, des juges, des décisions, du responsable des arbitres et des juges, des fautes et de la durée du combat.

Si au départ nos objectifs généraux étaient d'explorer la pratique et le cheminement des concurrents et d'analyser le système normatif auquel ils adhèrent, les nouvelles informations nous ont poussée à comprendre aussi l'institutionnalisation et la commercialisation de l'activité.

Mais avant tout, comme le combat ultime est un sport que nous présumons méconnu de plusieurs, le premier chapitre de ce mémoire a pour but de situer le lecteur quant aux éléments de contexte historique de cette activité qui, somme toute, demeure marginale.

Le second chapitre propose une recension des écrits, d'abord à propos de l'institutionnalisation et de la commercialisation du sport. Le combat extrême n'est pas la première activité à subir un

tel processus. Bien avant, la boxe fut critiquée et elle aussi finalement institutionnalisée. Elle est également devenue un véritable commerce pour plusieurs. Le phénomène est aussi principalement expliqué à partir d'une étude de Pearson (1979) à propos du « surf ».

Comme nous souhaitons comprendre le système normatif des combattants extrêmes, une section de la recension est consacrée aux normes dans le sport et au monde des pugilistes. Nous utilisons ici la définition de « norme » donnée par Becker (1985): « Les normes sociales définissent des situations et les modes de comportement appropriés à celles-ci : certaines actions sont prescrites (ce qui est « bien »), d'autres sont interdites (ce qui est « mal ») ». À travers ces pages, nous voyons que des normes ont été instaurées dans plusieurs activités, et que lorsqu'elles ne sont pas respectées, des moyens sont utilisés pour restituer l'ordre. Comme à notre connaissance il n'existe pas d'études publiées en anglais ou en français portant directement sur le combat ultime, nous avons beaucoup lu à propos de la boxe. Nous rapportons donc dans la recension les valeurs et les normes se rattachant spécifiquement à cette activité. De plus, les écrits sur le cheminement des boxeurs permettent de mieux saisir l'importance de cette activité dans leur vie, ce qu'elle leur apporte et ce à quoi elle les astreint.

Le troisième chapitre explique la démarche méthodologique utilisée pour parvenir à nos fins, soit explorer le système normatif des combattants et saisir le sens que prend cette activité dans leur vie. Nous avons choisi d'effectuer des observations lors de séances d'entraînement, de même que lors de galas de combats ultimes. Quatre gymnases ont été ainsi visités et nous avons assisté à six soirées de gala de boxe mixte. Mentionnons que la dernière observation fut particulièrement enrichissante puisque nous avons vécu quatre jours en compagnie des concurrents séjournant dans un hôtel de Victoriaville en prévision d'un gala. Nous avons aussi procédé à onze entrevues semi-directives avec des combattants.

Les trois chapitres suivants révèlent les résultats de l'étude. L'analyse de la synthèse des propos des interviewés et des données tirées de nos observations est divisée en trois parties : 1- l'institutionnalisation, la professionnalisation et la commercialisation, 2- les normes dans le groupe, 3- les cheminements des combattants.

CHAPITRE 1

LES COMBATS ULTIMES AU QUÉBEC

Le combat ultime se veut un phénomène relativement récent au Québec. C'est à partir d'articles de journaux et de discussions avec Stéphane Patry (promoteur de combats ultimes) et Mario Latraverse (chef de service des sports de combat, des casinos d'État et des appareils de loterie vidéo à la Régie des alcools, des courses et des jeux) que nous avons pu connaître quelques éléments historiques québécois de ce sport. Préalablement, il importe de comprendre comment l'activité a été connue par les Québécois.

1- CONTEXTE MONDIAL DES COMBATS EXTRÊMES

Un historique mondial de ces combats a été élaboré par Krauss (2002). Nous rapporterons ici les points majeurs de cette évolution.

Dans notre société moderne, au Brésil, on appelle ces compétitions « vale tudo ». Au Japon, on parle de « submission fighting ». Ce sport s'est étendu aux États-Unis et il se nommait le « no-holds-barred » au départ et plus tard le nom fut changé pour « mixed martial arts » (MMA) (Krauss, 2002, p.13).

Les compétitions de « submission wrestling » ont émergé en Amérique vers la fin du 19^e siècle. C'était en fait des spectacles de carnaval où un brave dans l'audience pouvait se mesurer au lutteur. Même si ce type de spectacle a perdu de l'intérêt vers le début du 20^e siècle, cet art a été introduit au Japon en 1914 et il y a survécu. On y a créé des organisations telles la *Japan Wrestling Alliance* (JWA), la *New Japan Pro Wrestling* (NJPW) et la *Universal Wrestling Federation* (UWF) (Krauss, 2002, p.17). Chacune de ces organisations se rapprochait tranquillement du style MMA.

Finalement Sayama, un combattant qui avait été viré du UWF à cause de son extrême violence dans un match, a fondé *Shooto* en 1987. Cette organisation a amené la réelle compétition MMA au Japon. Plus tard, il a organisé le premier vale tudo (qui signifie « anything goes ») au Japon. Le sport est donc devenu populaire dans ce pays et des compétitions similaires explosaient au Brésil. Toutefois, c'est en 1994 que le MMA a été réintroduit à l'échelle mondiale avec le Brésilien Royce Gracie et l'organisation *Ultimate Fighting Championship* (UFC) (Krauss, 2002).

La famille Gracie est brésilienne et elle a apporté le jiu jit su brésilien, un art martial, aux États-Unis. Cette famille est devenue célèbre par sa technique. Les frères Gracie ont enseigné cet art aux États-Unis, non sans difficulté au départ. La mode était effectivement aux arts martiaux spectaculaires tel le kung fu. Pour en augmenter la popularité, ils ont créé une cassette vidéo instructive sur le jiu jit su brésilien, de même qu'un spectacle : le premier *Ultimate Fighting Championship* (UFC) a eu lieu le 11 décembre 1993. On avait décidé de présenter les combats dans une cage octogonale pour son côté pratique, mais également pour donner un aspect dramatique qui capterait l'attention des spectateurs. L'événement a eu lieu dans le Colorado, un État où il n'existait pas de commission de boxe. L'absence d'une telle organisation éliminait une source de problèmes potentiels. Pour vendre ce sport, on a décidé de mettre l'accent sur l'apparence violente et on a fait le « marketing » sur un « blood sport » (Krauss, 2002, p.32). On a aussi décidé de beaucoup parler du fait qu'il n'y avait pas de gants. Cela donnait un aspect plus dangereux au sport. Toutefois, on savait qu'en réalité l'absence de gants causait moins de dommage au cerveau. Royce Gracie a remporté ce UFC.

Initialement, le but du UFC était de créer des compétitions « full-contacts » entre combattants de divers styles d'arts martiaux. Toutefois, après les deux premiers spectacles, on a découvert que la majorité de ceux qui s'abonnaient à la télévision payante se préoccupaient peu des arts martiaux. Ils souhaitaient seulement voir deux hommes se battre dans une cage. Il fallait donc réaliser que le UFC était une « business ». Notons que malgré tout, beaucoup de concurrents demeuraient issus des sports de combat, dont les arts martiaux.

Par la suite, il y eut plusieurs autres événements UFC. Chacun de ceux-ci avait lieu dans la controverse : si l'on misait sur l'aspect sanglant pour attirer les spectateurs, cela attirait également l'attention des autorités. À plusieurs reprises, on a dû déménager les événements d'États à la dernière minute. Des ajustements ont également été effectués au fil du temps. Par exemple, l'arbitre a obtenu le droit d'arrêter le combat s'il le jugeait nécessaire. Évidemment, ce pouvoir devait être utilisé uniquement en cas de véritable nécessité et avec parcimonie.

Peu de temps après le UFC IV (le 16 décembre 1994), Gracie s'est retiré de l'organisation et c'est un homme d'affaires, Robert Meyrowitz, qui a pris la tête. Pour accommoder les demandes politiques et les requêtes des télévisions payantes, il a changé des règlements en ajoutant des limites de temps, des gants et des points.

Effectivement, une longue bataille a persisté entre les autorités et les promoteurs d'arts martiaux mixtes. Le sénateur républicain de l'Arizona John McCain est à la tête de la lutte contre ce sport. McCain a travaillé pour obtenir le support de 50 États (Krauss, 2002).

Dans un article du cahier des sports de La Presse édition du 11 décembre 1995, le correspondant à New York, Richard Hétu, notait que depuis 1993, 51 événements de combats extrêmes avaient eu lieu en territoire américain. Ce même article annonçait un combat du UFC pour le 16 décembre 1995 (Denver, Colorado) où le vainqueur remporterait 150 000 \$. Plus de 10 000 personnes allaient assister à l'événement en payant de 20 \$ à 200 \$. De plus, le promoteur Robert Meyrowitz estimait qu'environ 300 000 foyers paieraient 19,95 \$ pour voir l'événement au petit écran.

Aujourd'hui, le UFC annonce son 46^e événement pour le 31 janvier 2004 (<http://www.ufc.tv/> consulté le 26 novembre 2003).

Parallèlement, une autre fédération s'est formée aux États-Unis : Battlecade. À la tête de celle-ci on retrouvait Donald Zuckerman ainsi que Bob Guccione (de la revue Penthouse). Zuckerman avait compris que ce sport ferait un bon spectacle télévisé payant. Ils devaient maintenant recruter des combattants. Ils ont trouvé un « matchmaker » pour faire ce travail, soit John Perretti un expert en arts martiaux. Ce dernier voulait que le combat extrême soit un sport plutôt qu'un spectacle. Il a donc introduit les catégories de poids et les gants dans cette organisation (Krauss, 2002). Battlecade a également eu son lot de problèmes avec l'État, allant jusqu'en Cour suprême des États-Unis pour pouvoir réaliser son premier spectacle le 18 novembre 1995. Leur deuxième gala a eu lieu au Québec et a été aussi fort controversé (Krauss, 2002).

2- HISTORIQUE DE CES COMBATS AU QUÉBEC

Le combat ultime a donc connu certaines difficultés lors de son implantation aux États-Unis. Nous verrons que c'est également le cas pour la situation québécoise. Si ce sport a été légalisé en 1998 au Québec, il a tout de même fait l'objet de plusieurs débats.

L'article 83 du Code criminel apporte certaines précisions quant à la légalité de ces combats :

83.1 (1) Fait de se livrer à un combat concerté - Est coupable d'une infraction punissable sur déclaration de culpabilité par procédure sommaire quiconque, selon le cas :

- a) se livre, comme adversaire, à un combat concerté;
- b) recommande ou encourage un combat concerté, ou en est promoteur;
- c) assiste à un combat concerté en qualité d'aide, second, médecin, arbitre, soutien ou reporter.

(2) Définition de « combat concerté » - Au présent article, « **combat concerté** » s'entend d'un match ou combat, avec les poings ou les mains, entre deux personnes qui se sont rencontrées à cette fin par arrangement préalable conclu par elles, ou pour elles; cependant, n'est pas réputé combat concerté un match de boxe entre des sportifs amateurs, lorsque des adversaires portent des gants de boxe d'une masse minimale de 140 grammes chacun, ou un match de boxe tenu avec la permission ou sous l'autorité d'une commission athlétique ou d'un corps semblable établi par la législature d'une province, ou sous son autorité, pour la régie du sport dans la province.

L'appellation officielle de ce sport au Québec est « boxe mixte » et si l'événement est organisé selon certaines règles¹, il existe en toute légalité dans notre province depuis le 27 mai 1998. Depuis cette date, on a ajouté une section concernant la boxe mixte dans le Règlement sur les sports de combat. Auparavant ce Règlement ne concernait que la boxe et le « kick-boxing ».

Tout d'abord², il faut savoir qu'en 1987, la responsabilité de la Commission athlétique provinciale fut donnée à la Régie des sports du Québec. On administrait alors la boxe et le « kick-boxing ». Toutefois, depuis avril 1998 c'est la Régie des alcools, des courses et des jeux qui s'occupe des sports de combat (boxe, « kick-boxing » et boxe mixte).

Le 26 avril 1996, il y a eu confrontation à Kahnawake, car un combat extrême avait été organisé sur la réserve amérindienne par la compagnie Battlecade. Préalablement au combat, un important débat s'était engagé entre divers ministères du Québec (dont celui de la Sécurité publique) et les autorités autochtones quant à la légalité de sa tenue. Le gouvernement du Québec était contre la production de l'événement. Cependant, les autochtones l'acceptaient. Toutefois, certains journalistes soulignent que le gouvernement du Québec se montrait prudent

¹ Règlement sur les sports de combat, Loi sur la sécurité dans les sports (L.R.Q. c. S-3.1a. 55, par. 2° à 7°) Publication officielle du Québec.

² Nous avons pu connaître les principaux éléments du développement de ce sport au Québec en partie par monsieur Mario Latraverse, chef de service des sports de combat, des casinos d'État et des appareils de loterie vidéo.

ayant en mémoire les événements de la crise d'Oka de 1990 (Courville, 1996). Le combat a donc eu lieu malgré tout. Pour éviter ce type de confrontation, la Régie des alcools, des courses et des jeux du Québec a cobclu une entente avec la Commission athlétique de Kahnawake afin d'autoriser une version moins dangereuse de ce sport de spectacle.

Des articles de journaux de l'époque ont permis de retracer davantage de détails sur cette histoire. Mike Thomas et Vic Thériault, en collaboration avec Battlecade, avaient prévu le combat du 26 avril 1996 à Kahnawake (Gingras, 20 avril 1996). L'événement avait été autorisé par Joe Norton, alors chef du Conseil de bande. Or, la Régie de la sécurité dans les sports du Québec soutenait qu'en vertu de l'article 83 du Code criminel, le combat extrême était interdit. À cette époque, la Régie de la sécurité dans les sports du Québec ne contrôlait que les sports de combats légaux comme la boxe ou le « kick-boxing » (Un gala de lutte, 13 avril 1996).

Comme le combat devait se dérouler à Kahnawake, le ministère de la Sécurité publique a fait valoir qu'il était du rôle des « peacekeepers » d'appliquer la loi (Un gala de lutte, 13 avril 1996). Cependant, l'opposition libérale à l'Assemblée nationale demandait au ministre de la Sécurité publique d'alors, monsieur Robert Perreault, d'intervenir auprès des « peacekeepers » pour qu'ils interdisent la tenue du gala. Le cabinet du ministre avait pour réponse qu'il ne détenait pas le pouvoir d'intervenir dans l'enquête en cours des « peacekeepers ». Quant à ces derniers, le 20 avril, ils en étaient toujours à étudier la situation et prévoyaient une rencontre entre leur chef de police Joseph Montour et le chef de bande Joe Norton (Gingras, 20 avril 1996). L'opposition libérale réclamait une injonction de la Cour supérieure pour interdire le combat (Gingras et Normand, 24 avril 1996).

Deux jours avant l'événement, le Conseil de bande de Kahnawake a créé sa propre commission athlétique pour superviser le gala : Kahnawake Athletic Commission. Un membre, Phillips Jacobs, avait alors expliqué que des commissaires seraient sur les lieux pour s'assurer du bon travail des arbitres. Les promoteurs seraient tenus d'obtenir des médecins sur place et des gants de 5,6 onces seraient portés par les combattants. Ce membre de la nouvelle commission assurait qu'il ne s'agissait pas d'un combat concerté au sens de la loi, mais bien d'un grand combat d'art martial (Gingras et Normand, 24 avril 1996).

La veille du gala, la situation n'était toujours pas réglée. Le gouvernement du Québec avait toutefois écarté le recours aux tribunaux pour obtenir l'annulation des combats extrêmes qui étaient jugés illégaux. On préférait s'en remettre aux autorités amérindiennes pour empêcher la tenue du gala. Robert Perreault a alors indiqué dans un communiqué de presse que les autorités de Kahnawake avaient tous les documents et avis juridiques en main pour annuler l'événement en prenant leurs responsabilités (Québec ne bloquera pas, 25 avril 1996). Ce ministre a d'ailleurs écrit à Joe Norton pour lui demander d'aider les autorités locales afin que celles-ci puissent exercer leurs fonctions. Il a également écrit à Joseph Montour pour lui demander de prendre ses responsabilités et de faire respecter les lois (Normand, 25 avril 1996).

À ces débats s'ajoutaient la télévision. Pour s'assurer qu'il n'y ait pas de télédiffusion d'un combat illégal, le ministre Perreault a communiqué avec Industrie Canada pour indiquer que le ministre de la Justice considérait l'événement comme illégal (Normand, 25 avril 1996).

Le 26 avril, on pouvait lire dans Le Devoir (Blanchard, 26 avril 1996) que le premier ministre Lucien Bouchard laisserait à la police de Kahnawake la tâche de s'assurer du respect de la loi pour éviter une répétition de la crise d'Oka. À l'Assemblée nationale, Lucien Bouchard s'en était pris au gouvernement fédéral : selon le premier ministre, si Ottawa empêchait la télédiffusion de l'événement tout serait réglé. Les profits provenant principalement de cette source, on misait sur le fait qu'alors les promoteurs annuleraient l'événement.

Le ministre de la Justice du Québec soutenait toujours que l'événement était illégal. De son côté, monsieur Philips Jacobs affirmait que le combat était légal et que le Conseil faisait tout pour que la loi soit respectée (Gingras, Normand, 26 avril 1996).

L'événement a finalement eu lieu. Les 4000 billets ont été vendus à des coûts variant entre 20 \$ et 100 \$ (Les combats diffusés, 27 avril 1996). Le gouvernement québécois a obtenu une injonction de la Cour supérieure du Québec qui interdisait la télédiffusion de l'événement deux heures avant ce dernier. Bien qu'il avait été dit que ce moyen ne serait pas utilisé, le gouvernement a eu recours aux tribunaux. Les promoteurs ont réussi à contourner l'injonction en utilisant plusieurs camions satellites pour éviter les circuits de Bell Canada (Blanchard, 27 avril 1996).

Après ce combat, huit concurrents ont été arrêtés par les « peackeepers ». Ces arrestations ont choqué plusieurs citoyens de Kahnawake qui considéraient que Joseph Montour était du même côté que la Sûreté du Québec. Ce dernier devait faire un choix : « faire respecter la loi et se mettre à dos le Conseil de bande de Kahnawake, ou ne rien faire et mettre en péril la fragile entente conclue avec Québec et Ottawa sur la légitimité de son corps de police ». S'il n'a pas arrêté le combat, c'est en partie parce qu'une émeute aurait pu se déclencher (Blanchard, 29 avril 1996). Dès le lendemain, on apprenait que Joseph Montour avait été suspendu sans solde par le Conseil de bande. Le chef de ce Conseil garantissait que le combat était légal et que les policiers n'avaient pas à intervenir. Il soutenait également que les relations allaient changer avec Québec étant donné leur intervention (Des lendemains de « combats extrêmes », 30 avril 1996). Joseph Montour a finalement été congédié (Perreault, 5 juillet 1996). Le combat du 26 avril 1996 a donné lieu à « une nouvelle escarmouche dans le vieil affrontement juridico-politique entre le gouvernement du Québec et les leaders mohawks » (Gravel, 30 avril 1996). Les Mohawks désirent le contrôle des activités qui se déroulent sur leur territoire et à partir du moment où ils avaient créé une commission athlétique et respectaient le poids des gants, toute la communauté considérait que le combat était légal, même si ce sport est choquant pour certains. La loi comporte certaines zones grises. C'est ce qui est affirmé par Kenneth Der, propriétaire et directeur du journal local « The Eastern Door » (Gingras, 1 mai 1996).

En 1996, les polémiques soulevées par le combat extrême ne se sont pas limitées au territoire québécois. En Colombie-Britannique, les politiciens ont également été confrontés à la tenue de tels galas (Des combats extrêmes, 2 mai 1996).

Finalement, pendant l'été 1997, la Couronne a retiré les accusations portées contre les combattants et animateurs ayant participé à l'événement du 26 avril 1996 (Thibodeau, 14 avril 1998).

En 1998, un promoteur mohawk, Mike Thomas, a fait savoir qu'il voulait à nouveau organiser un combat extrême sur son territoire. Il a expliqué qu'il entendait l'organiser avec l'aide de la firme américaine *International Fighting Championship* (IFC) (Thibodeau, 20 mars 1998). Cependant, il explique que cette fois-ci, les combattants ne pourront pas se frapper avec les coudes ou se tirer les oreilles ou la bouche. Ils porteront également des gants. Il y eut des discussions entre la Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ) qui supervise les combats

au Québec, le ministère de la Sécurité publique et la Commission athlétique de Kahnawake afin de trouver une entente (Thibodeau, 14 avril 1998).

Finalement, après plus d'un mois de pourparlers, les parties sont arrivées à un accord qui permet la tenue de combats de « boxe mixte », une version adoucie des combats extrêmes originaux. Une réglementation devait être adoptée par le Conseil des ministres, réglementation qui suit essentiellement celle du « kick-boxing » lorsque le combat se déroule debout et celle des arts martiaux pour ce qui a lieu au sol. Les gants seraient de mise (Bégin, 26 mai 1998). Le Règlement a été modifié le 27 mai 1998.

Le premier gala de la sorte présenté à Montréal eut lieu le 9 janvier 1999. L'événement a été soumis aux règlements imposés par la RACJ et plusieurs spectateurs ont été déçus par le fait que les combats ne soient pas aussi dangereux que ce à quoi ils s'attendaient et par rapport aux combats américains (Filion, 10 janvier 1999). Des recommandations avaient été faites par la RACJ au ministre de la Sécurité publique pour permettre une certaine libéralisation des combats afin d'améliorer le spectacle (Gingras, 25 mars 1999). Il semblerait que depuis, les combattants peuvent se frapper plus longtemps, ce qui devrait satisfaire les spectateurs (Gingras, 27 mars 1999). Plusieurs combats ont eu lieu dans la province dont à Montréal, à Sherbrooke et à Québec. Il est également possible de voir les combats ultimes à la télévision francophone, au Réseau des Sports (RDS) qui diffuse et commente régulièrement des combats depuis l'an 2000.

Un article du *Voir* (Chouinard, 17 mai 2001), explique que Stéphane Patry, ce Québécois fondateur de l'organisation UCC (*Universal Combat Challenge*) maintenant devenue *TKO Major league MMA*, désire redorer l'image du sport. On y comprend que monsieur Patry souhaite un sport à part entière et désire prouver que les combattants sont de vrais athlètes. Les concurrents, pour se battre au UCC, doivent répondre aux règlements de la RACJ, dont le fait de se soumettre à un examen médical et d'obtenir un permis pour avoir le droit de se battre. Monsieur Patry explique également que les combats ne sont plus « les batailles sanguinaires » que l'on retrouvait dans le passé.

Selon le représentant de la Régie des alcools, des courses et des jeux, il y aurait eu 2 combats sur la réserve autochtone et il n'y en aurait plus. Ailleurs, quelques promoteurs auraient tenté d'organiser ce type de spectacle, sans grand succès. Présentement, un promoteur connaît du

succès, soit le fondateur de la fédération *Universal Combat Challenge-UCC* (maintenant *TKO Major league MMA*).

En 2002, le chanteur Dan Bigras, lui-même adepte du combat extrême a réalisé un documentaire sur ce sport. Le film « *Le Ring intérieur* » a été produit par l'ONF. Dans un article du quotidien *Le Devoir* (23 février 2002), Odile Tremblay rapporte les paroles de Dan Bigras : « Cette discipline est beaucoup mieux réglementée depuis quelques années et elle réclame un entraînement intensif. Un homme peut se construire à travers elle. Mon film montre la fragilité, la sensibilité de ceux qui utilisent leurs poings pour se dépasser. Après tout, les gens les plus *toughs* sont aussi les plus fragiles ». Il considère les combattants comme des athlètes et non des brutes.

S'il y eut des débats quant à la légalité du sport, une entrevue réalisée avec monsieur Stéphane Patry, promoteur de la fédération TKO, nous a permis de constater toutes les pressions qu'il a dû exercer afin d'assurer la diffusion télévisée des combats ultimes. En 1993, monsieur Patry a découvert les combats ultimes en louant une cassette vidéo du UFC. Il est dès lors tombé amoureux de cette activité. Il convient qu'à l'époque ce n'était pas un sport mais plutôt un « *freak show* » sans règlements.

Il a donc commencé à suivre et à aimer le UFC. Il travaillait dans le domaine des relations publiques, détenant un baccalauréat en communication et un certificat en relations publiques. Il regardait les combats ultimes une fois par trois mois à la télévision à la carte avec ses amis pour s'amuser. À l'époque, les combats n'étaient pas encore retransmis à la télévision régulière. En 1996, le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications (CRTC) a décidé de bannir le combat ultime des ondes de la télévision à la carte. En tant que citoyen, Stéphane Patry s'est senti interpellé par ce qu'il interprétait comme de la censure.

Bénévolement, il a donc fait du « lobbying » auprès du CRTC pendant un an et demi afin de les convaincre qu'ils censuraient un sport. La réponse du CRTC était inlassablement la même : le combat extrême n'est pas un sport en raison de l'absence de règlements. Il s'agit d'une activité qui sanctionne, glorifie et encourage la violence. Bien que le UFC ait ajouté des règlements, le CRTC refusait la télédiffusion même sur les stations payantes.

Un an et quatre mois après le début de son lobbying, Stéphane Patry en zappant à la télévision a vu des séquences de boxe pour annoncer un combat à la télévision à la carte. On y voyait Mike Tyson, un boxeur, mordre l'oreille de son adversaire et la recracher. La publicité suivante en était une de lutte. On y apercevait alors un homme qui giflait une fille, ensuite un individu prenait une chaise et la cassait sur la tête de l'arbitre. Monsieur Patry a décidé de tout enregistrer et s'est à nouveau rendu au CRTC. Il avait préparé un document qui expliquait la discrimination qu'ils faisaient puisqu'ils approuvaient la présentation de la boxe et de la lutte malgré ce qu'on pouvait y voir, mais refusaient le combat ultime. Avant de leur faire lire, il leur a présenté l'extrait enregistré. Selon les dires de Stéphane Patry, c'est ainsi que le CRTC a finalement autorisé en janvier 1998 la présentation de combats ultimes à la télévision à la carte.

2.1 Deux types de combats extrêmes : amateurs et professionnels

Au Québec une seule forme de combat ultime est légale. Il s'agit des combats considérés comme professionnels. Il y a tout de même eu la tenue de combats amateurs dans la province jusqu'en 2001. S'ils étaient parfois tolérés ils demeuraient illégaux. Aujourd'hui ces combats ne semblent plus tolérés et la seule forme existante demeure le combat professionnel.

Ainsi, le combat ultime est un sport de spectacle constitué d'un mélange de boxe, de « kick-boxing », de soumissions et d'arts martiaux. Le combat entre deux individus a lieu dans un « ring » ou dans une cage et peut se dérouler tout aussi bien debout qu'au tapis. Nous verrons que certains règlements encadrent ce combat.

2.1.1 Le combat amateur

À titre exploratoire, nous avons rencontré un ancien participant des combats extrêmes amateurs, et nous avons appris qu'il n'y avait pas de fédération et que ces spectacles n'étaient contrôlés par aucune régie. L'absence de règlements pour protéger le combattant (ex : tests médicaux, présence d'ambulance, arbitres qualifiés, etc.) les rendait souvent plus dangereux pour les participants. Il semblerait que la dimension spectacle primait de beaucoup sur la sécurité des concurrents. Certains coups dangereux étaient donc souvent permis. Les participants n'étaient pas rémunérés pour les combats. Il appert que le seul contrôle exercé était celui de la pesée. Néanmoins, le combattant pouvait décider de se battre avec son adversaire même si celui-ci excédait le poids qu'il aurait dû avoir. Beaucoup d'éléments étaient laissés à la discrétion du concurrent. Il y aurait eu certains règlements, mais cela aurait été uniquement pour s'attirer la

tolérance des autorités. En réalité, avant la soirée, les combattants se réunissaient pour décider de ce qui était permis et de ce qui était interdit pendant le combat. L'important demeurait donc l'entente établie entre eux.

Notons que les entrevues avec les combattants ont donné lieu à une version différente expliquant que les combats dits amateurs avaient une réglementation légèrement plus stricte que les combats professionnels.

2.1.2 Le combat professionnel

Pour organiser un combat professionnel, le promoteur doit obtenir un permis de la Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ). De même, pour combattre lors d'un tel événement, le combattant doit acquérir lui aussi un permis à la RACJ. L'événement est soumis au Règlement sur les sports de combat, à la Loi sur la sécurité dans les sports, loi s'appliquant également à la boxe et au kick-boxing. En tout, le Règlement sur les sports de combat comporte 195 articles régissant ces deux sports et la boxe mixte doit répondre à la plupart d'entre eux à quelques différences près (ex : gants moins lourds, absence de l'obligation de porter des souliers). Les combats de boxe mixte au niveau professionnel sont très réglementés et contrôlés par les employés de la RACJ. D'ailleurs à chaque événement de la sorte, on retrouve plus d'une dizaine de représentants de la Régie sur les lieux pour surveiller le bon fonctionnement de la soirée. La Régie détient le contrôle absolu sur tout ce qui concerne ce spectacle : inspection et distribution des permis, vente de billets, pesée des concurrents, examen médical et jugement de l'expérience adéquate dans les arts martiaux, remise des bourses, vérification de la présence d'une ambulance et d'un arbitre, vérification de la preuve d'assurance responsabilité et du schéma de sécurité, etc.

Il existe au Québec quelques fédérations professionnelles dont *TKO Major league MMA* (anciennement *UCC Universal Combat Challenge*), *UGC (Ultimate Generation Combat)* et *WECF (World Extreme Combat Federation)*. Ce sont là trois fédérations québécoises.

TKO Major league MMA est l'organisation dominante au Québec. Elle a été créée par Stéphane Patry, celui-même qui s'est battu pour la télédiffusion des combats ultimes à la télévision à la carte. En 1997, monsieur Patry a reçu un appel de Mike Thomas, président du IFC pour lui offrir le poste de directeur des opérations du IFC. Malgré le fait que l'acceptation de ce poste signifierait une importante baisse de salaire et de conditions de travail, Stéphane Patry l'a accepté par passion pour le sport. Il a travaillé avec cette organisation lors de deux événements à

Kahnawake. Cependant, il a quitté en raison d'un conflit de personnalité avec un autre individu au sein de l'organisation. C'est alors qu'il a démarré sa propre organisation. En février 2000, il a donc créé le UCC. Il affirme avoir incroyablement augmenté la popularité du sport pendant les deux premières années au point où ils sont maintenant couverts par le Réseau des sports (RDS) et le Journal de Montréal. En janvier 2003, il y eut un événement UCC à Montréal et monsieur Patry s'est par la suite aperçu que l'équipe avec laquelle il travaillait ne lui convenait plus. Il a donc fondé une nouvelle organisation, TKO, en avril 2003. Stéphane Patry a organisé 13 gros événements avec le UCC et un 14^e sous le nom de TKO. Ils ont toutefois organisé 8 autres événements de plus petite envergure qui se nommaient « Proving Ground ». Ces galas ont eu lieu à Montréal, Sherbrooke, Victoriaville, Hull, Rimouski et même Hawai.

Selon monsieur Patry, il y a beaucoup à faire pour l'organisation d'un événement. Il faut s'occuper des contrats des athlètes, de télévision, de publicité et des commandites. L'équipe doit aussi réserver des billets d'avion pour les combattants étrangers, des réservations d'hôtel, des transports de l'aéroport à l'hôtel, de la préparation de la conférence de presse, etc. Il faut également engager les « ring girls » et l'annonceur. Il y a alors énormément de réunions de production. Il faut s'occuper de la pesée officielle, de la fête d'après combat et s'assurer que l'équipe de la RACJ a tout ce dont elle a besoin.

De l'avis de monsieur Patry, les promoteurs ont toute la latitude voulue dans l'organisation du gala tant qu'ils suivent les règles dictées par la RACJ. À titre d'exemple, ils ne doivent pas annoncer l'événement tant que leur licence n'est pas payée. Il faut montrer à la RACJ les certificats d'assurance, d'ambulance et de réservation du lieu de l'événement. Le promoteur doit également fournir le nom et la date de naissance pour chaque combattant et chaque homme de coin à la RACJ, car il y a enquête afin de s'assurer que personne n'a de dossiers criminels. Il faut savoir qu'il y a une vingtaine d'années, il y eut une grosse enquête sur l'infiltration du crime organisé dans la boxe à Montréal. Cette enquête a duré près de deux ans et plusieurs individus ont été arrêtés. L'enquêteur en chef était alors Mario Latraverse. Il est aujourd'hui chef de service des sports de combat, des casinos d'État et des appareils de loterie vidéo à la RACJ. Ainsi, après avoir fait le ménage, on voulait empêcher une nouvelle infiltration. De ce fait, avant de laisser un promoteur ou un combattant travailler, on enquête sur lui. L'équipe de Mario Latraverse vérifie tout ce qui concerne la sécurité des athlètes.

Afin de mieux distinguer ce qui est permis de ce qui ne l'est pas lors des galas professionnels, nous avons relevé les règlements principaux dans un programme de soirée de la fédération *TKO Major league MMA* (gala du 29 novembre 2003) :

« Combats réguliers : 2 ou 3 rounds de 5 minutes; combats de championnat : 3 rounds de 5 minutes; aucune inactivité au sol, en cas d'inactivité l'arbitre remet les combattants debout; les coups de genou et de coude sont permis; les combats se terminent par KO (« knock out »), TKO (« knock out » technique), soumission, décision des juges, abandon ou arrêt du médecin; les coups de tête, les coups dans les parties génitales et les coups à la colonne vertébrale sont interdits; un combattant qui porte des souliers ne peut frapper avec ses pieds. Il est aussi interdit de frapper un adversaire à la tête avec ses pieds lorsqu'une autre partie que ses pieds touche le sol; les gants des combattants sont de 4 oz. »

Pour dresser un portrait québécois de la situation, nous avons obtenu des statistiques concernant les combats ultimes professionnels :

Tableau 1 :

Nombre de permis annuels de boxe mixte et toutes catégories octroyés par la Régie des alcools, des courses et des jeux entre 1998 et 2002 *

	1998-1999	1999-2000	2000-2001		2001-2002	
	Boxe mixte	Boxe mixte	Boxe mixte	Toutes catégo.	Boxe mixte	Toutes catégo.
Nb de Manif.sportives	2	2	3	0	9	0
Organisateur	2	1	1	0	1	0
Concurrent	32	31	41	0	86	0
Gérant	2	0	0	0	1	0
Entraîneur	5	1	0	0	2	1
Préposé au coin	7	17	30	2	60	1
Imprimeur	0	0	0	2	0	4
Resp. arbitre/juge	0	0	0	2	0	2
Arbitre	1	2	0	1	1	1
Juge	2	2	0	9	1	5
Inspecteur	7	0	0	6	0	8
Médecin	-	0	0	2	0	2
Resp. d'une manif. sportive	-	0	0	1	0	1

*Données tirées des rapports annuels de gestion de la Régie des alcools, des courses et des jeux.

Nous constatons une progression dans le nombre de permis octroyés pour la boxe mixte. À titre d'information, le permis « toutes catégories » permet au détenteur d'exercer dans la boxe, le

kick-boxing et la boxe mixte. Si nous n'avons pas inscrit les données concernant ce permis pour les années 1998-1999 et 1999-2000, c'est parce que contrairement aux années subséquentes, il ne donnait pas encore accès à la boxe mixte, mais uniquement à la boxe et au kick-boxing. Pour l'année 2002-2003, les statistiques auxquelles nous avons accès n'offrent pas le détail des licences accordées. Nous apprenons simplement dans le rapport annuel de gestion de la Régie des alcools, des courses et des jeux que 498 licences de combat ont été accordées pendant cette année.

CHAPITRE 2

RECENSION DES ÉCRITS

1-INSTITUTIONNALISATION DU SPORT

Nous avons constaté qu'au Québec les combats amateurs sont de moins en moins fréquents, voire inexistants, au profit des combats professionnels. Ainsi, dans une certaine mesure, ce sport a été institutionnalisé pour se diriger uniquement vers le professionnel. Selon les informations acquises jusqu'ici, cela s'est fait pour obtenir un meilleur contrôle sur le déroulement de ces événements, et jusqu'à un certain point pour pouvoir davantage contrôler le niveau de violence en instituant des règlements uniformes et des façons de s'assurer qu'ils soient respectés.

D'autres sports ont été d'abord décriés et ensuite institutionnalisés dans le même sens que l'est le combat ultime. Pour illustrer ce fait, nous pouvons utiliser l'exemple de la boxe. Au fil du temps, il paraissait mal de s'impliquer dans une activité qui signifiait que l'on allait blesser l'autre. Il fallait donc trouver une solution pour contrer les pressions sociales exercées sur la boxe. Idéalement, il ne fallait plus paraître vouloir délibérément causer du dommage à l'adversaire. Des mesures ont donc été prises dans ce sens, à un tel point que Sheard (1997) avance que les pugilistes des 18^e et 19^e siècles auraient peine à croire qu'il s'agit du même sport.

Selon Herrera (2002), la boxe dans ses débuts avait lieu dans des carrières de sable, sans limites temporelles ni catégories de poids. Les boxeurs se battaient souvent jusqu'à ce que l'un d'eux en meurt. Peu à peu, la boxe s'est transformée pour devenir un sport organisé. Ce même chercheur raconte que les règles se sont complexifiées et les organisations de contrôle bureaucratiques se sont multipliées et sont devenues puissantes. C'est ainsi que des règlements écrits sont venus définir et contrôler la violence permise et les coups interdits en ajoutant des pénalités lorsque le respect de ces règles fait défaut. Il y eut l'apparition des catégories selon le poids des boxeurs et la venue de la durée limitée des « rounds ». Des protections physiques, tels les gants et les protecteurs pour la tête, ont été introduites et on vit l'apparition des agents de contrôle dont le travail consistait à s'assurer du respect de la totalité des normes (Sheard, 1997). Notons toutefois que Sheard (1997) argumente que ces modifications qui visaient une meilleure protection des combattants n'ont pas toutes obtenu le résultat escompté, mais ce qui compte davantage est que les modifications paraissent soucieuses de la protection et satisfassent la population. Pour ne donner qu'un exemple, la venue des gants a occasionné davantage de dommages au cerveau. Malgré l'institutionnalisation du sport, la boxe procure encore aujourd'hui une source de conflits éthiques à savoir si elle doit exister telle qu'elle est ou non (Herrera, 2002). Bennett et Hamill (1978) affirment que le but premier de ce sport est de blesser l'opposant et que les meilleurs

moments tant pour les boxeurs que pour la foule sont lorsqu'un des deux perd conscience pendant plus de 10 secondes.

Mis à part la volonté de contrôler la violence, on peut également juger que le combat ultime professionnel est un sport que l'on pourrait qualifier « d'athlétique » selon les portraits-types effectués par Pearson (1979). Cet auteur distingue deux sous-cultures sportives, soit la sous-culture ludico-sportive (le sport pour le jeu) contrairement à la sous-culture athlético-sportive. Si l'institutionnalisation du sport prend d'importantes proportions dans notre société moderne avancée, c'est beaucoup dans la direction d'une plus grande « athlétisation » (« athleticization », Pearson, 1979, p.51). Cette forme d'institutionnalisation menant à une augmentation de la compétitivité et de la bureaucratisation converge vers une forme de sport plus organisé, compétitif, commercial et réglementé. On retrouve dans la sous-culture athlético-sportive une cohérence élevée de valeurs ou de normes centrales, de même qu'une forte rationalisation de techniques pour arriver à performer et une grande importance de la compétition sociale formelle. Les règles formelles du jeu sont complexes et spécifiques. En 1988, Knoppers, Schuitman et Love avaient également remarqué qu'une orientation professionnelle chez de jeunes joueurs de tennis était en partie fonction d'un haut degré d'implication compétitive dans le sport.

Le sport pour le jeu et le sport athlétique comportent chacun leur système de valeurs institutionnalisées bien à eux, le sport athlétique se rapprochant davantage de celui des organisations sociales tels le gouvernement et les entreprises (Pearson, 1979).

En se basant sur une étude menée en Australie et en Nouvelle-Zélande concernant le « surf board riding » et le « surf life saving » (p.53), Pearson (1979) réussit à établir les conditions favorisant l'« athlétisation » et l'organisation : la popularité d'un sport peut diriger vers la culture athlétique, surtout lorsqu'il y a commercialisation, donc présence de commanditaires et d'intérêts commerciaux en jeu. De plus, la popularité d'un sport pousse les autorités à vouloir le contrôler.

Cependant, dans une étude sur la bureaucratisation des associations sportives bénévoles, Slack (1985) a constaté que les caractéristiques reliées à la bureaucratisation n'émergent pas toutes en même temps. Une recherche consacrée à la bureaucratisation d'une association de natation révèle qu'au départ on a remarqué une plus grande division du travail et la naissance d'un

système de contrôle sous forme de règlements. Au fil du temps, ces deux manifestations se sont raffinées tout en ajoutant deux autres marques de la bureaucratisation : l'importance des qualifications professionnelles pour les gens impliqués dans l'association et la répartition des responsabilités personnelles et organisationnelles. Finalement, quand l'organisation a pris suffisamment d'ampleur, on a remarqué une plus grande hiérarchisation des rôles et la présence d'employés proprement dit (et non uniquement des bénévoles). Meyer et Brown (1977) montrent que la bureaucratisation implique effectivement la hiérarchisation ainsi que la délégation dans les décisions. On y constate également la substitution de l'autorité basée arbitrairement sur des personnes par l'autorité basée sur les règlements.

2- COMMERCIALISATION DU SPORT

Tout comme pour le surf, parallèlement à l'institutionnalisation du combat ultime, nous avons pu constater la commercialisation de ce sport au cours des dernières années : d'une activité illégale, il est passé à un sport reconnu au sens de la loi, encadré par plusieurs règlements et qui obtient une visibilité publicitaire à travers les médias. Évidemment, ce « nouveau » sport est devenu une opportunité économique. Encore une fois, une analogie est possible entre le combat ultime et la boxe. On a pu constater dès le 18^e siècle que des pugilistes recevaient de l'argent en échange de la bataille et que cela avait lieu dans des théâtres par exemple, où l'on pouvait charger l'entrée aux spectateurs (Sheard, 1997). L'arrivée de la télévision a contribué à commercialiser la boxe et à en augmenter l'audience :

« Video broadcasts of boxing had, in a short time, created a vast audience for the sport. The new technology transformed prizefighting from a closed attraction to a mass spectator sport. While boxing itself remained the most basic of human activities, the business side of the sport was becoming incredibly modern, complex, and organized. » (Sammons, 1988, p.136)

Pour ne donner qu'un exemple de cette expansion, en 1949, un combat de boxe télévisé était vu dans 16 500 bars et restaurants seulement dans la ville de New York. Il s'en est suivi une commercialisation mettant en jeu beaucoup d'argent (Sammons, 1988). Les profits et les bourses sont toujours croissants et l'on peut payer très cher notre siège pour assister à un gala (Donnelly, 1988-89). Aujourd'hui, les postes de télévision payante diffusent couramment des combats (Herrera, 2002). C'est la télévision qui a procuré la plus large audience à ce sport et qui a contribué à lui amener beaucoup d'argent. La boxe est devenue une façon de se mettre en forme au même titre que l'aérobic ou la course et c'est maintenant un exercice pratiqué par beaucoup

de « yuppies ». Dès lors, même les designers de mode se sont impliqués en créant des vêtements spécifiques à ce sport (Donnelly, 1988-89, p.333). De façon générale, le sport qui était pratiqué dans la communauté et à petite échelle est devenu spécialisé et bureaucratisé de façon à ne plus être uniquement orienté vers un succès sportif, mais également un succès économique (Heikkala, 1993).

3- LES NORMES DANS LE SPORT ET LE MONDE DES PUGILISTES

Nous analyserons les combats ultimes sous l'angle des normes formelles et informelles que l'on y retrouve et des cheminements des combattants. L'étude des normes a déjà donné lieu à de nombreuses recherches. Les conclusions de certaines d'entre elles apportent un éclairage intéressant sur l'étude que nous nous apprêtons à réaliser. Comme le font remarquer Butcher et Shneider (1998), les normes que l'on retrouve dans certains sports ne sont pas nécessairement similaires à ce qui est accepté dans la vie de tous les jours : ce qui passerait pour une violation de l'ordre moral au quotidien tel le fait de donner des coups de poing ou de pied est constitutif du combat extrême (les auteurs font eux allusions au rugby).

3.1 Les normes dans le sport

Comme Becker (1985) nous l'explique, « [...] tous les groupes sociaux instituent des normes et s'efforcent de les faire appliquer, au moins à certains moments et dans certaines circonstances ». Une étude menée par Nixon (1986) sur la construction et le contrôle de l'ordre social informel à l'intérieur d'une piscine publique note qu'il s'agit d'un aspect important même dans une activité de loisir qui est souvent pratiquée dans le but de se soustraire au stress quotidien et à la pression des activités plus sérieuses. Des rôles et statuts se dressent entre les baigneurs et les nageurs réguliers auront tendance à montrer le code de conduite approprié aux autres de façon subtile et souvent non-verbale. Lorsqu'il y a perturbation de l'ordre établi, des mécanismes de contrôle s'engendrent, tels un regard subtil ou un avertissement poli venant d'un autre nageur. En bout de ligne, si rien n'a fonctionné, il est possible que ces baigneurs réguliers fassent montre d'agressivité envers le « déviant ».

De telles « règles » ont aussi été constatées par le sociologue Smith (1982) dans son étude de cas sur l'arbitrage dans la lutte au niveau interscolaire. Il y explique que des attentes non verbalisées sont créées à l'égard de l'arbitre selon les diverses situations qui se présentent. On apprend entre autre que contre toute évidence, lorsqu'un entraîneur se fâche ouvertement, conteste

agressivement une décision de l'arbitre, il ne s'attend pas du tout à ce que l'arbitre s'attarde à lui expliquer sa décision. Ce comportement ne ferait qu'exacerber sa colère. Il semblerait préférable dans de telles situations de faire taire l'entraîneur. Ce chercheur conclut que plus la structure sociale est fragile et précaire, moins il y aura de négociations ouvertes avec l'arbitre et plus la performance sera ritualisée.

De façon plus large, Lumer (1995) explique que certaines normes éthiques prévalent dans presque tous les sports, la plus en vigueur étant le fait de maintenir une entente mutuelle entre les parties. En effet, même dans les sports de combat il doit régner une entente, même tacite, entre les parties. Lorsque cette entente n'est pas établie au préalable ou est brisée, il est possible que surviennent indignation et punition. La justice ou l'équité est également un idéal, une norme éthique présente dans tous les sports (Lumer, 1995; Loland et McNamee, 2000). Une étude a démontré que certains individus ne classent toutefois pas cette valeur en premier lieu : une recherche sur de jeunes joueurs de tennis de niveau compétitif révèle que seulement 2% du groupe plaçait l'équité devant l'importance de gagner (Knoppers, Shuiteman, Love, 1988). Dans une recherche sur de jeunes joueurs de soccer espagnols, on a découvert que la victoire est une valeur très importante pour eux (« winning value », p.367). Elle ressort effectivement dans 93% de leurs entrevues. De plus, dans 80 % des entrevues réalisées, la valeur d'utilité, prise dans le sens d'agir contre les règlements pour le bénéfice de l'équipe, a été présente. Il faut cependant mentionner qu'au soccer, certaines fautes donnent beaucoup de bénéfices. Un fait intéressant est que la valeur de trouver du plaisir dans l'activité montre une très faible fréquence, soit 15 %. Les auteurs émettent l'hypothèse que cela peut prouver le fait que le sport devenant plus compétitif diminue le plaisir que les enfants avaient à le pratiquer de façon spontanée. Mentionnons que les valeurs d'équité et de justice ressortent également dans 80 % des entrevues (Cruz, Boixados, Valiente, Capdevila, 1995).

Il demeure que le « fair play » que l'on pourrait traduire par cette entente mutuelle ou l'équité dont fait état Lumer (1995), a été l'objet d'études subséquentes. Butcher et Shneider (1998) voient le « Fair play as the respect for the game » (p.1). En fait, le sport est un jeu (« game ») et cela signifie qu'il est artificiellement construit à partir de règlements. Le sport est aussi une forme de concours et cela indique que les compétiteurs tentent de faire la même chose l'un et l'autre. Enfin, selon eux, il semble que la plupart des gens qui s'impliquent dans une activité sportive le font pour le plaisir. Dès lors, il s'agit d'une motivation intrinsèque, contrairement à la

pratique pour l'argent ou le gain d'admiration de la part d'autrui. C'est ainsi que ces auteurs considèrent le « fair play » comme un respect du jeu par les gens qui désirent y participer. Loland et McNamee (2000) mentionnent que l'équité (« fairness », p.64) s'inscrit d'une part formellement par les règles, et d'autre part informellement par l'entente selon laquelle on donne le meilleur de nous-mêmes en respectant l'adversaire. Il doit donc exister un certain consensus sur les règlements et normes de base. Ces auteurs précisent toutefois que cette coopération doit être elle-même « fair » (p.76).

Un bon exemple de cette nécessité d'entente est explicité par Williams (1989). Il a analysé la course cycliste sur route dans une ville de l'Ouest canadien. On s'aperçoit qu'à l'intérieur d'un même sport, ce qui est la norme pour l'un ne l'est pas nécessairement pour l'autre, et cela mène éventuellement à de violents conflits. Au départ, le seul club, soit les « Grinders » avait pour valeur fondamentale l'individualisme : chacun course pour lui-même tout en effectuant un peu plus de travail à son tour en prenant la tête du peloton. Toutefois, il y eut la création d'un autre club, les « Spinners », qui eux, prônaient le collectivisme avant tout. Ils étaient au départ sept frères et amis et faisaient en sorte que l'un d'eux prenne la tête pendant que d'autres ralentissaient le peloton. La victoire d'un des membres était en fait la victoire de toute l'équipe et l'on partageait l'argent gagné. Pour les « Grinders », il s'agissait de tactiques injustes, voire de la tricherie. Si tout le monde était d'accord avec eux, pourtant les « Spinners » ne pouvaient être bannis, ne violant pas de règles constitutives de la course. On constate un important conflit idéologique. Il s'agissait d'une part d'une déviance à la norme prescrite dans ce sport de niveau amateur, mais d'une reproduction de la culture développée au niveau professionnel. En effet, au niveau professionnel, on retrouve les « stars » pour lesquelles des « domestiques » travaillent. Comme réponse à cette déviance, les Grinders furent agressifs, voire violents pendant les courses, ayant pour cible n'importe quel « Spinners » (Williams, 1989).

Si les normes de certains groupes à l'intérieur d'un sport peuvent entrer en conflit entre elles, il est intéressant de noter que parfois les normes informelles d'un sport entrent en conflit avec la conception formelle et conventionnelle que les gens ont en général du sport. C'est le cas de la course à vélo. En effet, la sous-culture de ce sport demande la présence conjointe de la compétition et de la coopération entre les opposants (Albert, 1991). Cette coopération va à l'encontre du sens commun. Il y a dans ce sport alternance de la personne à la tête du peloton et des « paelines » (p.348). Cet individu fait en sorte que les autres conservent une partie de leur

énergie en roulant derrière lui. Comme nous venons de le constater, ce phénomène demande tout un système de normes informelles afin de maintenir l'ordre social. Il semble que les recrues, tout comme les spectateurs néophytes, éprouvent beaucoup de difficultés à assimiler ces normes, négligeant la coopération au profit de la compétition. C'est lors de discussions informelles que la socialisation a lieu. La socialisation à cette sous-culture échoue si la conception formelle du sport demeure dominante; l'individu est alors étiqueté par les autres cyclistes comme un « wheel sucker » (Albert, 1991, p.353).

Dans un article écrit en 1952, Weinberg et Arond soulignaient que les boxeurs faisaient de plus en plus face au phénomène de l'utilisation de coups défendus. Ceux-ci ont souvent lieu lorsqu'il y a du corps à corps pendant le combat. Il y survient alors des blessures aux yeux qui sont faites avec les pouces, les boxeurs se frappent avec la tête, ou encore, se donnent des coups de poing derrière celle-ci. Même si ces tactiques sont réellement de la tricherie, elles passent fréquemment inaperçues à cause de la rapidité avec laquelle elles sont faites. Toutefois, si l'arbitre les constate, il peut donner un avertissement ou faire perdre le round.

3.1.1 La déviance à la norme

Nous avons déjà décrit des situations où des normes se créent et où il y a parfois déviance à ces normes. De façon générale, la société s'attarde davantage à la déviance négative, soit l'explication selon laquelle la déviance est un comportement indésirable résultant de la violation d'une norme établie (Ewald et Jiobu, 1985). Une forme de ce type de déviance dans le sport est la tricherie. Loland et McNamee (2000) remarquent qu'il demeure toutefois des distinctions entre les actes permis qui le sont par les règlements, les actes acceptables qui sont pourtant prohibés par les règlements mais qui sont « part of the game » (p. 67) et les violations des règlements qui sont considérées comme inacceptables. Wertz, (1981) abonde dans le même sens lorsqu'il mentionne qu'il faut savoir que certaines pratiques injustes dans un sport ne sont pas nécessairement considérées comme de la tricherie, mais comme faisant partie du jeu, mais que toutefois, toutes les tricheries sont elles des actes injustes. Selon lui, une personne triche si son action brise une règle constitutive du jeu et fait en sorte que les conditions deviennent favorables à l'un des adversaires. Il peut même y avoir des cas de tricherie envers soi-même, en ce sens que lorsque quelqu'un pratique une activité dépourvue d'adversaire, un individu peut atteindre son but par des moyens autres que ceux prescrits par le jeu.

Ben-Yehuda (1990) souligne que les sociologues de la déviance et les criminologues tendent à mettre l'accent sur le côté négatif de la déviance : la déviance comme étant négative serait donc une construction sociale. Selon lui, la définition de ce phénomène devrait inclure tout aussi bien la déviance négative que positive. Ce chercheur interprète ce phénomène comme étant : « [...] the product of complicated negotiations between actors inhabiting different and frequently competing symbolic-moral universe. » (p.234). La déviance est donc un concept relatif.

D'autres auteurs expliquent leur vision de la déviance positive (Hugues et Coakley, 1991; Ewald et Jiobu, 1985). Selon Hugues et Coakley (1991), plusieurs formes de déviance dans le sport ne sont pas causées par le rejet des valeurs sociales ou des normes. Plutôt, ces déviations sont causées par une acceptation sans limites et un engagement face au système de valeurs de l'éthique sportive. Ces chercheurs considèrent qu'il y a quatre croyances qui sont acceptées socialement comme facteurs identifiant quelqu'un comme un athlète et fait en sorte qu'il peut être traité comme tel par les autres sports :

- Être un athlète implique le fait de faire des sacrifices pour le jeu (la personne fera ce qui est nécessaire pour répondre aux demandes de la compétition);
- Être un athlète implique le fait de s'efforcer pour se distinguer (plus loin, plus fort, plus haut, perdre est toléré parce que cela donne de l'expérience pour montrer comment gagner, il faut battre des records);
- Être un athlète implique le fait d'accepter les risques et jouer malgré la douleur (selon l'éthique sportive, un athlète ne doit pas tomber devant la pression, la douleur ou la peur);
- Être un athlète implique de refuser les limites dans la poursuite des possibilités (un athlète ne doit pas accepter une solution sans avoir tenté de la changer, tout est possible, les limites externes ne sont pas reconnues comme étant valides) (Hugues et Coakley, 1991).

En soi, le sport est un tout qui peut être compris comme étant positif (Ewald et Jiobu, 1985). Lorsqu'il y a déviance, c'est souvent parce qu'il y a « surconformité » à ces postulats. Les auteurs émettent l'hypothèse que les taux de déviance positive sont plus élevés quand : les athlètes trouvent leur expérience dans le sport tellement exaltante qu'ils veulent continuer aussi longtemps que possible à le pratiquer; les possibilités d'être choisi ou commandité pour

continuer à participer sont augmentées si les athlètes se « surconforment » à l'éthique du sport et au fait que les athlètes poursuivent la compétition.

Ce modèle donne de bonnes explications pour l'utilisation de substances visant à augmenter les performances et le fait que malgré les blessures par-dessus les blessures, les athlètes continuent de jouer; ils adhèrent de façon excessive aux valeurs prônées dans le sport, qui en soit sont positives mais déformées par ce surconformisme (Hugues et Coakley, 1991). Cependant, il arrive que le gain de prestige ou d'argent soit absent, donc ne puisse servir d'explication à la déviance positive. Cette dernière est vue comme étant le fait de pousser une bonne chose trop loin. Évidemment cette déviance ne s'applique pas qu'au sport; par exemple, il s'agit du même phénomène lorsque des gens ne vivent qu'en fonction de leur travail (Ewald et Jiobu, 1985). Ewald et Jiobu (1985) croient que ces gens développent une *dépendance positive* (« positive addiction », p.146) à leur activité, en l'occurrence ici le sport. Ils suggèrent que pour certains sports, cette dépendance se développe selon le modèle de Becker. Becker (1985) explique comment le fumeur de marijuana en vient à fumer pour le plaisir : il doit être capable de bien fumer pour obtenir certains effets, il doit être capable de les reconnaître et doit enfin apprendre à les apprécier. Cette socialisation collerait donc aux individus qui pratiquent un sport, qui en deviennent dépendants et s'inscrivent dans une déviance positive.

Précédemment, nous avons vu qu'il y a souvent réaction face à ce qui est interprété comme déviant. Ici, nous voulons nous attarder plus précisément à ce phénomène. Des chercheurs ont étudié les statistiques de 14 matchs de hockey d'une équipe collégiale de l'État du Massachusetts. Le nombre de pénalités accordées par l'arbitre durant les matchs a servi de mesure de violation de la norme. Ainsi, ce sont les violations des règles formelles qui sont analysées (Cullen & Cullen, 1975). D'une façon générale, ils ont conclu qu'autant l'équipe qui gagne que l'équipe qui perd violent les règlements. Les chercheurs ont remarqué qu'il y a relativement peu de pénalités majeures comparativement aux pénalités mineures. On peut donc constater que le coût des violations excessives de la norme est suffisamment puissant pour jouer un rôle dissuasif des comportements déviants plus graves. Dans le même ordre d'idée, Avanzini et Pfitser (1994) dans une étude sur l'arbitrage des coupes du monde de football de 1986 et 1990, ont conclu qu'un « effet modérateur sur les comportements d'agression des joueurs de football est engendré par une plus grande sévérité des arbitres » (p.16).

Cullen & Cullen (1975) ont noté que l'équipe qui reçoit (donc qui joue à la maison) a davantage tendance à violer les règlements pour gagner. Cela semble démontrer que lorsqu'il y a une plus grande pression pour gagner, on tend particulièrement à violer les règlements.

Le combat ultime pourrait être perçu comme un sport où on constate de la violence. Or, il existe de la violence légale et de la violence illégale. Par exemple, il est légal de frapper un individu au sol avec les poings, mais cela devient illégal lorsqu'il est au sol de le frapper avec les pieds. Cette distinction entre les deux types de violence est présente également dans d'autres sports, tel le hockey. Smith (1975) dans une étude sur les perceptions des groupes de référence normatifs (père, mère, pairs ne jouant pas au hockey, coéquipiers, entraîneur), a découvert que les joueurs perçoivent des différences quant à l'approbation ou non des violences par chaque groupe de référence. Il demeure qu'une variété de comportements agressifs sont approuvés, principalement ceux qui se présentent comme étant légaux et défensifs.

Les pairs qui ne sont pas des joueurs, qui peuvent donc être des spectateurs, sont perçus comme approuvant ou approuvant fortement les quatre dimensions de la violence (« bodychecking », répondre à des coups, commencer une bataille, « boarding, crosschecking » p.76) à l'étude, qu'elle soit légale ou illégale, défensive ou offensive. Nous émettons l'hypothèse qu'il en va de même en combat ultime : probablement que les personnes qui recherchent le plus la violence et le spectacle à tout prix seront les spectateurs. En conclusion, on peut lire dans cet article: « Dans l'optique du concept de justification, la violence dans les sports ainsi que dans d'autres sphères sociales, n'est pas anormale, mais représente plutôt une conduite approuvée par les normes sociales. » (Smith, 1975, p.72).

Il est impossible de ne pas mentionner le fait que certains athlètes utilisent des moyens non éthiques pour améliorer leurs performances : la drogue. Heikkala (1993) soutient que la logique compétitive dans les sports d'élite justifie la primauté de l'intérêt individuel menant à certains dilemmes moraux telle la consommation de drogues. Les déterminants structuraux du sport d'élite ne seraient donc pas négligeables considérant l'importance accordée au succès.

3.2 Le monde de la boxe : valeurs, normes, cheminements et sens que prend cette activité

Il existe plusieurs écrits concernant le monde de la boxe. Nous nous y intéresserons en émettant l'hypothèse qu'un parallèle est possible avec celui de la boxe mixte. À partir d'une recherche

ethnographique dans le milieu pugilistique de ghettos noirs américains, Loïc Wacquant (1989, 1992, 1995a, 1995b, 1998a, 1998b) a étudié cette sous-culture. Nous pourrions remarquer la présence de certaines normes qui sont de mise dans un gymnase. De plus, les écrits de ce chercheur aident à comprendre le cheminement et les motivations des combattants.

En premier lieu, Wacquant (1989) note l'exclusivité masculine des gymnases. Aucune femme ne s'y entraîne. Les dames sont à peine tolérées lorsqu'elles se présentent en tant que conjointes pour assister à l'entraînement de leur amoureux. Elles ont l'ordre de se faire discrètes.

Le commerce de la boxe professionnelle détient ses propres règles et son code de conduite, qu'il soit formel ou informel. Il sera transmis informellement et sera rigoureux (Wacquant, 1998a). Wacquant (1998a) a remarqué que lorsqu'un homme arrive au gym, l'entraîneur lui indique d'abord ce qu'il ne doit pas faire. Fréquemment, dans le gym règnent des règles implicites. On les perçoit à travers les boxeurs qui s'entraînent régulièrement et qui ont intégré ces règles. On s'y attarde seulement quand elles sont violées. Ceux qui ne respectent pas ce code de conduite reçoivent des avertissements. La discipline est telle que souvent les boxeurs comparent cela à une organisation militaire (Wacquant, 1992).

Dans ses notes ethnographiques, Wacquant (1989) mentionne à quel point le propriétaire et patron d'un « gym » fait régner une « discipline de fer » sur le plan du comportement requis en ce lieu et des exercices d'entraînement à exécuter. La politesse, la patience, le sens des responsabilités et la soumission à l'autorité sont de mise. Il semblerait que plusieurs boxeurs aient des superstitions (quand à la diète, aux vêtements à porter, etc.) et les entraîneurs les utilisent pour contrôler davantage les boxeurs (Weinberg et Arond, 1952).

Wacquant (1998a) affirme que l'on pourrait résumer la morale de ces boxeurs en un mot : « sacrifices ». Premièrement, le boxeur est contraint à une diète fort restrictive. Ensuite, il est coupé du monde ordinaire. Sa préoccupation première est l'entraînement en vue des combats et il doit demeurer centré sur cet objectif. Il existe un troisième élément capital : pendant plusieurs semaines avant les combats, la sexualité est interdite. La vie d'un boxeur professionnel est donc teintée d'une certaine austérité. Bennett et Hamill (1978) ont écrit : « The fighter who believes he can taste the glory without doing the manual labor that purchase a glory is a fighter who does not long survive. Some great fighters are merely ordinary fighters who have worked at the craft harder than the others. » (p.6).

En boxe mixte, Pat Miletich, un combattant américain, a mis l'accent sur le fait que le combat ultime est un sport dans lequel il faut réfléchir et non juste se frapper n'importe comment (Krauss, 2002). Wacquant (1998a) démontre qu'il faut davantage que des habiletés pour réussir, mais aussi de la persévérance et de la détermination. On ne doit pas négliger la douleur physique vécue par les boxeurs, ce qui les oblige à changer leur rapport au corps pour le voir comme une « machine intelligente, créatrice et capable de s'auto-réguler » qui doit donner et recevoir des coups. Il faut lui accorder une grande importance et ne pas l'user puisque c'est l'outil de travail (Wacquant, 1989). La forme physique est essentielle en tout temps. Les boxeurs sont constamment à la recherche d'exercices pour obtenir une meilleure forme (Weinberg et Arond, 1952). Sammons (1988) souligne que les promoteurs, gérants et juges, de même que les boxeurs eux-mêmes, ont souvent tendance à nier le danger physique qu'il y a à boxer. Bennett et Hamill (1978) affirment que dans le gym, les gens comprennent rapidement que pour être un boxeur, il faut avoir du talent, de la chance, s'entraîner, mais surtout avoir du cœur. Il décrivent ainsi cette dernière qualité :

“Heart is mysterious. It does not mean mindless courage. The man with heart must understand danger and experience fear and still come on, hurtling into the possibility of pain and defeat. He knows he can be defeated, but he keeps on fighting. He is a gladiator, and if he must lose, well, then he will be carried out on his shield.” (p.5).

Si la boxe professionnelle demande plusieurs sacrifices, la boxe en général donne aussi certaines opportunités. En effet, nous pouvons retenir que même si l'individu ne passe jamais au professionnel, ce sport lui aura permis de se sortir de la rue pendant un certain laps de temps (Wacquant, 1989, 1995a, 1995b). Soulignons que le lieu choisi par Wacquant pour accomplir ses recherches en est un très violent au milieu duquel « la violence strictement policée de la boxe paraît bien pâle » (Wacquant, 1989). Mais déjà en 1952, Weinberg et Arond avançaient que la culture des milieux socio-économiques pauvres formait une base à la culture de la boxe, les batailles entre individus et groupes sont encouragées, les meilleurs batailleurs sont simultanément admirés et craints par les membres du gang. Se battre devient une façon d'augmenter son statut au sein du groupe. Sammons (1988) affirme que les jeunes éduqués et sans problèmes financiers n'ont généralement pas été attirés par la boxe; pour eux, les risques surpassaient les avantages retirés.

Selon Wacquant (1992), on comprend la signification d'aller dans un gym seulement quand on regarde aussi la structure sociale des opportunités. Ce chercheur explique qu'en dehors du

gymnase, ces garçons ne sont pas en sécurité et que le gym devient un « bouclier contre la rue » (Wacquant, 1989, 1995a). Aussi, plusieurs membres du gym étaient pré-entraînés dans la rue à se battre. Ils ont appris à se battre très jeunes et beaucoup sont des batailleurs de rue reconvertis en boxeurs (Wacquant, 1992; Weinberg et Arond, 1952). Parfois des gérants vont directement approcher ces jeunes en cherchant les garçons qui aiment se battre ou qui ont des boxeurs pour idoles. Parfois, ce sont des boxeurs dans l'entourage ou un membre de la famille qui encourage le jeune à débiter dans la boxe (Weinberg et Arond, 1952).

Par contraste à l'environnement hostile que représente la rue, le gym procure de la stabilité et de l'ordre où les relations sociales qui sont interdites à l'extérieur sont encore possibles ici. C'est un lieu de sociabilité dans lequel le statut que les gens ont à l'extérieur ne compte plus et où règne un pacte tacite de non-agression dans les relations interpersonnelles (Wacquant, 1992). Ce pacte règle même les sujets de conversation : on parle de boxe et d'autres sports durs, on se donne des conseils, mais on parle rarement de politique. De plus, le gym permet d'apprendre la discipline, le respect et la maîtrise de soi et d'augmenter la confiance en soi. Répétons ici que d'une façon générale, il peut exister des motivations extrinsèques à la pratique d'un sport, telle la rémunération ou le gain de respect de la part des autres (Sammons, 1988). Cependant, Butcher et Schneider (2000) affirment que dans la plupart des cas, c'est une motivation intrinsèque, soit la sensation de plaisir que procure l'expérience, qui motive les gens à pratiquer leur sport. De leur côté, Bennett et Hamill (1978) donnent quelques exemples des motivations qui amènent les futurs boxeurs dans un club : une insulte dans la rue, avoir un boxeur comme idole, répondre aux ambitions du père, ou le désir de se mettre en forme.

Quant à la boxe mixte, Krauss (2002) affirme que peu importe s'ils se battent dans des cages, des « rings » ou des entrepôts, les raisons des combattants sont habituellement les mêmes : découvrir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas, tester leurs limites personnelles et répondre à la grande question « Who is the toughest ? » (p.14)

Enfin, le « gym » est considéré par la plupart comme étant une « seconde famille ». Il permet un « enivrement des sens » qui serait difficilement explicable, apportant aventures et honneurs (Wacquant, 1989, 1995a). Wacquant (1992) a constaté que plusieurs valeurs retrouvées dans les ghettos de la rue sont également présentes dans les gyms : on perçoit un mélange de solidarité dans le groupe de pairs et un individualisme, la dureté physique et le courage, un sens de

l'honneur masculin. On met également l'accent sur la performance et le style personnel. Toutefois, ce continuum entre la rue et le gym se limite à cela en ce sens que si l'environnement de la ville et la culture spécifique de la rue prédisposent les jeunes hommes à comprendre la boxe comme étant significative et positive et comme étant une activité valable qui offre une place où faire valoir les valeurs masculines, le gym est aussi un lieu où la discipline à laquelle les boxeurs doivent obéir est importante, tel que détaillé plus tôt. On reprend les qualités de la rue pour la poursuite de différents buts plus structurés (Wacquant, 1992). Selon Weinberg et Arond (1952), on retrouverait également chez les boxeurs, un culte du courage persévérant, c'est-à-dire qu'il ne faut jamais s'admettre vaincu. Le boxeur doit croire jusqu'à la fin qu'il peut gagner, sans jamais baisser les bras, et ce peu importe les blessures qu'il reçoit.

D'autres attraites existent tels la possibilité de carrière, le succès, le succès matériel, la démonstration de la fierté masculine, l'accomplissement, l'excitation et l'expression de la colère. De même, le fait de boxer donne la chance à ces individus de créer en quelque sorte leur destinée et d'accéder à une forme d'existence socialement reconnue (Wacquant, 1995b). Weinberg et Arond (1952) expliquent que dans un milieu pauvre, la boxe devient une façon attirante d'acquérir argent et prestige. Toutefois, Sammons (1988) et Levao (1988) soulignent que très peu de boxeurs gagneront finalement beaucoup d'argent. Si les boxeurs persistent dans ce sport, c'est parce que la boxe finit par faire passionnément partie d'eux : « boxing is what they are », « boxer is linked to his craft by a *quasi-religious relation of giving* » Wacquant (1995b). Il devient souvent très difficile de quitter la boxe, et ce, même lorsque les blessures ont raison du corps. En effet, en plus de laisser de côté leur passion, quitter la boxe signifie également pour eux mettre de côté leur statut, leur prestige et leur argent. Cela nécessite une adaptation au nouveau rôle (Weinberg et Arond, 1952; Sammons, 1988).

Même si l'entraînement d'un boxeur est monotone et répétitif (il doit répéter ses mouvements encore et encore afin qu'ils deviennent des réflexes), les boxeurs y prennent plaisir. Ils développent des amitiés viriles, le plaisir de voir leurs corps se transformer et s'adapter à la boxe, la joie de maîtriser des mouvements difficiles, etc. Entre eux, les boxeurs ont un sentiment d'appartenance. Ils aiment sentir qu'ils sont différents des gens en général; ce sont des combattants (Wacquant, 1992; Bennett et Hamill, 1978). Dans cette ambiance de confrérie, il règne une règle non écrite qui est d'être gentils les uns envers les autres. Bennett et Hamill (1978) donnent l'exemple d'un partenaire qui blesserait son adversaire : il serait le premier à

courir pour lui venir en aide. Paradoxalement, les boxeurs ne sont pas des gens qui cherchent à blesser les autres.

Dans son livre sur les arts martiaux mixtes, ou boxe mixte, Krauss (2002) rapporte que lorsque Bob Shamrock (un entraîneur) a visité un gym où s'entraînaient des combattants pour une soirée UFC, il a remarqué l'ambiance particulière : même si chaque combattant pendant le combat allait faire tout ce qu'il pouvait pour gagner, les compétiteurs se traitaient avec respect. Il y avait un certain type de camaraderie entre les combattants, ce que l'on ne retrouve pas, selon Shamrock, dans la boxe professionnelle ou dans la lutte (p.45).

Un second exemple de l'esprit sportif rapporté par Krauss (2002) est le comportement de Ken Shamrock et Dan Severn lors de leur combat du UFC VI. Lors de la conférence de presse, on pouvait sentir la tension entre les deux. Il y a eu des mots cruels et sévères entre les deux combattants. Toutefois, quand Shamrock a gagné par soumission, les deux se sont serrés la mains démontrant leur esprit sportif. Certains boxeurs préfèrent ne pas créer de liens d'amitié avec des opposants potentiels afin que ce soit plus facile pour eux d'infliger de la douleur à l'adversaire (Early, 1988).

En parlant de la boxe, Weinberg et Arond (1952) affirment que s'ils sont des amis à l'extérieur du ring, quand vient le temps d'un combat, les deux boxeurs tentent certainement d'obtenir la victoire. Lorsque l'un impose des blessures à l'autre, le gérant et l'entraîneur sont là pour rationaliser le tout afin d'éviter qu'un sentiment de culpabilité puisse ruiner la carrière d'un boxeur. Pour un boxeur, la confiance en soi est essentielle. Dans un ring, il montre par des mouvements et par sa forme physique à quel point il a confiance en lui. Évidemment, l'issue des combats qu'il entreprend aura un gros impact sur cet état. Lorsqu'un athlète perd, il est possible qu'il subisse une forme de faible humiliation, en raison de la perte de statut face au public. Ce serait particulièrement le cas pour ceux qui font montre d'une forme arrogante de prétention (McNamee, 2002).

Dans le gymnase, l'apprentissage des techniques s'effectue par la transmission des connaissances selon la hiérarchie : chaque membre enseigne à celui qui est sous lui les techniques apprises par un supérieur. Les boxeurs de même calibre s'aident aussi mutuellement (Wacquant, 1989). Malgré tout, on apprend de tout le monde présent au gym : tous les boxeurs

sont à un moment ou un autre un modèle pour l'un d'eux, soit un modèle à imiter ou à éviter (Wacquant, 1992; Stephens, 1988).

Tous les boxeurs ne sont pas au même niveau dans la hiérarchie. Un « matchmaker », ou celui qui a la charge de trouver les opposants lors des combats, tient dans son portfolio une hiérarchie de trois types de boxeurs : les « protected fighters », qui sont les combattants que l'on protège puisqu'ils risquent de se rendre très loin, les « journeymen » qui sont capables de bien se battre, mais ne seront jamais champions et les « bums », les mauvais boxeurs qui se battent uniquement pour l'argent. Une sous-catégorie de ces « bums » sont les « divers », c'est-à-dire ceux qui sont connus pour feindre le K.O. dès le premier coup de poing (Wacquant, 1998b). Force est d'admettre que peu de combattants se rendent au sommet. Pour y arriver, il est essentiel de ne pas tenter de s'élever trop rapidement dans la hiérarchie, mais de bien tenir compte de ses limites physiques et morales. Wacquant (1989) parle de la boxe en terme de « pédagogie de l'honneur et de l'humilité ». De leur côté, Weinberg et Arond (1952, p.464) ont remarqué qu'il existait des *cogneurs* (« puncher ») qui diffèrent des « cream puff », ces derniers étant incapables de frapper fort. Il y a les *meuniers* (« miller ») qui s'élancent continuellement sans préserver leur énergie. On retrouve également des bouchers (« butcher ») qui ont la réputation de frapper très fort quand l'adversaire est sans ressources et les « tanker », qui baissent les bras facilement. Enfin, on sépare les boxeurs *mécaniques* (« mechanical ») des boxeurs *intelligents* (« smart »), ces derniers étant capables d'improviser et de changer de style selon les besoins du combat. Le rang des boxeurs dépend également de leur position dans leur division de poids, de leur statut par rapport aux autres boxeurs du portfolio du gérant et du fait qu'ils gagnent ou non leurs combats (Weinberg et Arond, 1952).

Mais la hiérarchie ne se limite pas au niveau des boxeurs. Autour de ces derniers, gravitent plusieurs individus qui ont plus ou moins de poids sur les décisions à l'intérieur du monde de la boxe : on retrouve des entraîneurs, des gérants et des promoteurs. Si l'entraîneur est très important pour le boxeur, ils sont tous deux souvent exploités par les gérants. Ces gérants seraient en majorité plus intéressés par l'argent que par le développement et le bien-être du boxeur : la boxe est un « business » où le boxeur est l'instrument qui rapporte de l'argent. Quant au promoteur, le boxeur n'a généralement que des contacts indirects avec lui. Toutefois, c'est la personne la plus influente dans cette hiérarchie de la boxe. Le promoteur est un « showman » et un « businessman » (Weinberg et Arond, 1952, p.467) d'abord et avant tout. Sa première

préoccupation est qu'une large foule assiste aux combats. Il attend donc des combattants qu'ils répondent aux demandes de la foule et lui plaisent (Weinberg et Arond, 1952).

4- PROBLÉMATIQUE

Plusieurs recherches ont été réalisées sur les systèmes normatifs présents dans le sport. Néanmoins, le combat ultime dans sa forme actuelle est un sport récent. Il s'agit donc d'une étude exploratoire qui consistera en partie à percevoir les bases de ce système. Par ailleurs, nous avons pour objectif général l'exploration de l'univers des combats extrêmes au Québec.

Nous n'avons formulé aucune hypothèse de départ. Cependant, à travers nos lectures, nous avons pu identifier quelques thèmes d'analyse intéressants, tout en demeurant assez souple pour laisser parler les résultats d'entrevues d'eux-mêmes. C'est ainsi que des objectifs plus spécifiques se sont dégagés. Tout d'abord, nous présenterons le champ des combats extrêmes au Québec.

Dans un second temps, nous explorerons le système normatif qui règne au sein du combat ultime. Cette analyse des règles formelles et normes informelles sera effectuée à partir de la perception des participants. Nous nous questionnerons sur les valeurs auxquelles les combattants adhèrent. Nous tenterons également de comprendre et de départager ce qui est éthiquement acceptable de ce qui ne l'est pas dans ce sport, et même ce qui est illégal, selon les concurrents. Évidemment, la réaction face aux attitudes ou actes inacceptables ou illégaux sera à analyser.

Enfin, nous souhaitons saisir le sens que prend cette activité dans la vie des combattants. Nous pourrions comprendre les motivations ayant poussé les individus à s'intéresser à ce sport, à y progresser ou à le quitter. De plus, nous considérons important de comprendre les circonstances, soit les éléments davantage sociologiques les ayant amenés à cheminer dans ce type d'activité. Nous nous questionnerons également sur la place que prend le combat ultime dans leur vie et la perception que les principaux acteurs ont de ce sport. Nous voulons connaître les sources de satisfaction, ce que ce sport leur apporte et à quoi il les astreint.

CHAPITRE 3

DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

Dans le cadre de la présente recherche, nous avons opté pour la méthode qualitative parce que nous jugeons que c'est ce qui nous permet d'obtenir la perspective des acteurs s'impliquant dans la boxe mixte. Nous nous attardons à la compréhension de la réalité et de l'expérience que vivent les participants aux combats ultimes. Nous nous inscrivons dans une perspective subjectiviste où le point de vue des acteurs devient central. L'entretien semi-directif est donc notre méthode principale de cueillette d'information (Poupart, 1997). Toutefois, nous avons également effectué quelques observations.

1- OBSERVATIONS DIRECTES

Nous avons accompli des observations à titre exploratoire où l'accent a été mis sur la description. Lorsqu'il y a utilisation de ce type de méthode de cueillette de données, il est effectivement important de tout décrire (Emerson, Fretz, Shaw, 1995). Nous avons privilégié « l'ouverture de la recherche » (Laperrière, 1997). Par là, nous entendons le fait que lorsque cela était possible nous nous présentions aux participants et expliquions notre rôle pour qu'il y ait interaction entre eux et nous. Nous avons pu de la sorte établir un premier contact avec des individus à interviewer. Cela nous a d'ailleurs facilité l'accès aux gymnases, et donné la possibilité de prendre des notes (Emerson, Fretz, Shaw, 1995).

Des observations ont eu lieu lors de soirées de combats professionnels. Comme nous l'avons expliqué, il nous aurait été particulièrement éducatif d'assister à des combats de niveau amateur, mais il ne s'en fait plus dans la province de Québec. Nous nous sommes également rendue dans quatre salles où se préparent les individus en vue de ces combats. Nous avons assisté à cinq entraînements afin de nous familiariser avec ce type de combat et de façon exploratoire, nous avons pu découvrir quelques pistes d'analyse. C'est en partie par cette méthode que nous avons pu décrire la culture et les composantes objectives de la population qui fait l'objet de notre étude (Jaccoud et Mayer, 1997).

De plus, nous avons visionné le documentaire sur le combat ultime « Le Ring intérieur » de Dan Bigras. Ce film décrit bien les motivations de quelques combattants et explique en quoi ce sport est bénéfique pour eux. Afin de bien saisir la dynamique de groupe, nous avons également visité plusieurs fois les forums de discussion de combats ultimes sur Internet, forums où plusieurs combattants écrivent.

1.1 Déroulement des observations sur le terrain

Les observations lors des galas ont été faites de façon moins rigoureuse et exhaustive que celles dans les gymnases. Toutefois, nous prenions quelques notes lorsque l'éclairage le permettait, mais surtout, nous nous présentions à certains combattants et obtenions ainsi une façon de les contacter pour une éventuelle entrevue. C'est d'ailleurs grâce à ce type d'approche que nous avons réussi à nous rendre dans un premier gymnase. Nous avons eu accès au second gymnase par l'entremise d'un combattant que nous avons interviewé. Dans ce second lieu, nous avons rencontré un « matchmaker » qui nous a invité dans une troisième salle d'entraînement. Lors des observations dans les gymnases, nous prenions des notes de façon systématique sur le déroulement de l'entraînement et sur les interactions entre les gens. Plusieurs personnes venaient discuter avec nous sachant que nous étudions leur sport et spontanément le commentaient. Nous avons également participé à certains entraînements puisque fréquemment les combattants nous expliquaient que ce n'était qu'en en faisant que nous pourrions comprendre réellement le combat ultime.

1.1.1 Brève description des quatre gymnases visités

Trois gymnases sont situés à Montréal dans divers coins de la ville et le quatrième se trouve sur la rive nord de Montréal. Ils regroupent des gens qui s'entraînent dans des arts martiaux variés. Certains font de la compétition, d'autres se limitent à l'entraînement. Il importe de savoir qu'il ne s'agit pas de gymnases uniquement spécialisés en combat extrême, mais où l'on retrouve une forte concentration de combattants. De façon générale une douzaine de personnes s'entraînaient les soirs de notre présence. Dans les quatre gymnases, le déroulement des entraînements est similaire : d'abord échauffement suivi d'étirements en groupe. Par la suite, ce sont des exercices au sol ou debout dirigés par l'entraîneur.

Gym 1

Il s'agit d'un petit gymnase niché dans un sous-sol auquel on accède par une ruelle. À l'intérieur, les murs sont tapissés de posters de boxeurs et de gens qui font des arts martiaux ou encore d'événements qui ont été marquants (ex : affiche de l'annonce du combat UCG qui a eu lieu le 8 mars 2003). Dans un coin, il y a un ring. Sur un autre mur, on retrouve trois sacs de sable et un mannequin qu'on peut frapper. Juste à côté, on retrouve des matelas de sol et des miroirs en face de ceux-ci. Au fond, il y a un vestiaire avec des casiers, un lavabo et une douche.

Dans le gym, il y a aussi deux bancs d'exercice, un vélo et un instrument pour les étirements des jambes.

Selon ceux qui se trouvent dans cette école, c'est dans le plaisir qu'on apprend. Ce n'est donc pas très strict; les gens blaguent pendant cette période, s'amuse~~nt~~ et rien~~t~~. Par contre, ils ont chaud et travaillent fort. On fait jouer de la musique entraînante en arrière fond. Lors de notre visite, ce fut du punk.

Gym 2

Ce gym est installé dans un sous-sol d'immeuble commercial. L'espace est en fait un grand carré. À l'entrée, il y a deux étagères où sont déposés plusieurs trophées et médailles. Sur le mur à l'entrée également, il y a les plaques de gagnants. À la droite, on retrouve un « ring » et des appareils de musculation. Les murs près du ring sont recouverts de photos de combats. Sur tous les murs il y a beaucoup de photos et d'affiches également. Au centre de la place, il y a un espace plus vide où sont accrochés les sacs de sable et où les gens peuvent s'échauffer à la corde à danser. À côté de cet espace, on retrouve un comptoir derrière lequel se situent un bureau et un ordinateur. On retrouve également un réfrigérateur contenant des bouteilles de jus et d'eau à vendre. Au fond de la place, il y a un grand tapis de sol bleu sur lequel les gens font leur entraînement. Face à ce tapis, le mur comporte de grands miroirs et des bancs les longent. Près de ce tapis bleu, on aperçoit la porte qui mène au vestiaire.

Pendant l'entraînement, il y a eu de la musique « hip hop » et « dance ». Il n'y a pas vraiment place pour les blagues. C'est plutôt sérieux et silencieux comme entraînement. Les gens ne se parlent pas beaucoup entre eux, sauf lors des étirements de début et de fin d'entraînement.

Gym 3

Il s'agit d'un énorme gym qui se trouve dans un quartier commercial. Il est facile d'accès par le métro. Les combattants y utilisent un local assez grand également. Ce local est recouvert d'un tapis matelassé rouge. Un mur est fait de miroirs et deux autres, de grandes fenêtres. Sur le plus grand côté d'un mur, il y a au sol des petits matelas bleus sur lesquels on retrouve par exemple des ballons très lourds, palettes, gants et objets pour la musculation. Ce local est ouvert sur le reste du gym. Un rideau fait office de porte, mais il est laissé ouvert. On peut y voir à droite des appareils de musculation et à gauche un ring. À l'extrême gauche, il y a les portes pour le

vestiaire et l'entrée. Il n'y avait pas des affiches sur tous les murs, mais dans le local, le mur qui ne contenait ni fenêtres ni miroirs en était recouvert.

L'entraînement paraît très sérieux, mais l'ambiance détendue. Les individus rient beaucoup et discutent parfois.

Gym 4

Au premier étage de ce gym se trouve un ring de boxe. Au sous-sol, il y a une salle d'entraînement pour le jiu jít su. On y retrouve beaucoup moins de miroirs que dans les autres gymnases visités. L'ambiance dans la salle de jiu jít su est beaucoup plus détendue que dans la salle de boxe. On entend une musique entraînante dans cette dernière et les boxeurs s'encouragent à toujours frapper plus fort et de façon plus agressive. Dans la salle de jiu jít su, pendant l'entraînement, c'est plutôt silencieux et chacun se donne des conseils techniques.

1.1.2 Brève description des galas

Nous avons assisté à 6 galas de combats ultimes. Le premier s'est déroulé le 25 mai 2002 au Colisée de Laval. Il était organisé par la fédération WECF. La soirée comptait huit combats. C'est lors de cette soirée que nous avons développé un certain intérêt pour le combat extrême en tant qu'objet d'étude. Les combats se déroulaient dans une cage. Des « ring girls » agrémentaient la soirée, tout comme certains spécialistes en arts mariaux qui ont présenté des spectacles et cassé des blocs de béton.

Nous avons assisté à deux reprises à des combats au Medley, une salle de spectacle située à Montréal sur la rue St-Denis, à l'angle du boulevard René-Lévesque. Les combats ont eu lieu le 14 juin 2002 et le 8 mars 2003. Une dizaine de combats ont pris place lors de ces galas. Les organisateurs étaient issus de la fédération UGC. Encore une fois des « ring girls » se promenaient sur le « ring » entre chaque « round ».

Nous avons également assisté à trois galas du UCC (devenu *TKO Major league MMA*) lors du troisième). L'un à l'Auditorium de Verdun le 11 octobre 2002, le second au centre Pierre-Charbonneau le 25 janvier 2003 et le dernier a eu lieu au Colisé des Bois-Francis de Victoriaville le 29 novembre 2003. Une fois de plus, c'est une dizaine de combats que les spectateurs ont pu voir. Lors du second événement, il y a également eu un groupe qui a offert un spectacle de danse

moderne lors de l'entracte. Les trois galas comportaient des « ring girls » présentes autour du ring, de même que des écrans géants d'où on pouvait voir les combattants lancer un message à leur adversaire et aux spectateurs avant d'entrer sur le ring. Il y avait également une musique (du choix du combattant) lorsque le combattant descendait l'allée menant au ring. Le troisième gala UCC (ou *TKO Major league MMA*) notre expérience fut particulière. Nous avons séjourné à l'hôtel avec les combattants du jeudi au dimanche. Le gala étant le samedi, nous avons pu réellement vivre l'ambiance décrite par les combattants lors des entrevues. Cette expérience fut des plus enrichissantes.

Tel que mentionné précédemment, nous ne prenions pas de notes de façon systématique lors de ces galas. Nous tentions plutôt de nous familiariser avec cet univers et d'entrer en contact avec d'éventuels interviewés.

2- PROJET PAR ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS

2.1 Justification du choix de l'entretien semi-directif

Ce type d'entretien s'inscrit dans la tendance non-directive qui nous permet de laisser à l'interviewé un « maximum de liberté dans l'élaboration ou l'explication du ou des thèmes de la recherche » (Poupart, 1997). En effectuant ces entrevues, nous avions pour buts premiers de faire décrire de façon explicite le monde de l'interviewé et de le comprendre. Nous avons pu saisir le sens que les personnes donnent à leur expérience (Savoie-Zajc, 1998). Michelat (1975) indique d'ailleurs que ce type d'entretien semble essentiel lorsqu'il est question d'obtenir de l'information concernant les représentations et systèmes de valeurs propres à une sous-culture, ce qui s'apparente à nos objectifs. Comme l'ont écrit Ghiglione et Matalon (1998), l'entretien semi-directif est notamment approprié pour approfondir un domaine donné. Il permet à l'intervieweur d'aborder un sous-thème afin que le sujet produise un discours à ce propos, si ce dernier ne le fait pas spontanément.

2.2 Présentation de la consigne de prise de contact

Au tout début de notre travail, nous disposions déjà de quelques coordonnées de concurrents et de promoteurs. Le temps venu, nous avons donc communiqué avec eux par téléphone en mentionnant le nom de la personne qui nous avait fourni leurs coordonnées. Nous nous présentions comme étant étudiante à la maîtrise et leur disions que notre mémoire concernait les

combats ultimes. Nous leur demandions alors s'ils étaient disponibles pour nous accorder une entrevue d'une durée approximative d'une heure trente minutes. Dès ce moment, nous soulignons que nous ferions ce qui est en notre pouvoir pour assurer le caractère confidentiel et anonyme du contenu de l'entrevue. Nous leur demandions leur accord pour enregistrer l'entrevue. Enfin, nous les avisions que nous n'aurions pas de questions précises à leur adresser.

2.3 Présentation de la consigne de départ

Nous exposons à l'interviewé les règles de confidentialité tout en lui faisant signer la lettre de consentement et par la suite, nous ouvrons le sujet par : « Pourriez-vous me parler de votre expérience dans les combats ultimes ? » Dans la mesure du possible, nous avons restreint nos interventions à des reflets et des reformulations des propos de l'interviewé. Cependant, nous voulions aborder certaines pistes et si l'interviewé ne le faisait pas, nous suscitons le développement du discours sur quelques thèmes et sous-thèmes. Le premier thème correspond à notre second objectif, soit l'exploration des normes formelles et informelles telles que perçues par les participants. De cela pouvait découler des questions telles que : pourriez vous me parler des règles importantes dans un combat extrême ? Pourriez-vous m'en dire davantage sur les comportements et attitudes acceptables ou non ? Notre second thème correspond à notre dernier objectif, c'est-à-dire comprendre le cheminement et les motivations des participants. Nous interrogeons alors l'individu de la sorte : Qu'est-ce qui vous a incité à vous impliquer dans le combat ? Qu'est-ce qui vous motive à poursuivre ou à arrêter ? Toutefois, même si nous voulions aborder ces aspects, nous demeurions très ouverte à ce que l'individu amenait de lui-même au cours de l'entrevue.

2.4 Description de l'échantillon d'entrevues

Notre échantillon doit nous aider à comprendre les systèmes de valeurs, les représentations et les idéologies (Pires, 1997) présentes dans le monde des combats ultimes, de même que le cheminement des concurrents. Nous avons créé un échantillon par homogénéisation. C'est donc la diversification interne qui nous intéresse : « il s'agit de prendre les informateurs les plus divers possibles *dans le groupe* afin de maximiser l'étude extensive du groupe choisi » (Pires, 1997). Nous avons effectué dix entrevues avec des concurrents. C'est ce qui constitue le cœur de notre matériel d'analyse. Cependant, afin d'avoir une vision plus complète de cet univers, nous avons bonifié notre échantillon avec deux entrevues auprès de promoteurs. Nous sommes demeurée flexible quant au nombre d'entrevues, étant soucieuse d'atteindre le principe de

saturation (Savoie-Zajc, 1998). Nous avons attendu que les concepts abordés en entrevues ne nous apportent rien de nouveau pour mettre fin à la collecte de données (Pires, 1997, Glaser et Strauss, 1967). Notre échantillon a été généré par l'effet « boule de neige », c'est-à-dire que nous avons créé des contacts au fur et à mesure que l'étude avançait (Pires, 1997 et Beaud, 1998).

2.4.1 Critères d'échantillonnage

Les interviewés sont tous des hommes. Nous savons que quelques femmes québécoises combattent, bien que très rarement, aussi lors de ces événements. Malheureusement, nous n'avons eu accès à aucune d'entre elles. La quasi-totalité des combattants (à l'exception d'un) ont pratiqué des combats extrêmes tant au niveau amateur qu'au niveau professionnel. Les informations acquises jusqu'ici semblent indiquer une importante différence entre ces deux environnements. Comme nous souhaitons avoir l'aperçu le plus exhaustif possible de cet univers, nous voulions interviewer des sujets ayant connu les deux mondes. Au départ, nous voulions obtenir des interviewés de sexes, d'âges, d'années d'expérience et de rôles différents. Finalement, nous avons obtenu une certaine diversité, sauf en ce qui concerne le sexe. Leurs âges varient entre 20 et 35 ans. Nous nous sommes également assurée que les combattants provenaient de plusieurs gymnases d'entraînement différents pour éviter d'avoir accès à une unique école de pensée. La plupart des combattants s'entraînent dans plusieurs gymnases à la fois. Toutefois, nous avons tenu compte de leur principal lieu d'entraînement pour contrôler la diversité des lieux. À cet égard, les combattants s'entraînent dans six gymnases différents. Cependant, certains s'entraînent à deux d'entre eux.

2.4.2 Portrait sommaire des répondants

Le monde des combattants ultimes en est un restreint. Malheureusement, nous devons donc pour ces descriptions ainsi que tout au long de notre analyse, maquiller et cacher plusieurs données qui pourraient mener trop rapidement à l'identification d'un interviewé. C'est ce qui explique le côté abstrait de ces portraits. Pour assurer l'anonymat des interviewés, nous identifierons ici les combattants uniquement par des numéros. Dans les chapitres à venir, ces mêmes combattants seront identifiés par des noms fictifs.

Combattant 1

Ce combattant est un homme dans la trentaine dont le sport de combat le plus pratiqué est le karaté. Il a effectué des combats au niveau amateur alors que cela existait toujours et des combats de niveau professionnel. Il a une mince expérience en combat ultime (moins de cinq combats), mais une longue carrière en karaté. L'entraînement prend moins de 10 heures par semaine dans sa vie.

Combattant 2

Ce combattant est un homme dans la vingtaine qui a pratiqué plusieurs arts martiaux dont le principal est la boxe thaï. Il fait également de la lutte, du sambo, du tae kwon do et du jiu jit su. Il pratique ces arts depuis son jeune âge, mais s'implique dans le combat extrême depuis peu. Il a effectué une dizaine de combats au niveau amateur, mais moins de trois au niveau professionnel. En temps normal, l'entraînement occupe une vingtaine d'heures par semaine de son temps. Ce chiffre grimpe à trente en prévision des combats.

Combattant 3

Ce combattant est un homme dans la trentaine dont la discipline première est la boxe. Il la pratique depuis déjà plus de dix ans, mais a également œuvré dans une panoplie d'arts martiaux dont le jiu jit su et la lutte. En temps normal, il s'entraîne une quinzaine d'heures par semaine, mais avant le combat il pousse à vingt-cinq heures son entraînement hebdomadaire. Il a effectué des combats amateurs et professionnels (une dizaine en tout).

Combattant 4

Cet homme dans la vingtaine pratique les sports de combat depuis une quinzaine d'années. Il a effectué plus d'une trentaine de « combats extrêmes » au niveau amateur, c'est-à-dire qu'il s'agissait de sport de combat, mais plein contact. Au niveau professionnel, il est près d'une quinzaine de combats. Son entraînement hebdomadaire est d'une quinzaine d'heures. Il inclut la boxe, le kick-boxing, le "grappling" et le jiu jit su.

Combattant 5

Cet homme dans la vingtaine pratique les arts martiaux depuis environ six ans et plus particulièrement le combat extrême depuis deux ans. Plusieurs arts martiaux font partie de son entraînement d'une trentaine d'heure par semaine, dont le principal est le shooto. Il fait

également de la lutte, de la boxe thaï et du jiu jit su. Il a pris part à une douzaine de combats "full contacts" et à deux galas professionnels en combat extrême.

Combattant 6

L'interviewé approche la trentaine et se bat professionnellement depuis 4 ans. Il consacre entre 15 et 20 heures à l'entraînement qui se concentre sur le jiu jit su et le muy thaï. Au moment de l'entrevue, il avait pris part à une douzaine de combats extrêmes professionnels.

Combattant 7

Ce combattant enseigne également le combat extrême. Il s'adonne à ce sport depuis environ cinq ans. Il a participé à près de 25 combats, dont cinq professionnels. Les combats de niveau amateur s'apparentaient à la boxe mixte en ce sens qu'ils étaient "full contact". Il consacre environ 20 heures à l'entraînement qui comprend le vale tudo, la lutte, la boxe et le muy thaï. Il est dans la vingtaine avancée.

Combattant 8

L'interviewé, qui est entre 20 et 25 ans, est un jeune combattant n'ayant qu'une année et demie d'expérience dans l'activité qui nous intéresse et trois combats à son actif, tant de niveaux amateur que professionnel. Malgré tout, il réserve entre 20 et 30 heures de façon hebdomadaire à l'entraînement.

Combattant 9

Ce combattant en est au début de la vingtaine et a malgré tout 6 ans d'expérience en combat ultime, avec une dizaine de combats à son actif (amateurs et professionnels confondus). Il consacre environ 25 à 30 heures par semaine à l'entraînement incluant le jiu jit su brésilien, la lutte, la boxe et la boxe thaïlandaise.

Combattant 10

Âgé d'une trentaine d'années, il s'adonne aux arts martiaux depuis 8 ans, et plus particulièrement au combat extrême depuis 5 ans. Au niveau amateur, il a participé à douze combats. Au niveau professionnel, il s'est fait voir lors de dix galas. De façon hebdomadaire, il s'entraîne 10 à 12 heures en boxe et en jiu jit su brésilien.

Combattant 11

Âgé de 29 ans, il possède une quinzaine d'années d'expérience en arts martiaux et environ 6 ans en boxe mixte. Au niveau amateur, il a participé à une quinzaine de combats, comparativement à cinq au niveau professionnel. Il investit une quinzaine d'heures par semaine à l'entraînement, mais en vue d'un combat, il augmente à 25 heures en lutte, jiu jît su et boxe thaï.

Parmi les interviewés, deux ont complété un baccalauréat à l'université, deux ont obtenu un diplôme d'études collégiales et deux ont acquis un diplôme d'études professionnelles. Les autres combattants de l'échantillon ont arrêté leur scolarité après l'obtention du diplôme d'études secondaires. Aujourd'hui, plus de la moitié des interviewés enseignent divers types d'arts martiaux. Parmi ceux-ci, cinq personnes se consacrent uniquement à l'enseignement et au combat ultime. Les autres ont choisi de travailler dans divers domaines en plus de s'entraîner en vue des combats.

2.5 Informateurs clés

Mario Latraverse, responsable des sports de combats à la RACJ et Stéphane Patry, promoteur *TKO Major league MMA*, furent deux personnes rencontrées pour obtenir des informations plus précises quant à l'implantation de ce sport au Québec.

3- ANALYSE DES DONNÉES

Pour les entrevues et les observations, nous avons procédé à une analyse thématique des données. Ainsi, nous avons transcrit le verbatim des entretiens et le compte rendu descriptif et exhaustif des observations. Ensuite, un condensé du verbatim et du compte rendu de chaque interview et observation a été effectué en demeurant le plus près possible du discours de l'interviewé. Enfin, nous avons procédé à la synthèse thématique des thèmes généraux et des sous-thèmes à partir du condensé. Comme Michelat (1975) le souligne, nous croyons important de ne rien négliger du contenu, puisque nous pourrions plus loin dans l'analyse nous apercevoir de l'importance d'un élément pourtant mis de côté. C'est ainsi qu'a eu lieu l'analyse verticale du matériel. Nous avons terminé chacune de celles-ci par un mémo analytique démontrant ce qui ressortait de l'entrevue ou de l'observation et ce que cela nous apprenait. Par la suite, nous avons effectué une analyse transversale des entrevues et observations. Nous comparions donc nos synthèses thématiques et nos mémos analytiques pour identifier les convergences et les divergences. Donc, afin de mettre les diverses entrevues en relation, nous avons procédé à une analyse transversale des données (Michelat, 1975). Même si nous n'avions pas la prétention de

vouloir élaborer une théorie, nous avons utilisé des éléments de la théorisation ancrée en ce sens qu'il nous importait d'utiliser une méthode d'analyse qui assure que notre démarche et notre construction théorique sont orientées par nos données. De plus, il y également eu simultanéité entre la collecte des données et leur analyse. Ceci a permis de soulever des questionnements lors des analyses qui ont pu être vérifiés lors des observations et entrevues subséquentes (Glaser et Strauss, 1967; Paillé, 1994).

CHAPITRE 4

INSTITUTIONNALISATION, PROFESSIONNALISATION ET COMMERCIALISATION

Déjà avant d'effectuer les entrevues avec les combattants, nous nous étions aperçue de la disparition des combats amateurs en discutant de façon informelle avec quelques-uns d'entre eux. Nous doutions donc d'une certaine professionnalisation de ce sport. Les entretiens ont permis d'en apprendre davantage à ce sujet. C'est après avoir effectué la première entrevue avec un combattant que nous avons réalisé l'ampleur de la commercialisation de ce sport. Par la suite, nous avons davantage porté attention à cette facette. La première partie de ce chapitre s'attarde à l'institutionnalisation et à la professionnalisation de l'activité. Nous verrons que ce sport a été modifié grandement depuis ses débuts. Il est intéressant de connaître ce qu'en pensent les principaux intéressés, soit les participants au combat ultime. Cette institutionnalisation implique que les combats de niveaux amateurs ont été abolis et qu'un plus grand nombre d'individus travaillent à la production des événements. Les commissaires de la Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ) et les arbitres font partie de ce nombre. Il devient donc pertinent de connaître la perception qu'ont les concurrents de ces nouveaux-venus et de l'arrêt des combats amateurs.

La seconde partie du chapitre est consacrée à la commercialisation du sport. Selon les propos des interviewés et nos propres observations, le combat ultime obtient une popularité croissante. Les commanditaires et les médias s'intéressent à l'activité et des bourses ont été instaurées pour les concurrents. Il en découle une nouvelle gestion des organisations, puisqu'elles deviennent réellement un commerce. Les promoteurs et les gérants étant des individus faisant partie de cette nouvelle « business », la perception qu'en ont les combattants sera traitée dans ce chapitre. Enfin, comme la dimension spectacle apparaît importante aujourd'hui en combat ultime, une section sera consacrée à cet aspect.

À l'intérieur des trois chapitres d'analyse, tous les noms réels des interviewés ont été remplacés par des noms fictifs afin de préserver l'anonymat de chacun.

1- INSTITUTIONNALISATION ET PROFESSIONNALISATION

Depuis la légalisation du sport, beaucoup plus d'acteurs travaillent à l'organisation de tels événements. L'implication de la Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ), par l'intermédiaire de ses commissaires, a transformé de façon radicale l'organisation des galas de boxe mixte. Il en découle assurément une bureaucratisation du processus et une hiérarchisation des rôles.

En réalité, par l'ajout de règlements qu'elle a exigés, elle a modifié le sport de façon considérable. Toutefois, il faut savoir que la réglementation a subi plusieurs changements avant même l'entrée en scène de la RACJ. D'une activité illégale et violente, elle est passée à un véritable sport légal par l'ajout progressif de règlements. Pour résumer la situation, nous pourrions affirmer que de « combats extrêmes », l'activité est passée à « boxe mixte ». Les galas « amateurs », donc non soumis à la supervision des commissaires de la RACJ, sont devenus illégaux. Selon les participants, cette abolition du niveau de compétition amateur n'est pas sans conséquences.

1.1 Évolution des règlements et des événements de combats ultimes au Québec

Aujourd'hui, si la population souhaite assister à des combats ultimes, ce sera lors d'événements professionnels qu'elle pourra le faire. Cependant, les combattants qu'on y retrouve ont parfois participé également à des combats « close door », plus régulièrement encore à des combats « full contacts » et presque tous ont participé à des combats amateurs. Les plus jeunes, ou ceux ayant le moins d'expérience, se sont lancés directement dans des combats professionnels, étant donné l'exclusivité de ces derniers depuis quelques années. À travers chacun de ces types d'événement, les règlements ont évolué pour parvenir à ceux en vigueur actuellement. Encore aujourd'hui au niveau professionnel, ces règles sont modifiées régulièrement. Il faut se rappeler que ce sport demeure jeune. Ainsi, les règlements sont toujours en évolution.

Au chapitre 1, nous avons pu constater que des pressions sociales ont été faites sur le sport à l'étude pour que des événements de ce type ne se déroulent pas au Québec. Comme cela avait déjà été fait pour la boxe (Herrera, 2002), peu à peu l'activité s'est transformée pour devenir un sport organisé. Nous verrons qu'il y eut l'ajout de règlements et que ces derniers sont maintenant écrits et officiels.

1.1.1 Les combats « close door »

Peu de combattants y ont participé. Didier explique que ces combats illégaux avaient souvent lieu sur les réserves amérindiennes avant même que la controverse n'éclate au Québec en 1996. Selon lui, les combats extrêmes n'existaient pas encore réellement au Québec, mais des individus pratiquant des arts martiaux souhaitaient participer à des combats de la sorte. Personne n'organisait formellement ces soirées. C'est par le bouche à oreille que les intéressés trouvaient des adversaires. Ils rencontraient des professeurs d'arts martiaux et s'enquéraient auprès d'eux

s'ils pouvaient se battre contre leurs meilleurs élèves. Ainsi, le soir après le départ des autres élèves, ils se battaient dans les écoles. Ces combats étaient souvent dangereux; on ne considérait pas les différences de poids, on n'y retrouvait ni règles, ni arbitres, ni limites de temps. Les gens pouvaient se frapper dans les parties génitales, se tirer les cheveux et se mettre les doigts dans les yeux. Il en résultait des combats bestiaux.

1.1.2 Les combats « full contacts »

Plusieurs combattants ont officiellement à leur fiche peu de combats. Cependant, ils ont pour la plupart une grande expérience en combat « full contacts » et amateur. Il s'agit en réalité de combats sous différentes formes d'arts martiaux, tels le jiu jit su, le mui thai, le karaté, etc. Les événements sont régis par des organisateurs, souvent professeurs d'arts martiaux. Les règlements sont plus souples que lors des combats traditionnels, permettant les pleins contacts entre adversaires. Si au début le port du kimono était de mise, par la suite il fut abandonné, se rapprochant davantage du combat ultime tel qu'on le connaît aujourd'hui.

Le type de combats « full contacts » le plus souvent mentionné est le « jiu jit su figthing », où les coups de poing à la tête n'étaient pas permis la plupart du temps, puisque cela se déroulait à mains nues. Certains combattants ont rapporté avoir participé à des tournois où ils étaient autorisés. Les coups de poing au corps étaient toutefois toujours admis, tout comme les coups de pied aux jambes, aux genoux et au corps. Lorsque Raphaël, un de nos interviewés, y participait, deux catégories de poids divisaient les participants : 179 livres et moins, 180 livres et plus. Une autre catégorisation séparait les 17 ans et moins des 18 et plus. Le classement demeurait souple : s'il manquait de concurrents chez les 18 ans et plus, il n'y avait qu'à aller chercher quelqu'un de lourd chez les mineurs pour équilibrer le tout. L'expérience d'un combattant montre que les organisateurs avaient beaucoup de pouvoir dans ces tournois : un concurrent s'est déjà fait déclarer gagnant par décision des juges. Pourtant, l'organisateur a donné la victoire à son adversaire parce qu'il considérait que le combat avait été mal jugé. Impossible toutefois de savoir s'il s'agit de l'exception ou de la règle.

Nous verrons qu'il n'existe plus de combats ultimes amateurs. Cependant, il existerait toujours des « Challenge jiu jit su » :

« Au niveau amateur, ils appellent ça le challenge jiu jit su. C'est que t'as pas le droit de frapper... euh... t'as pas le droit aux coudes, t'as pas le droit aux genoux, au sol c'est la main ouverte, t'as pas le droit de frapper à coups de

poing, au visage je parle. C'est des choses différentes comme ça. Ça c'est le Challenge jiu. Y a mui thai, y a soit boxe ou kick-boxing, donc ils font un mélange de ça, pour avoir une soirée où il y a plus de combats, pis pour donner de l'expérience aux fighters, parce que écoute, ça t'en prend de l'expérience.» (Alain)

Rien n'est clair à propos de la légalité de ces événements. Plusieurs croient qu'ils sont officiellement illégaux puisqu'ils ne sont pas chapeautés par une commission athlétique. Effectivement, en lisant l'article 83 du Code criminel, ce type de combat concerté tombe dans l'illégalité. Il semble toutefois bien établi. Il est possible qu'il soit toléré par les autorités, mais aussi probable qu'il soit méconnu de ces dernières.

1.1.3 Les combats « amateurs »

À la différence des combats « full contacts », les galas amateurs portaient réellement le nom de combat extrême. Les combattants ne s'entendent pas sur les règlements de ces soirées; comme ils n'étaient régis par aucune commission, les promoteurs des événements établissaient les règlements. De façon générale, ils étaient légèrement plus stricts que ce que l'on retrouve au niveau professionnel. Par exemple, les concurrents devaient parfois frapper au visage la main ouverte. Mais très souvent, ils étaient similaires. Les bourses y étaient également moins substantielles ou absentes. Un interviewé a toutefois précisé que si un promoteur ne respectait pas réellement les règlements qu'il affirmait bâtir pour la soirée, il ne recevait aucune sanction puisqu'il n'y avait pas d'organisation pour vérifier le tout. Lors de certains événements, si les combattants n'étaient pas satisfaits des règlements en vigueur, il était possible de demander au promoteur de les modifier.

Ces galas se déroulaient dans des endroits publics tel les bars. Il s'agissait d'événements officiels pour lesquels de la publicité était faite. Pourtant, s'ils étaient tolérés par la police, il y a ambiguïté quant à leur légalité. Certains affirment que l'on avait créé quelques fédérations légales de combats amateurs, d'autres croient qu'il y avait simplement tolérance de la part des policiers. Au départ la fédération UGC en était une amateur. Toutefois, le gouvernement était très réticent à accepter ce qu'on appelle les combats ultimes amateurs. La fédération a donc obtenu les permis pour le niveau professionnel en 2001 afin d'éviter des problèmes. Aujourd'hui on ne retrouve plus de combats amateurs, car ils ne sont plus tolérés. Certains concurrents croient qu'il en existe tout de même, mais la plupart considère que c'est faux. La facilité à s'inscrire au niveau professionnel encouragerait les gens à se battre en toute légalité.

La Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ) contrôle donc maintenant tout ce qui se produit en boxe mixte. Ce sport est légal, existe et est reconnu au même titre que les autres sports professionnels.

1.1.4 Combats « professionnels »

Des combattants ont rapporté considérer le calibre plus élevé au niveau professionnel que ce qu'ils retrouvaient chez les amateurs. Nous nous attarderons peu sur les règlements en vigueur dans le combat professionnel puisque cela a été abordé dans le premier chapitre. Simplement, il faut se rappeler que ces règles ont été modifiées au fil du temps depuis l'apparition du phénomène des combats extrêmes au Québec :

« À l'époque, les gens pouvaient donner des coups de tête. À l'époque on pouvait utiliser les points vitaux. Comme les gens qui pratiquent le kung fu. Les doigts dans les yeux. Au début des combats ultimes, les gens avaient le droit de tirer les cheveux. Ça arrivait. Faque peu de temps après, les gens qui arrivaient là-bas se rasaient. Ce qui a changé aussi, t'as pas le droit de coup dans les parties intimes. Tu peux pas attaquer quelqu'un avec la pointe du coude. La pointe du genou aussi. Dans les règlements aussi y a si moi je suis debout, mon adversaire je réussis à le projeter à terre, si moi je suis encore debout, j'ai pas le droit de le kicker au visage. Je peux le kicker dans les jambes, mais je ne peux pas le kicker au corps. Pas le droit de mordre, bon ça a jamais existé mais... je pense que c'est à peu près tout. Dans peu de temps il va y avoir d'autres règlements encore. Aux États-Unis, je sais que quand les deux adversaires sont au sol, ils ne peuvent pas faire de coups de genou au visage. Ici c'est encore permis. » (Brian)

Brian raconte qu'au début des combats extrêmes, presque tout était permis. Il explique cette situation par le fait que les gens ne connaissaient pas encore bien le sport. On ne savait tout simplement pas quels règlements imposer sans pénaliser qui que ce soit. Par exemple, si un judoka affronte un boxeur, on ne pouvait pas interdire au judoka d'agripper l'adversaire, puisque son sport est d'agripper. Selon les interviewés, plus les années passaient, plus on ajoutait des règlements. Maintenant, au niveau professionnel, les règlements en vigueur rehaussent l'aspect sportif de l'activité en la rendant beaucoup moins dangereuse qu'elle a pu l'être autrefois. Des examens médicaux sont exigés. Les catégories de poids sont strictes, bien que les combattants réussissent à déjouer le système comme nous le verrons dans le prochain chapitre. L'arbitre joue maintenant un rôle important quant à la réduction du danger dans le ring; il peut arrêter le combat à tout moment s'il juge qu'un des athlètes est dans une situation précaire. Il ne laissera pas le combat se poursuivre s'il voit qu'un combattant se fait frapper et ne peut se défendre. Le combattant peut également taper par terre pour signifier l'arrêt du combat lorsqu'il se trouve

dans une fâcheuse position. Le resserrement des règlements est constant et le fait que nos voisins du sud en aient encore ajouté porte à croire que l'on en fera de même sous peu.

De ce fait, plusieurs individus sont d'avis que les termes « combat extrême » et « combat ultime » n'ont plus lieu d'être. Ils donnent l'impression d'une violence qui n'est plus. Les appellations « boxe mixte » ou « arts martiaux mixtes » seraient aujourd'hui plus appropriées. Si l'activité a déjà été extrême et dangereuse, elle l'est beaucoup moins aujourd'hui.

Force est d'admettre que le combat ultime s'est dirigé vers une forme d'activité plus compétitive, organisée et réglementée. Les règles sont devenues très spécifiques. Cette forme d'institutionnalisation correspond à ce que Pearson (1979) nomme « athleticization ». Dans la seconde section de ce chapitre, nous verrons que le sport devient également plus commercial, comme le prévoit le même auteur lors d'un tel phénomène. Nous pouvons émettre l'hypothèse que la popularité croissante du combat ultime est à la source de cette institutionnalisation et de cette commercialisation.

1.1.5 Perception que les combattants ont de cette professionnalisation

Règle générale, les individus qui ont participé aux combats « close door », « full contact » ou amateurs sont heureux d'avoir goûté au « réel » combat extrême, mais préfèrent la situation actuelle. Elle fait en sorte que l'activité est bel et bien devenue un sport. Les concurrents qui n'ont jamais connu une situation autre l'apprécient également telle qu'elle est. Le sport est moins dangereux qu'il ne l'était. Pour beaucoup, les règles instaurées ont été guidées par le principe du « gros bon sens » pour accorder la priorité à la protection du combattant. Plusieurs affirment que le sport est même moins risqué maintenant que la boxe, puisque beaucoup moins de coups sont portés à la tête et que le combat est plus court. Les interviewés considèrent qu'avec le temps, le combat ultime est devenu un sport propre pratiqué pour le plaisir. Par l'ajout de règlements, l'institutionnalisation contribue aussi à prolonger les carrières des combattants et à redorer le blason de l'activité auprès de la population. Tout comme pour la boxe à ses débuts (Sheard, 1997), le combat ultime a une longue pente à remonter sur ce plan.

Olivier, s'il est heureux de la modification des règles, préférerait toutefois se battre à mains nues. Selon lui, les gants protègent les mains et non la tête puisqu'ils augmentent les vibrations envoyées à l'encéphale. Selon Olivier, sans gants la prise sur l'adversaire est meilleure et les

gens frappent plus intelligemment de peur de se casser les doigts. Un autre interviewé considère que les règlements favorisent les adeptes du sol au détriment des gens qui préfèrent frapper :

« Et puis y a trop de règlements, y a trop de règlements par terre... t'as pas l'droit de kicker au visage quand y est à terre, alors, c'est des règlements qui favorisent... les grapplers mais c'est du combat full contact alors... quand même... y enlèvent un peu de la force de ceux qui, qui frappent, mais ça c'est sûrement une raison pour protéger les athlètes. » (Xavier)

Enfin, un interviewé, que nous décrivons plus loin comme un ancien batailleur de rue, préférerait que les règles soient moins rigides, similaires à celles qui seraient en vigueur dans la fédération japonaise « Pride ». Idéalement les concurrents devraient avoir le droit de donner des coups de pied en tout temps, même avec des souliers de lutte. Il croit aussi que lorsqu'un combattant est au sol, il devrait être permis de lui donner des coups de pied au visage. Il souhaiterait enfin pouvoir tirer les cheveux des adversaires. Il comprend toutefois qu'il ne soit pas permis de mordre et de mettre les doigts dans les yeux. En réalité, Christian apprécierait que le tout se rapproche des combats de rue. Il aimerait bien pouvoir se battre plus d'une fois dans la même soirée, ce qui se voit de moins en moins parce que c'est très dur pour les combattants.

Ainsi, sauf exceptions, la grande majorité des interviewés voient d'un œil positif l'évolution des règlements. Cependant, l'institutionnalisation a également mené à la chute des combats de niveau amateur. Les interviewés sont moins satisfaits de cette abolition.

1.2 Arrêt des combats amateurs

Comme il l'a été mentionné, les combats amateurs ont été abolis au Québec. Pour organiser un événement légal, il faut obligatoirement passer par la Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ) pour obtenir les permis nécessaires. Plusieurs interviewés ont fait allusion à l'article 83 du Code criminel (rapporté au chapitre 1). Selon eux, cet article est désuet : suivi à la lettre, seuls la boxe et le kick-boxing (et maintenant la boxe mixte) seraient légaux parce qu'une régie a été créée dans ces cas. Or, pour l'évolution du sport, à leur avis il est nécessaire qu'un niveau amateur soit instauré. Présentement, c'est le bagage en arts martiaux ou en boxe qui peut mener des combattants au niveau professionnel. La logique voudrait pourtant que le bagage de boxe mixte amateur mène éventuellement à la boxe mixte professionnelle, comme c'est le cas pour la boxe.

La conséquence directe est la diminution de la qualité des combattants au niveau professionnel. La compétition pourrait être plus relevée si les individus n'avaient pas à se rendre directement au professionnel. Trop de concurrents manquent d'expérience :

« Les gars, ce qu'ils veulent faire aujourd'hui, c'est parce que y a quand même quelques fédérations professionnelles, c'est pas trop dur rentrer. Donc euh les gens y vont, faque y rentrent mais à titre professionnel. Le seul problème, c'est qui ont pas l'temps d'acquérir de l'expérience avant de se battre professionnel. Donc ce qui arrive c'est que tu peux te battre contre un vétéran. Lui y connaît, y connaît son métier, pis euh, y connaît le feeling du ring, y connaît, y connaît le feeling de la foule. Y sait comment conserver son énergie là. Parce que t'entraîner, tu peux arriver pis t'entraîner dans l'gym, être très très bon dans l'gym, pis arriver dans l'ring pis figer. » (Olivier)

Pourtant, selon plusieurs combattants dont Olivier, s'il y avait du combat ultime amateur, la préparation des combattants serait meilleure. En plus de diminuer l'acquisition d'expérience, l'abolition du niveau amateur fait en sorte que certains combattants n'osent pas participer craignant le fait de passer directement au professionnel. Il n'y a plus d'étape intermédiaire entre les arts martiaux et la boxe mixte professionnelle. Auparavant, les individus pouvaient s'exercer dans un ring lors d'événements aux règlements stricts qui adoucissaient le choc entre les arts martiaux et le combat ultime. Un interviewé a fait remarquer que comme moins de combattants osent commencer, les mêmes visages sont fréquemment revus lors des galas.

1.3 Davantage de personnes impliquées

Des interviewés ont rapporté que dans les débuts de cette activité, on retrouvait des individus pratiquant des arts martiaux prêts à se battre et quelques autres élèves en arts martiaux qui assistaient au combat. Il y a également eu des organisations plus formelles sous forme de combat extrême de niveau amateur. Alors, un organisateur, ou promoteur, gérât les événements de son organisation. Présentement, plusieurs personnes sont impliquées dans un gala : les concurrents et leur homme de coin, les entraîneurs, le présentateur de la soirée, les gérants d'athlètes, les « matchmakers » (ils découvrent les opposants), les commissaires de la RACJ, le promoteur et son équipe d'organisation. Automatiquement, on retrouve une plus grande hiérarchisation des rôles et une division des tâches, au même titre que dans une entreprise commerciale. Slack (1985) affirme que les manifestations du processus de bureaucratisation surviennent dans un certain ordre. Nous ne connaissons pas réellement l'ordre dans lequel elles sont apparues à la boxe mixte. Toutefois, elles sont pour la plupart présentes : division du travail, naissance d'un système de contrôle sous forme de règlements, l'importance des qualifications professionnelles

pour les gens impliqués dans l'association, hiérarchisation des rôles et présence d'employés. À la tête de cette hiérarchie se trouve l'équipe d'organisation. Les gérants tissent les liens avec les promoteurs et les athlètes, et les entraîneurs s'assurent de la préparation des concurrents.

La présence du « matchmaker » est très récente dans le milieu québécois. Nous l'avons remarquée sur le terrain à partir de l'été 2003. Auparavant, le promoteur organisait lui-même les combats et il informait les combattants du nom de leur adversaire. Maintenant, c'est le rôle du matchmaker. Il sillonne les gymnases à la recherche de nouveaux talents ou dans le but précis de trouver un opposant pour une catégorie de poids et un niveau d'expérience donnés.

Stéphane Patry, que nous avons rencontré, agit quant à lui à titre de promoteur et de gérant. La présence des « managers » est toute aussi jeune au Québec, à un point tel que beaucoup de combattants croient qu'il n'y en a pas encore ici, mais seulement aux États-Unis. Moins de la moitié des interviewés négociaient leurs contrats via un gérant.

Les combattants n'ont pas donné leur opinion quant à ce nombre grandissant d'intermédiaires impliqués dans l'organisation. Cependant, ils ont fourni de l'information à propos de leur perception des commissaires de la RACJ, des arbitres et des promoteurs. Dans la présente section, nous nous attarderons à la perception quant aux deux premiers protagonistes. Plus loin, lorsque la commercialisation sera abordée, nous rapporterons les opinions des interviewés quant aux promoteurs.

1.3.1 Perception d'un de ces nouveaux acteurs : les commissaires de la RACJ

Il a été vu au chapitre 1 que les commissaires ont un énorme pouvoir. Le rôle de l'équipe responsable des sports de combat de la RACJ est en grande partie de s'assurer de la sécurité des athlètes. Ils voient donc à une panoplie d'éléments avant même la soirée, tels les permis des combattants et du promoteur, les preuves d'assurance, la présence de médecins et d'ambulance sur les lieux, les examens médicaux préalables aux combats, etc. La soirée même du gala, ils s'assurent du respect strict et total des règlements. Si au niveau amateur, il était possible de faire changer les règlements à la dernière minute, ce n'est plus le cas ici. Les commissaires de la régie ne laissent aucunement place à l'argumentation :

« Ouais, eux autres y niaient pas. Ah non non! Eux autres là euh, les meetings là de règlements là, y disent toutes les règlements pis toute là pis y en a des, si ça s'obstinent un peu, prends tes cliques tes claques va t'battre ailleurs si t'es

pas content. Ah ouais, eux autres c'est tout de suite là, y niaient pas avec ça. »
(Christian)

La réglementation est stricte, mais expliquée en détail à tous les combattants.

Les promoteurs doivent déboursier des frais à la régie pour organiser un événement (2500\$). Cependant, les combattants admettent que l'équipe sur les lieux travaille beaucoup et fait en sorte que la sécurité des combattants dans le ring soit irréprochable. La régie est exigeante face aux promoteurs et si un organisateur est fautif sur un point, il n'obtiendra pas de permis tant qu'il n'aura pas prouvé avoir remédié à la situation. L'équipe veille à la protection des athlètes et ces derniers leur en sont gré.

Un combattant a néanmoins remarqué que la présence de la régie demande énormément de frais de toutes sortes au promoteurs. Il faut effectivement payer le permis, mais aussi verser les bourses avant même les combats, payer la salle, le personnel, l'ambulance, etc. Résultat : peu d'individus osent se démarquer des fédérations en tant que promoteurs.

Malgré tout, les combattants semblent satisfaits de la sécurité apportée par l'équipe de la RACJ. Là où la situation se corse, c'est sur le plan des compétences des juges, juges qui sont des individus travaillant au sein de cette commission athlétique.

Beaucoup de combattants ont reproché aux juges leur manque de connaissance du sport qu'est la boxe mixte. Ils rapportent que ceux-ci sont les mêmes qu'à la boxe et qu'ils ne connaissent que très peu les spécificités du combat ultime. Les interviewés ayant abordé ce sujet ont émis certaines réserves quant aux aptitudes évaluatives des juges lorsque le combat se déroule au sol. Il semblerait que présentement ceux-ci apprennent le sport en visionnant des cassettes de combats ultimes. Les concurrents préféreraient de beaucoup être jugés par des individus ayant déjà fait de la compétition en boxe mixte.

1.3.2 Perception d'un autre de ces nouveaux acteurs : les arbitres

Monsieur Patry (promoteur du TKO) a expliqué que les arbitres sont choisis par la RACJ. Selon ses propos, l'un a de l'expérience en karaté, un autre a déjà été juge, un autre encore était un grand fan de combats ultimes et le dernier a de l'expérience dans des événements américains.

Les avis sont partagés quant aux compétences des arbitres. Si tous considèrent que les règlements sont très bien expliqués, certains croient que le travail d'arbitrage dans le ring laisse à désirer. Pour être bon, il faudrait à leur avis qu'ils aient l'expérience des arts martiaux. Maxime affirme même que les arbitres devraient nécessairement avoir de l'expérience en tant que combattant ultime. Un interviewé est d'avis que pourtant, les combattants à la retraite ne sont pas approchés parce que les nominations au poste d'arbitre seraient toutes distribuées aux gens de l'interne, du gouvernement. Il s'agit toutefois d'une opinion isolée. Une autre personne a raconté qu'il lui est déjà arrivé de se faire arbitrer par des gens qui avaient un parti-pris. Cependant, les situations sont survenues alors qu'il oeuvrait au niveau amateur. Il donne l'exemple de certaines compétitions organisées par des professeurs et arbitrées par ces mêmes professeurs. Il est donc possible que le professeur ait un parti-pris pour son élève : si ce dernier commet une faute, il ne lui donnera qu'un papier d'avertissement, alors que si l'adversaire commet la même faute, il lui enlèvera des points. Personne n'a fait allusion à ce type de comportement au niveau professionnel.

Il semble qu'il y ait un arbitre principal au Québec et que ce dernier soit nettement meilleur que les autres. Peu de combattants ont critiqué sa façon de travailler. Lorsque les concurrents ont des reproches à faire aux arbitres, c'est généralement au niveau de l'arbitrage du combat lorsqu'il se déroule au sol. Ils ne connaîtraient pas suffisamment les techniques et remettraient les combattants debout trop rapidement.

Néanmoins, des interviewés ont fait savoir que les arbitres se sont grandement améliorés sur ce volet. Ils ont émis l'hypothèse que ceux-ci recevaient peut-être des formations de jiu jít su, ce qui améliorerait l'arbitrage au sol. C'est ainsi qu'une partie des interviewés considèrent que les arbitres sont maintenant compétents :

« Euh... Je trouve que les arbitres font très bien... Ils sont professionnels, ils savent qu'est-ce qu'ils font. [...] Pis euh... Ils savent les arts martiaux donc ils savent ce qui se passe c'est pas quelqu'un qui sait pas le sport pis qui dit arrêtez de vous frapper. C'est des gars qui connaissent le sport, qui connaissent les arts martiaux. Ils savent exactement ce qui se passe. C'est ça que je trouve bon tu comprends ? Ils comprennent qu'est-ce que tu fais, c'est des gens professionnels. » (Tim)

Si des combattants sont sévères à l'égard des arbitres, d'autres reconnaissent que le combat se déroule rapidement et qu'il est normal de commettre quelques erreurs. Tout comme les commissaires de la régie, les arbitres sont reconnus pour être sévères, l'un en particulier. Celui-

ci n'hésite pas à disqualifier les combattants qui ne se soumettent pas aux règles dans le ring. De façon générale, les interviewés apprécient cette sévérité, puisqu'elle évite les blessures provenant des coups mesquins.

2- COMMERCIALISATION DU SPORT

2.1 Forte augmentation de la popularité du combat

Il semblerait qu'il y ait des modes en arts martiaux. Présentement le jiu jit su, discipline fort utile pour le combat ultime, serait très populaire. La boxe mixte prend de plus en plus d'ampleur et pourrait sous peu surpasser le jiu jit su en terme de popularité. Les interviewés prévoient un futur très prometteur à leur sport et sont heureux de cette expansion. Déjà, les interviewés rapportent une multiplication des écoles qui annoncent offrir des cours de « combat extrême ». Semble-t-il qu'il faut toutefois se méfier, puisque des charlatans ajoutent ce sport à leurs qualifications seulement pour être vendeurs, pour attirer des élèves. Dans ces cas, ils ne connaissent pas réellement la boxe mixte, mais ont vu quelques vidéos pour les guider. Un combattant, qui est également professeur d'arts martiaux, croit que cette montée en flèche du combat ultime oblige tous les adeptes d'arts martiaux à s'y diriger et à y acquérir une certaine expérience pour pouvoir dire aux élèves qu'ils y ont participé. Selon lui, pour le marketing, il faut pratiquer le combat ultime.

Il demeure donc une explosion du combat ultime sur les scènes québécoise et internationale. Il y a quelques années, il était impossible de trouver une école où l'on pouvait s'entraîner dans toutes les disciplines nécessaires pour se battre en boxe mixte. Comme le sport est encore jeune, il requiert beaucoup de déplacements d'école en école pour apprendre toutes les techniques nécessaires. Les combattants doivent souvent parvenir à l'amalgame des techniques par eux-mêmes. Il est permis de croire que la tournure des événements permettra sous peu de s'entraîner à un endroit et d'y apprendre presque la totalité des mouvements nécessaires. Présentement, nous parlons de la boxe mixte comme d'un sport, mais d'un sport qui est en réalité la réunion de plusieurs disciplines d'arts martiaux. L'augmentation de la popularité du combat ultime permettra peut-être éventuellement de parler d'un art en soi et non de la réunion de plusieurs.

Très certainement, à la différence des individus interviewés, les jeunes d'aujourd'hui peuvent rêver de devenir un jour un combattant ultime. Leur progression dans le sport en sera nettement plus rapide, puisque dès leurs débuts en arts martiaux, ils se dirigeront vers la branche de la boxe

mixte contrairement aux combattants d'aujourd'hui qui oeuvraient dans un art particulier et qui ont dû aller chercher des compléments pour devenir multidisciplinaires. Déjà les plus jeunes combattants progressent plus rapidement que les plus vieux grâce à de meilleures opportunités. Nous avons vu que selon plusieurs combattants, l'abolition du niveau amateur nuit à leur qualité. Parallèlement, l'augmentation de la popularité du sport produit l'effet contraire.

Les assistances aux galas et les cotes d'écoute à la télévision à la carte sont sans cesse croissantes aux dires des interviewés. On retrouve maintenant même la boxe mixte à la télévision régulière où un commentateur décrit les combats. Si l'arrivée de la télévision avait permis d'augmenter la popularité de la boxe (Sheard, 1997), les médias ont aussi augmenté la commercialisation de la boxe mixte. Elle permet une éducation des spectateurs très appréciée par les combattants. Des forums de discussion ayant pour sujet les combats ultimes ont été créés sur Internet. Certains combattants souhaitent que leur sport obtienne toujours plus de reconnaissance et de popularité. Toutefois, ils ont parfois de la difficulté à gérer la pression qui en découle. Si à leurs débuts ils se battaient devant une cinquantaine d'élèves en arts martiaux, aujourd'hui ils le font parfois devant des milliers de personnes. Ils doivent apprendre à gérer ce nouveau stress. De plus, certains sont maintenant bien connus et ils doivent faire attention à leur image, à leur réputation.

Tout porte à croire que cette hausse de la popularité du sport mènera à une plus grande commercialisation. Des combattants ont fait remarquer qu'il y a un gros marché à exploiter pour les vêtements et produits reliés au combat ultime. Présentement, les combattants doivent commander ces articles par Internet des États-Unis ou du Brésil. Évidemment, il en découle d'importants frais. Selon des interviewés, le marché reste donc à exploiter au Québec. Comme Heikkala (1993) l'a fait remarquer pour la boxe, le combat ultime pourrait-il tenter d'obtenir non seulement un succès sportif, mais aussi un succès économique ?

Grâce à la commercialisation en grande partie produite par la télévision, la boxe est devenue une façon de s'entraîner pratiquée par beaucoup de « yuppies » (Donnelly, 1988-89). Il sera intéressant dans plusieurs années de s'interroger à savoir si le combat ultime aura pris la même tangente dans sa commercialisation.

2.2 Commanditaires impliqués et médias

Les commanditaires peuvent s'associer à une organisation ou à un combattant en particulier. Le combat extrême est un sport qui coûte cher en raison des multiples formations qu'il exige. Pourtant, au Québec, il semble que les concurrents commandités soient de rares exceptions. Nous en avons tout de même rencontré un qui reçoit 1000 \$ à 2000\$ par combat simplement en portant des vêtements où le nom du commanditaire est inscrit. Les concurrents ont régulièrement des logos de commanditaires dessinés dans leur dos. L'athlète devient une façon de se faire de la publicité. De plus, lors de nos observations, nous avons remarqué à quel point les concurrents se soucient de porter les chandails de leurs commanditaires lors des conférences de presse, ou des vidéos qui seront diffusés avant leur entrée dans le ring.

Il est à propos de se questionner sur la pression que ces commanditaires peuvent mettre sur leur protégé. Pour eux, il va de soi qu'il est préférable qu'il remporte des victoires. Nous verrons que si aucun interviewé affirme s'adonner au dopage, la plupart croit qu'il est présent dans leur sport comme dans tous les autres. Or il est possible que des combattants utilisent tous les moyens, y compris ceux illégaux, pour s'assurer de conserver leur commanditaire. Nous demeurons toutefois dans le domaine de l'hypothèse.

Pour qu'un gala fonctionne, il lui faut plusieurs commanditaires. Étant donné la présence de quelques fédérations au Québec, il faut convaincre les commanditaires de la visibilité qui peut leur être assurée. Stéphane Patry, promoteur de TKO anciennement UCC, explique qu'il importe de donner une bonne image au sport s'il veut attirer des commanditaires. C'est en partie pour cette raison qu'il considère que personne ne devrait utiliser le terme « combat extrême » ni créer des événements qui ont lieu dans des cages. Selon lui, cela ne rend pas justice au sport et aux athlètes qui s'entraînent. Ces mots et la cage donnent une impression de violence, ce qui nuit à l'image du sport et est aussi très mauvais pour attirer les commanditaires et les réseaux de télévision.

Nous avons vu que monsieur Patry s'est assuré de la diffusion des combats ultimes sur les réseaux de télévision à la carte. Évidemment la retransmission des combats sur les ondes télévisées, étant une forme de commercialisation, offre la possibilité d'augmenter la popularité du sport. Depuis l'an 2000, le Réseau des Sports (RDS) présente aussi une émission au cours de laquelle on assiste à plusieurs combats commentés par des experts. Des athlètes sont surpris de

leur popularité dans la rue depuis qu'ils ont été vus au téléviseur. Jamais ils n'auraient cru être arrêtés pour signer des autographes, mais c'est le cas.

Des combattants considèrent obtenir un bon appui médiatique. D'autres au contraire, croient être négligés par les médias.

« Mais on n'a pas d'appuis médiatiques pis ça m'écoeure. Tsé y parle de sports c'est ben le fun comme du wakeboard, c'est comme de la planche en bateau. Y'a personne qui fait ça au Québec à peu près là. Ça fait 20 fois qui en parle à Musique Plus à SPAM là! C'est tout le temps les mêmes. C'est plate à dire mais c'est un sport de riche. Ça prend un bateau. C'est pas un sport accessible à personne. Tu vas t'asseoir sur le bord de l'eau pis tu vas regarder le gars faire de la planche. C'est un sport qui pourrait vendre là le combat extrême. Au Japon, c'est 60 000 personnes, y'a des files de 60 000 personnes. Ça passe à la télé, y'a des millions d'auditeurs qui écoutent. C'est gros là ! C'est beau à voir. » (Didier)

Didier note également que David Loiseau, une étoile chez les combattants québécois, s'est battu aux États-Unis et que l'on n'en a pas parlé aux nouvelles du sport, alors qu'on parle pourtant du curling et de maints autres sports. Selon plusieurs, le sport pourrait davantage grossir avec plus de publicité, surtout si cette publicité est télévisée.

Ainsi, les commanditaires et la télévision commencent à s'impliquer dans le commerce du combat ultime. Il est fort probable que leur place et leur rôle grandiront avec la croissance du sport.

2.3 Instauration des bourses

L'instauration de bourses dans ce sport est un symbole de la professionnalisation et de la commercialisation, tout comme l'arrivée des commanditaires. Cela a eu un effet considérable sur les concurrents : si auparavant ils n'étaient pas dérangés par le fait de ne pas être payés et qu'ils étaient juste guidés par la passion, maintenant ils se plaignent que les bourses ne sont pas suffisamment substantielles.

Un interviewé a utilisé un terme qui démontre à quel point le combat ultime est similaire à une business : il considère que l'important est de demeurer « rentable ». Comme les bourses ne sont pas très élevées, il faut savoir se guérir rapidement lors des blessures (ou carrément poursuivre le sport en étant blessé), pour rentabiliser notre corps au maximum.

Un interviewé a expliqué qu'au niveau professionnel, les combattants reçoivent un montant d'argent pour se battre et un montant supplémentaire s'il remporte la victoire. Or, la plupart des combattants considèrent que ces bourses sont ridiculement faibles. Avec tous les frais qu'ils doivent déboursier pour pratiquer leur sport (permis, examens médicaux, entraînements, équipement, etc.), la plupart des interviewés sont d'avis qu'en réalité, malgré les bourses, ils paient pour faire leur sport et non l'inverse. Ils doivent donc poursuivre un travail autre.

Donelly (1988-89) explique qu'à la boxe, les bourses sont sans cesse croissantes. Il en va de même au combat ultime. Les bourses ont augmenté depuis la création des premières fédérations et des premiers galas; plus le promoteur gagne d'argent, plus il peut en donner aux participants. Ainsi, lorsque l'organisation en est à ses débuts, elle ne peut rémunérer les participants autant que lorsque l'implantation dans le domaine est élevée. Selon la popularité et le talent du concurrent, les bourses sont aussi très variables. Plus les combattants s'améliorent et se battent dans des fédérations importantes, plus les bourses augmentent. Dans les plus petits galas, les combattants reçoivent quelques centaines de dollars par combat. Une tête d'affiche québécoise a raconté que si à ses débuts il gagnait 300 \$ par combat, aujourd'hui il empoche entre 7000 \$ et 8000 \$. Il est conscient que cette hausse vient du fait que la fédération pour laquelle il se bat obtient davantage d'argent grâce à la foule grandissante de spectateurs et à l'augmentation des commanditaires participants. Cependant, c'est aussi grâce au fait qu'il brille de plus en plus dans ce sport. Au Québec, on ne retrouve pas encore de millionnaires chez les combattants, mais Frank, un autre interviewé, fait remarquer l'évolution positive du montant des bourses de gala en gala :

« Même moi, comme moi j'ai fait à peu près, j'ai fait le double de la bourse du dernier gala, ça augmente du double quasiment à chaque fois. C'est incroyable. Regarde le premier combat j'ai fait je pense, je ne me souviens plus... 1000, 1000 quelques piastres. Après ça, l'autre combat, 2000 quelques piastres, après ça 4000 quelques piastres. Là c'est rendu 8000 quelques piastres. Faque ça augmente très très rapidement faque l'assistance pis les cotes d'écoute à pay-per-view y'augmentent toujours. » (Frank)

La situation est toute autre au Japon, au Brésil et aux États-Unis où un concurrent peut empocher 60 000 \$ pour un seul combat. Monsieur Patry explique qu'ici les promoteurs entrent à peine dans leurs frais. Il croit qu'un jour le sport sera plus profitable et que les bourses augmenteront par le fait même.

2.4 Une organisation d'abord gérée comme une famille, maintenant gérée comme une business

En entrevue, monsieur Patry a admis regretter les deux premières années de son organisation UCC, maintenant devenue TKO. Il gérait alors la fédération comme une grande famille. Aujourd'hui, la situation a changé; le combat ultime a pris de l'ampleur et le promoteur a réalisé qu'il se doit de gérer le tout comme une business, même si c'est contre sa volonté. Il a toujours vu l'organisation sous l'angle familial de la chose : un groupe de personnes qui travaille ensemble pour bâtir quelque chose de gros dans le sport. Il croit n'avoir rien changé dans sa manière d'agir en mettant l'accent sur les relations humaines. Toutefois, il y a eu l'arrivée des compétiteurs et de ce qu'il appelle « la compétition sournoise ». Cette compétition prendrait la forme de propos inventés de part et d'autre pour nuire et discréditer les organisations. Il témoigne : « L'arrivée de la compétition a transformé notre paradis en Tour de Babel ». C'est ainsi passé de la famille à la business. Bien qu'il n'apprécie pas la situation, il croit qu'elle était inévitable puisque survenue dans tous les sports. Monsieur Patry réalise qu'il est impossible de plaire à tous et comprend que dans la « business » la critique sera toujours présente. On peut notamment la constater dans les forums de discussion sur Internet.

Comme nous l'avons vu au chapitre 1, il y a quelques organisations professionnelles actives au Québec. Pour comprendre à quel point la situation ne diffère pas des entreprises commerciales, il est intéressant de voir que monsieur Patry considère le Québec comme un « marché » qui n'est pas suffisamment grand pour autant d'organisations. Il explique qu'à Montréal il existe énormément d'activités à faire et que le « public cible » ne peut déboursier pour tous les galas organisés; ils devront en sélectionner quelques-uns.

Lors de nos observations, nous avons pu constater une forte compétition entre les différentes organisations afin que les meilleurs combattants viennent se battre pour elles.

2.4.1 Signature de contrats d'exclusivité : refus de Didier

Monsieur Patry fait signer des contrats d'exclusivité aux athlètes qui se battent pour sa fédération. Ainsi, ils ne peuvent se battre pour d'autres organisations sans son autorisation. Ce promoteur est conscient que cette façon de faire ne plaît pas à tous, mais il se dit obligé d'utiliser cette technique. Il affirme que ce n'est pas dans l'intention de nuire aux autres organisations, mais plutôt parce qu'il investit de l'argent pour bâtir les combattants et il ne souhaite pas qu'ils

aillent se battre ailleurs par la suite. C'est une business. Il y a donc effectivement compétition entre organisations.

Lors de nos entrevues, un combattant a fait allusion à ces contrats en affirmant qu'il refuserait toujours de se battre pour l'organisation puisqu'il lui importe de demeurer agent libre. Il gagne un peu moins d'argent ainsi, mais préfère garder le contrôle sur ses affaires. D'autres combattants qui n'ont pas été approchés par monsieur Patry ont discuté de ces contrats et n'étaient pas non plus d'accord avec cette façon d'agir.

2.5 Perception des promoteurs : des businessmen

Les combattants s'entendent presque tous pour dire que les promoteurs ont pour préoccupation première de faire un bon show. Certains y sont plutôt indifférents et expliquent que le promoteur doit s'occuper du côté « glamour » et des relations publiques en lien avec les galas. D'autres sont révoltés face à eux :

« Il faut qu'il y ait un show pour la foule pour vendre des hot dogs, pour vendre de la bière, pour que le monde crie, pour que le promoteur s'enrichisse. Nous autres on est de la viande. Nous on est là, on est des fous de service. On est là pour faire des shows, on est comme des clowns au cirque. » (Maxime)

D'ailleurs, le simple fait que le promoteur parle des combats en terme de « show » en dit long selon certains combattants. Il veut s'assurer que la foule s'amuse et revienne. Il semblerait que les promoteurs expliquent aux combattants que s'ils veulent obtenir de bonnes bourses, il faut vendre des billets, et que pour vendre des billets, il faut donner un bon show. Les interviewés sont d'avis que la plupart des promoteurs n'agissent pas par passion, mais plutôt pour le commerce rentable que cela peut offrir. De l'avis des promoteurs pourtant, il ne s'agit pas d'une activité très lucrative. Lors d'une observation, nous avons rencontré un promoteur qui organise des galas à Edmonton. Il raconte à quel point c'est par passion qu'il le fait. Il doit gérer d'autres entreprises pour survivre, parce que le combat ultime n'est pas encore lucratif. Les promoteurs québécois tiennent les mêmes propos.

De façon générale, les interviewés n'ont pas tenus des propos très positifs face aux promoteurs. Ils les considèrent peu intéressés réellement aux combattants et à ce qui se passe dans leur vie. On dit d'eux que leur côté « businessman » prend le dessus sur leur côté humain et empathique. Si les combattants admettent que les promoteurs sont tout de même bons dans ce qu'ils font,

quelques combattants les considèrent tout de même malhonnêtes et profiteurs. Ils ne tiendraient pas toujours parole, ne paieraient pas les bourses entièrement à temps et avantageraient les élèves de leur école lorsqu'ils en ont une. Pour assurer une bonne publicité à leur école par de nombreuses victoires, ils trouveraient des combattants de calibre moindre pour s'opposer à leurs élèves. En remportant des ceintures, les concurrents laissent croire que l'école est bonne et produit des champions.

Les promoteurs mentiraient un peu aux combattants à propos de leur adversaire à venir pour s'assurer qu'ils arrivent en confiance sur le ring. Ils diraient par exemple aux deux opposants qu'ils battront l'autre facilement. En arrivant en confiance, les concurrents donnent un meilleur spectacle à la foule.

Un règlement officiel ne serait particulièrement pas respecté par les promoteurs : la signature du contrat. Normalement, un promoteur doit faire signer le contrat au combattant trente jours avant le gala. La plupart du temps, la signature du contrat a néanmoins lieu la veille du combat, lors de la pesée. Cette façon de faire peut à la fois avantager le combattant et le désavantager. Le concurrent peut à la dernière minute s'il le désire, ne pas se présenter au combat. Par contre, une telle situation serait impensable si le promoteur avait fait signer un contrat auparavant. Il faudrait alors une raison valable au combattant pour motiver son absence. L'inverse peut aussi être vrai : si un promoteur change d'idée à la dernière minute, il peut dire au combattant de ne pas se présenter.

2.6 Perception du « manager »

Un seul combattant a donné sa perception des gérants. Il est donc difficile de savoir si cela est représentatif de l'avis général. Nous rapportons tout de même son opinion ici.

Cet interviewé mentionne que certains sont gentils, mais explique avec hésitation que d'autres tentent d'empocher plus d'argent qu'ils ne le devraient. Il donne l'exemple suivant :

« Normalement il peut dire « je vais garder 20 % sur ta bourse » pis toi tu ne le sais pas. Supposons le promoteur il a dit à ton manager bon ben ton gars je vais lui donner 5000 \$ US pour qu'il se batte. Parfait, ton manager t'appelles il dit ok il dit le gars est là-bas il va te donner 3000 \$ US. Donc il garde 2000. Il te donne 3000, il garde beaucoup plus que... » (Frank)

Pour Frank, c'est le manager qui est la plus grande source de stress dans le combat extrême, car il ne laisse pas de temps entre les combats. Il rappelle tout de suite Frank pour lui indiquer un combat à venir.

2.7 L'importance de la dimension spectacle pour plaire à la foule

Il devient important de plaire à la foule pour qu'elle revienne. Stéphane Patry par exemple, tente de toujours amener quelque chose de nouveau lors des galas pour garder la foule sur le qui-vive. Certains adorent cette facette du sport qu'est le spectacle. D'autres y sont plutôt indifférents et un combattant la déteste. Une façon d'augmenter le spectacle est d'enregistrer des vidéos dans lesquels les concurrents s'adressent à leur adversaire et à la foule. Cet enregistrement est diffusé sur des écrans géants juste avant l'entrée du concurrent dans la salle. Lors de nos observations, nous avons vu un promoteur expliquer aux concurrents que ce vidéo servait à créer de l'émotion dans la foule, à faire vendre des billets, et à ainsi augmenter leurs bourses.

Selon Maxime, le combat ultime devrait en réalité se nommer combat libre. C'est pour lui le sport le plus pur qui puisse exister : deux personnes, sans arme, qui ont le droit de faire ce qu'elles veulent. Cependant, il considère que ce sport pur est transformé en un gros show lors des galas. Lors de ces soirées, on retrouve des ring girls, des spectacles de danse, des combattants qui jouent des personnages, etc. Maxime préférerait qu'il n'y ait que les combats. D'autres croient que le spectacle est nécessaire pour attirer une foule suffisante permettant au promoteur de payer ses frais et les bourses. Les combattants s'entendent toutefois pour dire que si le spectacle est plus grand qu'à la boxe, il l'est moins qu'à la lutte.

Des combattants expliquent qu'il y a deux façons de devenir populaire; conserver une excellente fiche ou plaire à la foule. Évidemment, l'idéal pour un combattant est d'obtenir les deux. La plus grosse organisation au monde est présentement « Pride » au Japon. On y retrouve deux Canadiens. L'un d'eux y est simplement parce qu'il donne toujours de bons spectacles :

« [...]c'est un gros noir, lui y a pas la fiche, il perd constamment mais le monde aime le voir parce qu'il fait un freak show, c'est un frappeur, il frappe tout croche, mais il est énorme et il fait un show là. Les Japonais ils le veulent à chaque show parce que il donne un bon show. C'est jamais arrivé qu'il ait donné un mauvais show. » (Didier)

Des interviewés expliquent que donner un bon spectacle ne signifie pas toujours faire une entrée spectaculaire accompagnée d'une puissante musique. Il faut aussi que le combat explose

d'actions. D'autres apprécient particulièrement jouer un personnage, par exemple faire semblant d'être un individu un peu arrogant, pour que la foule réagisse. Ils tentent parfois d'entrer en interaction avec celle-ci, de se déguiser pour faire leur entrée sur le ring, ou de s'inventer un nouveau nom pour un look plus vendeur. Certains concurrents affirment qu'il ne faut toutefois pas être excessif sur le plan du spectacle, car les Québécois apprécient tout de même la simplicité.

Si des individus se donnent des personnages arrogants pendant un combat, les interviewés soulignent qu'après celui-ci, le combattant est gentil. Sur le ring, il ne s'agit souvent pas de leur vraie personnalité. Selon les dires d'Éric, « un fighter a une switch on/off ». Quand il est en mode « fighter » c'est le moment où il ne veut pas parler aux autres, il veut seulement se battre. Il n'a pas le goût de rire. Le reste du temps, quand il est à « off », l'individu aime rire et s'amuser. À l'extérieur du ring, les combattants sont des individus accessibles et ouverts. D'ailleurs, nous avons vu un promoteur expliquer aux concurrents l'importance qu'il y a à passer du temps avec les spectateurs après leur combat. Ils doivent aller serrer les mains de leur fans et leur parler; le promoteur leur expliquait que sans eux, ils ne seraient pas là.

2.7.1 Le plaisir d'être reconnu par des fans

Plusieurs combattants ont admis prendre plaisir à entendre la foule crier leur nom et les encourager. L'adrénaline monte alors en flèche. Cependant, dans le ring ils doivent se concentrer et ne plus écouter les cris de la foule pour n'entendre que leur entraîneur et demeurer concentré sur le combat. Il est également flatteur pour les combattants lorsque des fans viennent leur parler après les combats.

3- EN BREF

L'institutionnalisation des combats « close door » vers le professionnel en passant par le « full contacts » et l'amateur est très ressemblante à l'institutionnalisation de la boxe : l'activité dangereuse et violente est devenue un sport organisé. Les règles du combat ultime se sont multipliées et complexifiées. De plus, à ces normes formelles se sont greffées des sanctions lorsque les règlements ne sont pas respectés. Comme Meyer et Brown (1977) l'ont fait remarquer, l'institutionnalisation a substitué le pouvoir basé arbitrairement sur des personnes par une autorité basée sur des règlements. Dans le sport ici étudié, au départ l'autorité reposait en fait seulement sur le jugement des deux opposants; par la suite un arbitre et un organisateur décidaient du déroulement de la soirée. Aujourd'hui, les règles sont définies dans le

« Règlement sur les sports de combat, Loi sur la sécurité dans les sports », un document officiel de la Régie des alcools, des courses et des jeux. Mais que des règles soient définies ne constitue pas la seule manifestation de l'institutionnalisation; il faut aussi savoir que l'équipe responsable des sports de combat de la RACJ effectue un contrôle serré pour assurer le respect de ces règlements, tant par les organisateurs que par les athlètes. Cette organisation de contrôle bureaucratique est devenue puissante. Comme beaucoup souhaitent la création éventuelle d'un niveau amateur en boxe mixte, il est permis de croire que l'institutionnalisation se poursuivra en ce sens. Les organisations bureaucratiques en viendront peut-être à chapeauter ce tremplin vers le combat professionnel. Majoritairement, les concurrents apprécient l'évolution du combat ultime qui est devenu un sport institutionnalisé et bureaucratisé.

L'activité est devenue un sport athlétique au sens donné par Pearson (1979), sport dont le système de valeurs institutionnalisées se rapproche de celui des entreprises; bureaucratie et organisation, compétitivité, hiérarchisation des rôles, importante réglementation et commercialisation. Ce même auteur considère que la commercialisation (présence de commanditaires et d'intérêts commerciaux) et la popularisation d'un sport l'orientent vers l'« athlétisation ». Nous avons vu que ces facteurs sont effectivement présents à la boxe mixte.

Sammons (1988) affirme que l'arrivée de la télévision a contribué à augmenter l'audience de la boxe et à la commercialiser. Il est fort probable que ce soit également le cas pour la boxe mixte; le fait que certains réseaux diffusent des combats a probablement augmenté la popularité du sport. Cette popularité a contribué quant à elle à la commercialisation de l'activité. Selon les interviewés, cette popularisation n'a pas encore atteint son point culminant. Nous croyons donc qu'il y a encore place à une plus grande commercialisation du sport par le fait même.

Une transformation majeure causée par la commercialisation est l'arrivée des bourses. Bien qu'elles ne soient pas encore suffisamment substantielles aux yeux des athlètes, elles sont devenues nécessaires pour leur participation à un combat. Pourtant, la plupart d'entre eux se sont déjà battus sans gagner d'argent. Aujourd'hui, ils ne le referaient plus. Si l'on se fie aux États-Unis, au Brésil et au Japon, de même qu'à la progression actuelle des bourses, elles devraient continuer d'augmenter.

Avec l'institutionnalisation et la commercialisation, des promoteurs sont entrés dans le processus de production des combats ultimes. Toutefois, plus la commercialisation augmente, leur gestion change. L'entrée en jeu de la compétition entre organisations demanderait des modifications dans la gestion des organisations. Évidemment, tout comme à la boxe (Heikkala, 1993), les promoteurs recherchent un succès économique. C'est probablement ce qui porte les athlètes à les percevoir de façon souvent négative; on constate le côté businessman en eux. Malgré tout, les promoteurs se disent tous guidés par leur passion.

Finalement, l'effet le plus grand de la commercialisation est le souci du spectateur. Le combat ultime est devenu un sport de spectacle dont le budget repose sur le nombre de billets vendus. Les athlètes sont donc priés de plaire à la foule, en se créant des personnages ou simplement en utilisant des techniques spectaculaires. Ils se doivent également de se rapprocher de leurs fans en étant ouverts à engager la conversation avec eux et à signer des autographes. Si cela est naturel pour certains, d'autres sont moins portés à le faire.

Nous avons donc vu que l'activité de combat extrême retrouvée dans les années 1990 n'est plus totalement la même que celle que l'on connaît aujourd'hui en 2003. L'institutionnalisation, la professionnalisation et la commercialisation du sport ont grandement modifié les balises du combat ultime. Par l'institutionnalisation, nous avons constaté que les normes formelles, soit les règlements, ont été modifiées au fil du temps. Modification qui somme toute paraît appréciée des concurrents. Le prochain chapitre est davantage consacré aux normes informelles instaurées dans le groupe. Nous souhaitons y comprendre les normes informelles telles qu'elles sont établies présentement au sein du groupe.

CHAPITRE 5

LES NORMES DANS LE GROUPE

Il existe des normes formelles, soit les règles établies par les promoteurs, les règles constitutives du jeu et les règles légales. Ces niveaux de règles ont été abordés au chapitre précédent. Nous avons vu que le sport n'est plus ce qu'il était au début : institutionnalisation, professionnalisation, bureaucratisation et commercialisation ont contribué à la transformation de l'activité vers la boxe mixte actuelle. Les règles constitutives du jeu ont subi de grandes modifications au cours de la courte histoire québécoise du combat ultime. L'une d'elles est toutefois demeurée : la boxe mixte est un sport où il convient entre autre de frapper l'adversaire. Il va de soi qu'une personne ne se pliant pas à cette norme ne peut participer à l'activité. Comme nous l'avons vu dans la recension des écrits (Butcher et Shneider (1998)), il s'agit d'une norme qui va à l'encontre de celles qui régissent la vie quotidienne de notre société.

Il n'existe plus de règles établies par les promoteurs eux-mêmes puisqu'elles sont toutes précisées maintenant par la RACJ. En 1998, on a décidé d'établir par le document de la RACJ, un ensemble de règles légales qui sanctionnent l'activité.

Ce chapitre est consacré aux normes informelles. Comme chaque groupe institue des normes et les fait appliquer (Becker, 1985), nous croyons à propos d'analyser celles régnant dans le groupe des combattants ultimes. Les propos des interviewés ont permis de constater une forte cohérence à certaines normes. Cette adhésion n'est pas surprenante si l'on se fie à Pearson (1979) : rappelons que le sport s'est institutionnalisé pour créer une sous-culture dite « athlético-sportive », dans laquelle on retrouve une forte adhésion aux valeurs centrales.

Nous verrons d'abord que même si les femmes sont acceptées dans le groupe, il s'agit d'un sport majoritairement masculin. Par la suite, nous élaborerons sur la valeur dominante rapportée par les interviewés et remarquée lors de nos observations, soit le respect mutuel, de même que le respect de tous les protagonistes du combat ultime. Plus encore, des combattants développent des amitiés avec leurs compagnons d'entraînement. Les concurrents se sentent membres d'un groupe et développent un fort sentiment d'appartenance. Les comportements associés à la soirée même des combats seront aussi à l'étude, à savoir l'évitement des adversaires avant le combat, les rituels superstitieux, l'intense rage de vaincre, le danger de manifester sa douleur, les meilleures façons de gagner et moins pires défaites, et enfin, la fête d'après combats. Par la suite, la valorisation du travail discipliné par les athlètes sera abordée. Il importe également de comprendre comment les normes sont transmises entre les combattants. Subséquemment, le

thème de la tricherie touchera à trois facettes, soit les combattants qui « jouent » avec leur poids, le dopage et les coups interdits. Finalement, nous décrirons différents types de combattants.

1- UN SPORT MASCULIN

Tant nos observations que nos entrevues nous ont montré qu'il s'agit d'un sport très masculin. Nous avons noté l'implication de quatre femmes. Deux d'entre elles se sont battues lors d'un gala WECF. Les deux autres s'entraînaient, mais ne participaient pas aux compétitions. L'une d'elles ne pouvait combattre dans un ring à cause d'un problème physique qui lui empêchait d'obtenir une licence à la RACJ. La seconde s'entraînait dans le but de combattre un jour dans un gala. Toutefois elle n'était pas encore prête d'une part, et d'autre part il fallait lui trouver une adversaire féminine dans sa catégorie de poids. Un exemple très concret nous a montré à quel point les femmes, bien que très bien acceptées, sont un élément nouveau dans cet univers : dans un gymnase où deux jeunes femmes s'entraînaient, il n'y avait qu'un vestiaire. Les installations n'étaient en rien prévues pour accueillir des participants des deux sexes. Les hommes et les femmes se changeaient donc à tour de rôle.

La situation diffère de celle décrite par Wacquant (1989) concernant la boxe dans les ghettos américains. Les femmes y étaient mal venues. Nos observations en boxe mixte ont permis de constater qu'elles font partie du groupe aussi bien que les hommes. Leurs partenaires d'entraînement masculins agissent avec elles comme ils le font avec les autres. Elles sont incluses dans le groupe au même titre que les hommes.

S'il y a peu de représentantes féminines dans le combat, ce n'est pas le cas chez les spectateurs. Nous avons pu remarquer la présence de plusieurs femmes dans la foule lors des combats.

2-LE RESPECT : UNE PRIORITÉ POUR TOUS

2.1 Respect des différentes disciplines et inutilité d'impressionner autrui

Il semblerait que la mentalité des combats ultimes s'éloigne de celle des arts martiaux traditionnels. Plusieurs combattants ont fait allusion aux arts martiaux comme étant des disciplines où le besoin d'impressionner autrui est puissant et où c'est chacun pour soi. Les compétiteurs ne s'adresseraient que très peu la parole que ce soit avant, pendant ou après la compétition. Il y aurait également une ségrégation entre les différentes disciplines qu'offrent les arts martiaux :

« Ici au Québec dans les arts martiaux, y eu longtemps des, une mentalité qui était, une personne, ce qu'il connaît c'est le meilleur. Ce qu'il connaît c'est invincible, c'est rien que lui qui a la réponse, pis aller voir ailleurs c'est pas bon... tsé comment dire... c'est un petit cercle. Tsé comme y a une école de karaté ici, ben c'est eux-autres qui sont les meilleurs, ils arrivent dans la rue, y peuvent tuer tout le monde, ils sont invincibles. Ils vont sortir une couple de compétitions de temps en temps, à l'extérieur, pis ils connaissent rien que ça. Ça c'est une mentalité qui est vraiment solitaire. » (Alain)

La situation diffère en combat ultime. Comme il n'existe pas une discipline qui est le combat ultime, les combattants doivent découvrir et s'entraîner dans plusieurs disciplines pour ensuite établir la jonction entre celles-ci. Par le fait même, ils découvrent plusieurs milieux et sont fiers d'affirmer qu'ils sont ouverts d'esprit face aux autres disciplines. Nous verrons qu'il y a tout de même quelques exceptions.

Alain était surpris de constater que dans les combats ultimes, les gens de Québec parlent à ceux de Montréal, d'Ottawa et même des États-Unis. Il ne retrouvait pas cette familiarité dans les arts martiaux traditionnels qu'il pratiquait. Même si dans le ring les gens se battent, en-dehors du ring, ce n'est plus le cas.

2.1.1 Malgré tout, parfois une distance entre disciplines

Cependant, nous avons remarqué que de façon générale, le karaté n'est pas sur le même pied d'égalité que les autres disciplines. Pour beaucoup de combattants, il s'agit d'un art martial inefficace. D'ailleurs, lors d'une observation, nous avons vu qu'un combattant enfilait un chandail d'un commanditaire pour faire une entrevue. Toutefois, il s'est bien assuré que le mot « karaté » n'était pas trop visible. À l'inverse, un individu de karaté nous a affirmé qu'il ne voulait pas apprendre les techniques au sol, car il considérait qu'un bon combat devait se dérouler debout. Un autre commentaire, bien que moins fréquent, fut à l'effet des individus pratiquant principalement le jiu jit su. Il semblerait qu'ils montrent une mentalité plus fermée et qu'ils aient de la difficulté à se diriger vers d'autres styles pour ajouter des cordes à leur arc.

2.2 Adopter un comportement sportif adéquat et discipliné : la norme de l'esprit sportif

Lumer (1995) notait que la norme éthique la plus en vigueur dans les sports est le maintien d'une entente mutuelle entre les parties, ce qui pourrait également se comprendre comme l'adoption de l'esprit sportif. La présente étude vient confirmer ce fait. Adopter un comportement sportif adéquat et discipliné englobe le respect des combattants, des arbitres, de la

foule et de tous les autres acteurs impliqués dans le combat. Nous verrons dans un prochain chapitre qu'il s'agit d'un pré-requis pour être un bon combattant.

2.2.1 Respect des règlements

Entre eux, les combattants se vouent un très grand respect. Cette considération passe en partie par la soumission aux règlements:

« Aussi je parle de respect par exemple, on a pas le droit de donner des coups dans les yeux pendant le combat je ne vais pas essayer de mettre les doigts dans les yeux ou la main dans... les doigts dans la gorge ou frapper dans les parties ou sur la colonne vertébrale, tu comprends ? Je vais respecter les règles. Ça ça arrive des fois mais c'est très rare qu'un gars ne suit pas les règles là tsé. » (Didier)

Comme Loland et McNamee (2000) l'ont écrit, pour que le sport s'accomplisse dans l'équité, un consensus doit régner à propos des règlements et des normes principales. Dans la soumission aux règlements on enregistre une première démonstration de cette équité. Nous verrons que le respect que se voue les combattants entre eux témoigne également de cette équité par le respect des normes informelles.

2.2.2 Absence de haine et d'animosité entre les combattants

Krauss (2002) rapportait la camaraderie exclusive à la boxe mixte à l'extérieur du ring. Il notait un grand respect entre les combattants lors d'un gala UFC.

Il appert très clairement que la situation est similaire ici. Les combattants n'entretiennent pas de haine entre eux. Entre les combattants qui ne s'entraînent pas ensemble, mais se rencontrent lors des galas, il se développe des liens semblables à des connaissances de travail. Les combattants discutent, peu importe s'ils ont déjà gagné ou perdu l'un contre l'autre. Dans presque tous les cas, après les combats les adversaires se parlent et se félicitent. Il n'y a pas d'animosité entre les combattants, puisqu'ils ne se reprochent rien personnellement. Les combattants sentent que ce respect n'est pas fabriqué : il est vrai. L'hypocrisie n'a pas lieu d'être. Nous avons toutefois entendu quelques histoires de combattants qui parlent dans le dos d'autres concurrents. Bien que ce soit de rares cas, il faut savoir qu'ils existent.

2.2.2.1 Parfois un peu d'animosité avec les Américains : des cas d'exception

À toutes normes se collent des exceptions. Il semblerait qu'il y ait parfois un peu d'animosité avec certains combattants américains, depuis que des combattants étoiles québécois battent des Américains dans leur propre organisation, soit le UFC (Ultimate Fighting Championship). Cependant, selon les propos d'un interviewé, cette jalousie est bénigne et ressemble davantage à de l'admiration.

2.2.3 La poignée de main et l'accolade : essentielles au bon comportement

De tous les combats auxquels nous avons assistés, chaque fois la poignée de main avant le combat et l'accolade après celui-ci ont été faits :

« Quand l'arbitre dit fight, y a pas de règle qui dit j'avance, je donne la main à mon adversaire pis je recule. C'est une règle non-écrite. Les gens le font en guise de respect. Y a les gants alors on peut pas donner la main, alors c'est comme s'ils se serraient la main. Alors en guise de respect, bonne chance, main à main. Pis les gens sont pas obligés de le respecter mais... jusqu'à présent je dirais que 98 % des gens vont le respecter. C'est arrivé une fois, que ça n'avait pas été respecté avec le boxeur Stéphane Ouellette qui était venu faire un combat ultime une fois. Lorsque son adversaire a avancé pour lui donner la main, le poing, ben il lui a sauté dessus. Dans l'histoire des combats ultimes c'est la seule fois que j'ai vu ça. À la fin, se donner la main, ça non plus ce n'est pas écrit. Ça vient vraiment des combattants de se donner la main, d'aller se féliciter, ça vient du cœur. » (Brian).

Les entrevues ont confirmé que la poignée de main préalable au combat et celle ultérieure à celui-ci demeure la marque de respect la plus répandue et qu'elle devient même un réflexe. Plusieurs combattants considéreraient le refus de la poignée de main comme un geste inacceptable. Les combattants prennent souvent le temps de discuter ensemble lorsque leur combat est terminé. Ils s'informent tout d'abord auprès de l'adversaire à savoir s'il est blessé et si tout est correct pour lui. Par la suite, ils discutent de leur entraînement, du sport, etc. Brian a noté que par respect, personne ne se parle en utilisant un ton supérieur, qu'il soit le gagnant ou le perdant.

2.2.4 Marques d'admiration entre eux

Les combattants s'admirent beaucoup entre eux et sont suffisamment humbles pour reconnaître les forces et faiblesses de chacun, y compris les leurs. Ils reconnaissent que certains sont nettement plus forts et avancés dans le sport et ils les admirent. Olivier affirme que parfois même les combattants se demandent des autographes entre eux. Parfois l'on prend aussi des

photos des grands noms. Olivier affirme que c'est spécial et ne croit pas que l'on retrouve cela ailleurs.

2.2.5 Deux explications de ce grand respect : omniprésence des liens de connaissance et présence de la philosophie des arts martiaux.

Le combat ultime est encore un monde hermétique où les gens finissent par tous se connaître très rapidement. Il est donc plus difficile de manquer de respect à une connaissance, voire un ami. Un interviewé racontant sa réaction lors d'une défaite le démontre bien :

« Je l'ai pas trouvé drôle, mais j'me battais contre un de mes amis... C'est ça qui arrive dans ce monde-là, on peut pas rester fâché avec quelqu'un parce que tout l'monde se connaît. Tout l'monde s'apprécie. C'est le sport où règne le plus grand des respects. Les adversaires d'aujourd'hui sont les partenaires d'entraînement de demain. » (Olivier)

Les interviewés ont également fait allusion au fait que les combattants ultimes proviennent tous de divers milieux des arts martiaux. De ce fait, ils ont intégré la philosophie de ces arts, qui semble-t-il prône le respect de tous et chacun. Les arts martiaux interdisent l'animosité envers l'adversaire. On y retrouve une forte éthique qui dicte une conduite respectueuse envers autrui.

Frank a fourni trois exemples concrets d'obligations encourageant le respect. Premièrement, les gens doivent faire un salut en entrant dans le dojo (salle d'entraînement). Si quelqu'un ne se soumet pas à cette règle, on lui demande de quitter. Il compare cela à lorsque l'on entre dans une maison et qu'on y salue nos amis. En second lieu, on ne doit pas jurer dans le dojo. Certains jurent énormément à l'extérieur, mais s'abstiennent dans le dojo. Frank affirme que c'est un autre monde, un monde de respect. Enfin, lorsqu'on pratique avec quelqu'un de moins fort, il importe de ne pas le blesser : on veut que cette personne devienne performante pour pouvoir s'entraîner avec elle. On respecte les partenaires d'entraînement. Selon Frank comme plusieurs autres interviewés, automatiquement, en pratiquant des arts martiaux, les individus n'adoptent pas seulement des règles dans le dojo, mais des règles de vie.

Le fait que les arts martiaux guident la vie est d'ailleurs documenté dans un article de Boudreau, Folman et Konzak (1992). On y apprend que les maîtres de karaté considèrent leur activité comme un « art de vivre » (p.148). On y apprend également que le respect est effectivement de mise dans les arts martiaux :

« Ce mode de vie, qui demande et accompagne un entraînement rigoureux et quotidien dans la poursuite de l'excellence, exige et développe les efforts de concentration, la discipline personnelle, la persévérance, l'intuition, l'initiative et l'ardeur à l'entraînement; il lui est associé toute une étiquette de conduite, des règles à suivre, qui exigent et développent politesse, respect de soi et des autres, sincérité et humilité. » (p.149)

Comme nous le verrons, la totalité des interviewés avait un bagage en arts martiaux. Il va donc de soi que les valeurs acquises transparaissent également dans leur pratique du combat ultime.

2.2.6 Les encouragements mutuels : aller se voir les uns les autres en compétition

Bien que peu d'individus l'aient explicitement souligné, nous avons remarqué lors des galas que plusieurs combattants se présentaient même s'ils ne se battaient pas lors de la soirée. Alain explique qu'il assiste à des combats amateurs ou professionnels dans différents sports de combat la fin de semaine. Il raconte que ceci est un échange : si les combattants veulent que les autres viennent les voir, ils doivent eux aussi se rendre dans les compétitions.

2.2.7 Le respect des arbitres

Les combattants ne doivent pas seulement se respecter entre eux, mais pour adopter le comportement adéquat, ils doivent respecter les arbitres et leurs décisions. Nous avons vu que les interviewés sont partagés quant aux compétences des arbitres. Malgré tout, ils s'entendent pour dire que les décisions qu'ils prennent doivent être respectées. Il ne semble pas y avoir place à la contestation. D'ailleurs, un promoteur a déjà suspendu un combattant parce qu'il avait insulté un arbitre à la fin du combat. Il s'agit d'un comportement anti-sportif inacceptable. Peu importe ce que le concurrent pense foncièrement de l'arbitre, dans un ring, il importe de ne pas contester ses décisions. À l'automne 2003, dans une organisation américaine, un concurrent a frappé l'arbitre parce qu'il n'était pas en accord avec sa décision. Il ne peut plus combattre en Amérique du Nord pendant un an et nous avons vu que les combattants québécois qui parlent de lui désapprouvent totalement son comportement et affirment qu'il ne fait pas honneur au sport.

2.3 Certaines organisations : absence de respect envers les combattants

Le respect est si important pour les combattants que quelques-uns ont choisi de ne pas se battre pour des organisations dans lesquelles ils considéraient un manque de respect, identifiable par la mise de côté des combattants moins talentueux. Un combattant a mentionné qu'il n'acceptait pas d'être traité comme de la viande par des organisateurs. Il est une personne et doit être respecté

comme tel. Ce combattant n'acceptait pas l'exploitation qu'il percevait dans certaines organisations.

3- SENTIMENT D'APPARTENANCE ET AMITIÉ

Les combattants éprouvent un grand respect les uns envers les autres. Cependant, les entrevues ont démontré qu'il y a encore davantage entre eux. Un sentiment d'appartenance s'est bâti dans le groupe des combattants ultimes. Le terme « seconde famille » (Wacquant, 1989) n'a jamais été employé, mais il appert que ces hommes éprouvent la sensation d'être intégrés à une clique particulière. Les combattants révèlent qu'ils ont l'impression d'être unis par une relation spéciale. Nous pourrions croire qu'il s'agit là d'un phénomène similaire à ce qui se produit dans n'importe quel sport. Or, les combattants révèlent que la situation diffère et qu'ils n'ont jamais vécu un tel rapprochement dans les autres sports pratiqués. Brian a bien résumé la situation en affirmant : « Il n'y a rien de mieux qu'un combattant pour comprendre un combattant ».

3.1 Sentiment d'appartenance : un petit groupe qui se comprend et valorisation du courage

Ce sentiment d'appartenance au groupe si intense pourrait découler partiellement du fait que tous se reconnaissent comme des athlètes alors que les préjugés et stéréotypes les concernant persistent dans la population en général. Encore aujourd'hui, ils croient être perçus comme des animaux dépourvus d'intelligence qui se frappent les uns les autres sans réfléchir. Ainsi, notre hypothèse est qu'à l'intérieur de la bande, chacun sait à quel point l'autre travaille pour parvenir à ses fins. De plus, cette sensation est probablement renforcée par le fait qu'encore très peu d'individus pratiquent ce sport et vivent cette expérience. Christian compare la situation aux soldats allant à la guerre; ils vivent une sensation que très peu de gens peuvent saisir et c'est pourquoi des liens se tissent entre eux. Lorsque les combattants se rencontrent, peu importe de quels pays ils proviennent, immédiatement ils se sentent sur la même longueur d'ondes.

Une seconde partie de l'explication réside dans la douleur infligée et subie. Les combattants se respectent et se comprennent mutuellement parce que chacun recevra des coups et en donnera. Dès qu'une personne ose monter dans un ring, peu importe si elle est talentueuse ou non, elle obtiendra le respect (et plus encore) de ses pairs grâce à ce que les combattants décrivent comme son courage. Tout le monde est alors dans le « même bateau » :

« T'sais entre les fighters entre les adversaires t'sais c'est sur que on s'bat ensemble. Y'a du respect, on pense pas à s'faire des faces. On s'croise des fois

dans l'vestiaire, on est dans l'même bateau toute la gang. Tu vas en manger des coups, j'vais en manger on va s'battre, tu vas perdre ou j'vais perdre pis c'est ça. Fait que c'est toi qui va partir avec l'argent ou c'est moi. Écoute on fait notre job pis c'est ça, on fait c'qu'on a à faire pis on s'arrangera après. Ça marche de même pis ceux là qui sont au vestiaire souvent c'est des connaissances. Ça va être des gars avec qui tu t'entraînes pis tout ça pis t'sais on s'motive ensemble, on fait nos échauffements ensemble pis t'sais c'est l'fun. Ce qui est plate des fois, c'est quand que toute ta gang arrive après l'combat pis y gagne, y gagne tout le monde gagne t'sais c'est l'fun mais là des fois ce qu'y arrive c'est que y'en a trois qu'y ont gagné pis là oup y'en a un qui s'en vient lui y'a perdu. Oup, y trouve ça plate pis là il l'prend mal pis là y'ai pocké pis t'sais là tu trouves ça plate. Démoralisé un peu mais là oup tu restes dans ton focus, tu t'bats, tu t'bats penses à toi penses à toi... Ça va arriver souvent. » (Raphaël)

Les combattants valorisent fortement le courage qu'ils présentent en montant dans un ring. Ils expliquent que si beaucoup d'individus s'entraînent, très peu ont la détermination de participer à des galas et de monter dans un vrai ring face à un adversaire. Lorsque les combattants s'entraînent dans différentes écoles, partout où ils vont, ils sont bien vus car ils font des combats contrairement à la majorité qui se limite à l'entraînement.

Rattachée à cette valorisation du courage, on retrouve chez les interviewés la désapprobation des combattants qui refusent un combat. Il est, pour la plupart, inacceptable de refuser un combat que nous propose un promoteur, à moins d'une blessure. Ils interprètent ce geste comme la crainte de perdre un titre : ces individus feraient passer leurs fiches en priorité à défaut du courage et de l'essence même de leur sport, le dépassement de soi. Il en va de même des individus qui se désistent quelques jours avant un combat; s'ils ne sont pas sérieusement blessés, on les considère comme des « poules mouillées ».

Les combattants affirment donc que dès qu'un individu a le courage de se battre, il devient des leurs. Cependant, deux exceptions tendent à montrer qu'il y a parfois quelques marches à monter avant d'être accepté dans leur groupe. Xavier considère qu'il est respecté, mais n'a jamais obtenu la reconnaissance des pairs, et ce, parce qu'il n'a jamais voulu se battre au nom de certaines écoles pour leur faire de la publicité. Il n'a jamais accepté non plus d'aller s'entraîner dans d'autres écoles. Il faut noter que Xavier paraît être un homme très indépendant et peu ouvert à se mêler au groupe. Le second exemple est un combattant qui révèle qu'avant son premier combat professionnel, certains racontaient qu'il n'était pas fait pour ce sport. Ainsi, même s'il avait le courage de monter dans le ring, il n'a pas été introduit immédiatement dans le

groupe. Toutefois, dès son premier combat terminé, la situation changea et il sentit des liens se bâtir avec ses comparses.

3.1.1 Les combat arrangés

S'il est inacceptable de refuser un combat, il l'est tout autant d'en accepter un « pré-arrangé » par un promoteur soucieux d'offrir des victoires assurées à des combattants. Lorsqu'un concurrent accepte de se battre contre quelqu'un nettement moins fort que lui, il perd le respect du groupe et même, semble-t-il, de la foule. Il semblerait que les combats arrangés soient plutôt fréquents. Dans le langage des combattants, le concurrent victime de cet arrangement se nomme un « jambon ». Il semblerait que des promoteurs choisissent toujours des adversaires « jambons » aux combattants qu'ils souhaitent protéger. Un concurrent s'est même déjà fait dire par un promoteur qu'il allait pouvoir se battre toujours contre des jambons s'il le souhaitait. Ce concurrent a refusé et a changé de fédération.

3.1.2 Tous sur un même pied d'égalité à l'entraînement

Parce qu'ils se considèrent tous impliqués dans la même situation et ont tous le courage de se battre, les combattants se jugent sur un même pied d'égalité que ce soit lors des entraînements ou des galas. Même en entraînement, on peut voir que certains sont meilleurs que d'autres, mais il n'y a pas de compétition. Un combattant qui est également professeur expliquait qu'il importe dans l'école que tout le monde soit amical avec tout le monde. Pour lui, les arts martiaux, sont également une façon d'apprendre à vivre en groupe, pour ne pas dire en communauté. Tout comme Wacquant (1992) le décrivait, le gymnase est un lieu de sociabilité, les statuts qu'ont les gens à l'extérieur du gym sont sans importance une fois à l'intérieur. Les différences entre chacun sont abolies pour ne devenir qu'un combattant au même titre qu'un autre.

Dans tous les gymnases où nous sommes allée, les exercices se pratiquaient deux par deux et personne n'était rejeté parce que moins bon. Lorsqu'un individu techniquement plus avancé se retrouvait avec une personne qui l'était moins, il prenait le temps de bien lui expliquer le mouvement et souvent même, la personne moins avancée pouvait corriger certains points de son comparse puisque le mouvement n'étant pas encore un réflexe pour elle, elle pratiquait les techniques exactes. Jamais on ne fut offusqué par ces commentaires visant l'amélioration. Si un individu démontrait du mécontentement à travailler avec un autre et que de l'animosité venait teinter les entraînements, il ne serait pas accepté par les autres.

Le système des ceintures de différentes couleurs pour montrer à quel niveau l'individu est rendu dans les arts martiaux traditionnels n'était nulle part instauré dans les gymnases visités. Comme tous sont sur un même pied d'égalité, un système de gradation serait malvenu.

3.2 Une passion commune qui tisse de nouvelles amitiés

S'il y a du respect et un sentiment d'appartenance dans ce groupe, des amitiés se bâtissent également. Le combat extrême devient un mode de vie pour ceux qui sont des « réguliers », c'est-à-dire qu'ils sont toujours présents aux séances d'entraînement. Ils partagent une passion commune et certains sont devenus des amis proches même à l'extérieur du gymnase. Les combattants sont souvent fort heureux de ces rencontres qui, sans le combat, ne se seraient probablement jamais produites.

3.2.1 Solidarité entre amis

La solidarité entre amis est un réflexe chez les combattants. À un point tel que lors des soirées de gala un combattant ne savourera pas pleinement sa victoire si un de ses amis a perdu son combat. À l'inverse si un combattant perd le sien et que son copain gagne, il saura célébrer la victoire. Si des blessures surviennent lors des soirées, les concurrents qui ont à se battre par la suite auront de la difficulté à mettre de côté l'image de leur ami blessé. Cependant, certains combattants utilisent cette image pour augmenter leur agressivité lors de leur propre combat. Les combattants s'entraident également entre eux lorsqu'ils vivent des moments plus difficiles où ils sont moins motivés dans le combat; ils se motivent entre eux et s'aident à toujours conserver leur passion animée.

3.2.1.1 Ne pas se battre contre un ami

Si les combattants se respectent tous, deviennent tous de bonnes connaissances, ils développent principalement des liens d'amitié avec leurs partenaires d'entraînement. C'est avec ces personnes qu'ils sont réticents ou refusent catégoriquement de se battre. Le Ring intérieur, documentaire de Dan Bigras sur le combat ultime, montre deux combattants québécois qui font face à cette situation. Steve Vigneault et David Loiseau, deux partenaires d'entraînement et amis arrivent en finale et font face à la décision de se battre ou non ensemble. Le documentaire expose bien le déchirement des combattants qui hésitent longtemps avant d'accepter le combat. David Loiseau remporte finalement le titre canadien du UCC, mais les deux admettent que c'est une situation dans laquelle ils ne voudraient plus se trouver.

Une situation similaire est survenue chez un interviewé et jamais plus il ne le referait. Lorsque son ami et lui se retrouvaient en finale, ils avaient pris le temps de discuter ensemble avant d'accepter le combat, non sans réticences. Il est impensable pour un combattant de frapper son ami. Leur amitié n'a pas été ébranlée par le combat, mais jamais ils ne revivraient cette expérience.

Pour la plupart des interviewés, une telle situation ne s'est pas présentée. Toutefois, ils refuseraient de se battre dans un pareil cas.

4- LA SOIRÉE DU COMBAT

4.1 S'éviter juste avant le combat

La plupart des combattants tentent de s'éviter la journée du combat avant que celui-ci ait lieu. Sans quoi, par la suite il leur serait trop difficile de se frapper dans le ring. Le contact est donc à fuir pour ne pas se laisser envahir par les sentiments; lorsque l'on vit trop de sentiments, on risque de perdre. Early (1988) disait la même chose des boxeurs qui ont parfois de la difficulté à blesser un adversaire également ami. Raphaël mentionnait même qu'il évite de regarder un adversaire dans les yeux avant ses combats. De cette façon il ne lit pas la peur dans les yeux de son opposant et ce dernier ne peut lire sa peur non plus.

Il demeure toutefois certaines exceptions, bien que rares, pour qui le fait de jaser au préalable avec l'adversaire diminue la nervosité.

4.1.1 À la pesée : intimidation

Avant les combats, un gros travail psychologique s'impose, particulièrement lors de la pesée la veille du combat. Certains tentent de faire de l'intimidation. Il y a parfois un peu d'arrogance et l'on cherche à voir si l'autre a peur de nous ou non. Didier explique par exemple, que s'ils prennent une photo face à face, les combattants regardent l'autre dans les yeux et cherchent à lire la présence ou l'absence de peur. La pesée a souvent lieu dans des bars et Didier en passant à côté d'un combattant va lui donner un coup d'épaule subtilement. Il veut ainsi voir sa réaction. Il tente également de montrer à son adversaire qu'il se sent en confiance, même lorsque ce n'est pas vrai. Il veut que l'autre développe une certaine crainte. Si Didier est le combattant ayant le plus développé à ce sujet, plusieurs combattants ont fait allusion aux regards féroces qu'ils se lancent lors de la pesée. Ils soulignent néanmoins que cela fait partie du jeu et que personne ne s'en veut en réalité. Lorsque nous avons assisté à une pesée officielle, nous avons senti que le

stress était à un niveau élevé chez les concurrents et qu'il en découlait une atmosphère plus tendue qu'à l'ordinaire.

4.2 Des rituels superstitieux

Peu de combattants ont directement fait allusion à des rituels qu'ils pratiquent avant le combat. Toutefois, la plupart ont manifesté toujours adopter le même comportement. L'un d'eux passe du temps à discuter avec ses amis dans la foule et par la suite prend quinze minutes pour faire de la visualisation en s'habillant. Chaque combattant possède sa propre routine en arrivant dans une salle de gala. Raphaël est l'individu qui a le mieux exprimé ce phénomène :

« Après ça je m'en vais à l'aréna, on s'réchauffe, on prépare des affaires. J'ai mon pitit coin là j'sors mes shorts, j'mets ma ceinture, j'mets mon coat c'est marqué Raphaël ça veut dire c'est Raphaël tu touches pas à ça c'est mes affaires. Moi c'est tout l'temps de même moi c'est comme une religion, ça ça c'est d'même tu touches pas. Après ça j'vais promener, j'vais embarquer sur l'ring avant l'combat tout le temps. Vers cinq heures on arrive là-bas, l'ring y'ai monté avant l'show. Monte sur l'ring touche les câbles, faire un peu de shadow, s'mettre dedans aussi, rentrer dedans là, essaie d'oublier les problèmes. [...] Fait que là c'est ça le vestiaire là une heure avant l'combat moi j'suis d'même. Y'a des gars là une demie-heure avant y vont s'échauffer y r'garde le show. Bon ben moi j'vais regarder les préliminaires pour m'mettre dedans. [...] Mais souvent ce qu'y va arriver c'est que une heure, une heure et demie avant l'combat j'monte dans l'vestiaire pis j'me prépare là pis j'reste là. J'parle pas, j'écoute d'la musique des fois, j'commence à m'mettre dedans. [...] La petite prière avant de monter, avant d'embarquer sur le ring c'est tout le temps, pis ça c'est le rituel là. On dirait que c'est tout le temps la même affaire qui se répète. » (Raphaël)

Raphaël est probablement un de ceux dont la routine est la plus clairement établie. Il demeure que les combattants ont chacun leurs propres habitudes, toutes plutôt semblables à ce que Raphaël décrit.

4.3 L'esprit de compétition : la rage de vaincre

En parlant de la boxe, Weinberg et Arond (1952) affirment que s'ils sont des amis à l'extérieur du ring, quand vient le temps d'un combat, les deux boxeurs tentent certainement d'obtenir la victoire. Des interviewés décrivent cette situation en affirmant que les combattants sont dotés de deux personnalités. Lorsqu'on discute avec eux, ils paraissent doux, joviaux, bons vivants et donnent l'impression de s'amuser. Lors du combat, une autre facette de leur personnalité prend le dessus, celle qui est guidée par la rage de vaincre. Les combattants deviennent sérieux :

« C'est là que ça rentre en ligne de compte là l'espèce de transformation de personnalité là que t'es capable... tu vas joker pareil après, quand c'est fini, c'est fini mais pour le soir du fighting là moi je sais que je suis de même, je suis dans mon monde, je m'étire, je ris pas, je relaxe, je me fais donner des consignes et j'écoute les consignes dans mon coin. Pis, je suis capable de faire abstraction de ce qui se passe alentour tsé. Y'a toute le monde qui crie. » (Eric)

S'ils discutent après un combat et tissent même certaines amitiés, à l'intérieur d'un ring, la situation est toute autre. Les deux personnes deviennent des ennemis et ils savent que si l'un n'attaque pas, l'autre le fera. La question se pose ainsi : ce sera lui ou moi. Force est donc de constater qu'un combattant ne s'avouera jamais vaincu tant que l'arbitre ne l'aura pas désigné comme tel. Les interviewés étaient d'ailleurs fiers de dire qu'un combat n'est jamais terminé et que des revirements de situations sont toujours possibles. Maxime utilise une expression fort évocatrice pour indiquer à quel point les combattants souhaitent gagner et ne s'avoueront pas vaincus très facilement : il se dit « prêt à mourir » (p.7) lorsqu'il met les pieds dans un ring. Weinberg et Arond (1952) soulignaient la présence du culte du courage persévérant chez les boxeurs : ne jamais baisser les bras lors d'un combat. La situation est similaire en boxe mixte.

Préalablement, nous avons vu que la dimension spectacle paraît essentielle aux yeux du promoteurs. Or, cette rage de vaincre offre à la foule des combats d'autant plus endiablés. Les combattants sont donc conscients que s'ils veulent être rappelés par les promoteurs, ils se doivent de démontrer leur volonté de se battre :

« Oui parce que quelqu'un qui perd ben c'est sûr si tu perds trop souvent tu pourrais pas reprendre mais tsé quelqu'un qui perd mais au moins sur le ring il a donné un bon spectacle tsé il s'est bien défendu pis il a montré ses désirs de vaincre mais lui il a plus de chances de se faire prendre que celui qui a gagné pis qui forçait pas le combat tsé celui qui... je ne sais pas si tu comprends ce que je veux dire. » (Frank)

4.3.1 Une mentalité du combat : ne jamais arrêter de frapper quand on a l'avantage

Si les concurrents ne s'avouent jamais vaincus, ils attendent également que l'arbitre les déclare gagnants avant d'arrêter de frapper l'adversaire. Raphaël rapporte bien les raisons de ce comportement :

« J'ai lancé j'pense 16 coups de poing en deux secondes. J'me sentais des missiles dans les mains bang bang bang. L'arbitre vient me chercher j'étais encore en train de le frapper quand l'arbitre me pognait t'sais parce que y'a une mentalité qui dit dans les combats ultimes que quand ton adversaire est dans une position désavantageuse pis tu sais que t'es en train de l'gagner, tant que

l'arbitre t'as pas touché t'arrête pas. Parce que tu sais pas ce qui peut arriver. Peut-être que l'arbitre y touchera, parce que ça m'est déjà arrivé une fois, j'ai failli nocké l'gars, j'suis parti le chercher à terre l'arbitre m'a touché dans le dos. Fait que j'ai senti dans le dos j'ai comme arrêté pis hop y m'a lâché parce que y'a vu qui faisait une erreur parce que l'gars y'était pas trop pire. Ok pis que dans ma tête à moi y était nocké mais en tout cas. Ça continué... Fait que t'arrêtes pas tu t'arrêtes jamais.» (Raphaël).

Raphaël mentionne que l'arbitre est donc venu l'arrêter et qu'il était encore plein d'agressivité. Son adversaire défait, lui, a continué à le frapper à une jambe. Raphaël l'a repoussé en lui disant de le lâcher parce que c'était fini. Si Raphaël est le seul à avoir rapporté cette norme lors des entrevues, nous pouvons en témoigner dans tous les combats auxquels nous avons assisté.

Nous avons assisté à un événement qui va toutefois à l'encontre des propos tenus par Raphaël. Un combattant frappait son adversaire à la tête et il a arrêté sans que l'arbitre ne le lui ait demandé. Par la confusion que cela a créé, nous pouvons constater qu'il ne s'agit pas d'une situation habituelle. L'entraîneur a crié à son protégé de poursuivre le combat. Doucement, il a sauté dans le dos de son opposant, qui est immédiatement tombé au sol. Alors seulement l'arbitre a stoppé le combat. En conférence de presse, lorsqu'on a questionné le concurrent à ce propos, il a raconté qu'il avait vu dans les yeux de son adversaire qu'il n'était plus tout à fait présent mentalement. Même s'il se décrit comme quelqu'un de fou, il se dit assez intelligent pour arrêter de frapper un individu qui est déjà K.O. Tous les autres combattants présents l'ont applaudi pour son attitude respectueuse.

4.4 Ne jamais manifester la douleur

Les combattants sont catégoriques : en combat on ne montre jamais la douleur qui nous est infligée. Deux raisons paraissent motiver ce comportement. Tout d'abord, dévoiler la douleur risquerait d'augmenter la confiance chez l'adversaire. D'autre part, la manifestation des signes de douleur ou de fatigue risque d'influencer les juges s'ils ont à prendre une décision à la fin du combat. Ainsi, ils pourraient accorder la victoire à l'adversaire jugeant qu'il a eu le dessus alors qu'il est peut-être tout aussi épuisé et blessé, mais ne l'a simplement pas exposé.

4.5 La meilleure façon de gagner et la moins pire façon de perdre

Dans les faits, il existe plusieurs façons de gagner et de perdre par le fait même : KO (« knock out »), TKO (« knock out » technique), soumission, décision des juges, abandon ou arrêt par le médecin. Pourtant, tout n'est pas honorable.

Lorsque les combattants regardent les fiches de victoires et de défaites, ils comptent naturellement le total dans chaque catégorie pour se faire une idée du calibre de l'individu. Toutefois, il y a plus : la manière dont les combattants gagnent importe également. Le summum est de gagner par K.O. En seconde position, les combattants souhaitent gagner par soumission. Toutefois, certains admettent utiliser la soumission pour la victoire en dernier recours. On comprend rapidement que si elle est la seconde façon de gagner appréciée par les combattants, elle demeure loin derrière le K.O. Le résultat le moins apprécié lors d'une victoire en est une par décision des juges. Il s'agit d'un résultat beaucoup moins spectaculaire à porter sur la fiche. Didier explique que certains combattants se battent pour les juges, puisqu'ils vont tenter de tout montrer ce qu'ils ont appris, ils feront de belles techniques et veulent gagner des points. Didier trouve qu'ils sont endormants à voir et prône davantage le K.O. Il semble cependant que ce type de combattants qui se battent pour les juges soient une minorité. Bennett et Hamill (1978) affirment qu'à la boxe, les meilleurs moments pour les boxeurs et la foule sont ceux où un des concurrents perd conscience pendant plus de 10 secondes. La situation paraît similaire ici par la préférence pour les K.O.

Rien n'a été mentionné à propos du TKO, de l'abandon et de l'arrêt par le médecin. Deux combattants ont aussi indiqué prendre un plaisir particulier à analyser les forces et les faiblesses d'un futur combattant pour battre leur adversaire avec sa propre technique forte. Par exemple, si un opposant gagne souvent par une clé de bras, ils tenteront de la battre en faisant une clé de bras. Cette victoire devient pour eux d'autant plus gratifiante.

Pour tous les combattants, le respect des règlements apparaît important. Éric l'a fait valoir en expliquant qu'une belle victoire en est une qui a lieu dans le respect des règlements officiels de la soirée. Il a ajouté que pour une vraie réussite, les combattants ne doivent pas utiliser les handicaps connus des adversaires. Par exemple, lorsque l'on sait qu'un opposant a une faiblesse à un genou, on ne s'acharne pas particulièrement sur cette jambe.

Pour ce qui est de la façon de perdre la moins déshonorante, il va de soi qu'il s'agit de la défaite par décision des juges. Un tel jugement prouve que le combattant a offert une résistance à l'adversaire jusqu'à la fin et n'est jamais tombé. Il a eu le cœur de se battre tout au long du combat. La victoire ne lui a pas été accordée, mais cette façon de perdre laisse présager que le combattant n'en était pas si loin. Dans la défaite, il est positif d'avoir tout de même su donner un bon spectacle en se défendant adéquatement, et peut-être même en attaquant l'adversaire aussi. Encore une fois, c'est lors des défaites par décision que le perdant a également pu prouver ses capacités à la foule. Perdre par K.O. n'est en rien valorisant.

4.6 La fête après le gala

Après chaque gala, une fête est organisée par le promoteur de l'événement. Elle a lieu dans un bar non loin. Cette fête réunit les combattants et les spectateurs qui le souhaitent. Cette partie n'est pas privée et des individus n'ayant aucun lien avec le combat ultime peuvent également s'y trouver. Nous pourrions croire que la norme pour les combattants est d'aller célébrer la fin de leur deux mois intenses d'entraînement et le début de quelques jours de répit avant de reprendre les pratiques de façon intensive. Cependant, les avis sont partagés. Plusieurs interviewés ont fait savoir qu'après les galas ils sont si épuisés qu'ils n'ont qu'une envie, rentrer chez eux pour manger et dormir. Une partie des combattants vont tout de même fêter leur victoire où celles de leurs amis après les galas. Un combattant explique qu'il existe un rituel qui fait que les champions portent leur ceinture pendant la fête après le gala. D'ailleurs, la ceinture est un symbole très sérieux pour les combattants. Lorsqu'ils deviennent champions, ils admettent presque dormir avec celle-ci.

5- VALORISATION DU TRAVAIL DISCIPLINÉ

Nous verrons que les interviewés considèrent que pour être un bon combattant, il faut savoir s'entraîner de façon disciplinée et avec persévérance. En réalité, il s'agit d'une norme à laquelle chacun doit se soumettre, sans quoi l'individu ne pourra se maintenir au même niveau que ses adversaires potentiels. Plus tôt, nous avons souligné que le respect mutuel des combattants pouvait en partie provenir de la pratique des arts martiaux qui prône cette valeur. Il en va de même du travail discipliné. En effet, l'ardeur à l'entraînement, la discipline personnelle et la persévérance sont des exigences des arts martiaux (Boudreau, Folman, Konzak, 1992). Les combattants respectent énormément ceux qui travaillent dur pour se rendre où il sont. De même, les promoteurs auront plus tendance à privilégier un combattant qui prend son sport au sérieux qu'un individu qui veut seulement expérimenter la chose. Wacquant (1998a) rapportait lui aussi

que si les habiletés étaient nécessaires à la boxe, la persévérance et la détermination étaient également de mise. Bennett et Hamill (1978) décrivent cette persévérance par le fait d'avoir du « cœur » (« heart », p.5).

Si le travail discipliné est privilégié, rien n'empêche de le pratiquer dans la bonne humeur : lors des entraînements, les combattants s'amuse et blaguent entre les exercices et pendant les échauffements. Plusieurs combattants ont assuré que selon eux, c'est lorsque l'on a du plaisir que l'on apprend le mieux. Il s'agit d'une ambiance d'entraînement qui diffère complètement de celle décrite par Wacquant (1989) dans les gyms qu'il a visités. Il employait alors le terme « discipline de fer » pour décrire le comportement voulu par le patron des lieux.

6- COMMENT FONCTIONNE L'APPRENTISSAGE DES TECHNIQUES ET DES NORMES

6.1 Les techniques

Dans chaque gym d'entraînement visité, on retrouve un professeur et plusieurs élèves. Lors des exercices de techniques, les combattants travaillent deux par deux. Le professeur explique alors la technique à pratiquer tout en exécutant une démonstration avec un élève. Par la suite, les combattants répètent inlassablement cette technique jusqu'à ce qu'on passe à la suivante. Le professeur circule à travers les équipes et donne des conseils à chacun pour qu'il s'améliore. Il devient donc un élément clé dans l'apprentissage des techniques. Cependant, les autres élèves ne sont pas à négliger dans ce processus. À même l'équipe, les commentaires constructifs provoquent l'amélioration à chaque essai. Il est aussi fréquent de voir un duo reprendre son souffle quelques secondes en observant les pairs travailler pour en apprendre plus en les regardant ou pour les conseiller. L'apprentissage par imitation ne se limite pas à imiter le professeur, mais également les autres combattants.

L'entraide est naturelle dans les gymnases où les combattants ultimes s'entraînent. Il est intéressant de constater que les conseils sont les bienvenus même lorsqu'ils proviennent d'individus moins bons. Wacquant (1989) expliquait que l'apprentissage des techniques à la boxe se fait selon la hiérarchie établie par le calibre des boxeurs, les membres enseignant aux individus sous eux les techniques apprises. Dans ses écrits de 1992, il précise que malgré tout, les boxeurs apprennent de tous et chacun dans le gym en servant de modèle à imiter ou à éviter. L'article de Stephens (1988) va dans le même sens. En combat ultime, un plus grand rôle est accordé au professeur dans l'apprentissage des techniques. De plus, la hiérarchie entre

combattants nous apparaît comme étant moins définie que ce que décrit Wacquant (1989). Ainsi, les individus moins forts techniquement ne sont pas simplement utiles dans l'apprentissage en tant que modèles à éviter; ils donnent également parfois des conseils.

Aussi curieux que cela puisse paraître, les interviewés ont rapporté s'échanger des trucs et des techniques même entre adversaires ou adversaires potentiels. Les combattants s'invitent mutuellement à s'entraîner dans leur école :

« Donc aujourd'hui tu t'entraînes avec un gars, je le bats ou il me bat, on continue à avoir des combats à faire. Pis si y nous a battu, c'est parce qu'il avait quelque chose qu'on n'avait pas encore. C'est un monde vaste, y a des soumissions, y a des coups, y a toutes sortes de choses donc faut aller le chercher en quelque part, j'pense que c'est chez nos adversaires qu'on va l'chercher. C'est pour ça qu'il y a un gros, un grand esprit de fraternité en combat ultime. » (Olivier).

Il existe également plusieurs cassettes vidéos de combats réalisés à travers le monde, de même que des revues sur les différentes disciplines associées au combat ultime. Des combattants m'ont admis acheter une dizaine de revues par semaine. À l'intérieur de celles-ci ils découvrent de nouvelles prises et les partagent immédiatement avec leurs partenaires d'entraînement. Les combattants ne calculent pas l'information qu'ils donnent ou celle qu'ils conservent afin de s'assurer d'être les meilleurs. Si cette coopération paraît naturelle pour les combattants, elle peut surprendre plus d'un néophyte. Cette norme informelle va à l'encontre de la conception qu'ont les gens du sport de compétition. Un parallèle apparaît avec l'étude réalisée par Albert (1991) sur la course à vélo. Les interviewés n'ont pas mentionné avoir été surpris au départ par de telles pratiques. Nous pouvons supposer que la socialisation à cette norme s'est faite rapidement à l'arrivée de l'individu dans le gymnase en voyant les autres partager l'information.

6.2 Les normes

En ce qui concerne les normes formelles, c'est-à-dire les règlements, les concurrents les apprennent en bonne partie par les arbitres. Lors de chaque gala, ces derniers prennent le temps de les expliquer toutes aux combattants. À la pesée, soit la veille du combat, des commissaires de la Régie sont également présents et ils précisent aussi les règlements. Néanmoins, Xavier explique qu'à son premier combat, il ne connaissait pas encore toutes les règles. Il demeure donc que c'est avec l'expérience que les combattants les assimilent complètement. Les règlements sont aussi appris lors des discussions entre partenaires d'entraînement. Lors de nos visites, nous

avons parfois remarqué des combattants se questionner entre eux pour apporter certaines précisions aux règlements.

Pour ce qui est des normes informelles, une grande partie de l'apprentissage a lieu avant même la participation aux combats ultimes. Il a déjà été mentionné que la totalité des combattants pratiquent un ou plusieurs arts martiaux. Or, dans la plupart des écoles, les maîtres inculquent une philosophie respectueuse d'autrui. Cette façon d'agir se reflète alors dans l'ambiance des combats ultimes.

Lors de nos observations dans les gymnases, personne n'a reçu d'avertissement parce qu'il avait contrevenu à une norme. Nous ne pouvons savoir si simplement aucune déviance aux normes n'est survenue ou s'il y en a eu et qu'elles sont demeurées sous silence. Très certainement, peu de règles sont expliquées aux nouveaux-venus. Lors d'une de nos visites, un individu en était à son premier entraînement. Le professeur lui a simplement souhaité la bienvenue, l'a présenté aux autres personnes et par la suite l'entraînement s'est poursuivi. Le professeur dirigeait davantage cet individu lors des exercices, mais ne lui donnait aucune indication quant au comportement à adopter. Ceci ne correspond pas à ce que Wacquant (1998) rapportait à savoir que l'entraîneur indique d'abord au nouveau-venu ce qu'il ne doit pas faire en ces lieux.

Les interviewés ont rapporté qu'en plus du respect, l'amitié se développe habituellement entre combattants et il règne une plus grande complicité dans le milieu des combats ultimes que dans tout autre domaine des arts martiaux. En réalité, les combattants qui n'apprécient pas cette proximité sont carrément exclus du groupe. Dans l'échantillon, Xavier en est un bon exemple. Sa trop grande indépendance l'empêche de se joindre réellement au groupe. Si les individus qui s'impliquent dans le combat n'étaient pas habitués à créer des liens amicaux si rapidement, la plupart semble avoir rapidement apprécié la situation en s'intégrant dans le groupe. Ils reproduisent cette bienvenue à leur tour lorsqu'il y a un nouveau-venu.

Les normes formelles peuvent donc également être apprises par imitation. Mentionnons que tous les interviewés avaient déjà assisté à un gala de combats ultimes ou en avaient au moins visionné sur cassette. Certaines normes ont été apprises par le phénomène essais / erreurs. Didier donne un bon exemple en expliquant qu'il a laissé paraître sa fatigue lors d'un combat. Il a par la suite compris qu'il importe de ne jamais adopter cette attitude, puisqu'elle peut influencer la

décision des juges en votre défaveur. Les combattants qui laissent paraître fatigue ou douleur s'aperçoivent par la suite de la poussée de confiance de l'adversaire et comprennent que ceci est à ne pas répéter. De même, certains individus peuvent avoir intégré des normes, mais en faisant des erreurs qui sont punies; il y a réitération de l'importance de la norme. Un exemple démontrant bien cette manifestation est lorsque qu'un combattant est impoli avec un arbitre. Il peut s'ensuivre une suspension de la part du promoteur, de même qu'une désapprobation de la part des pairs.

Enfin, les combattants plus expérimentés peuvent agir à titre de mentor envers les nouveaux. Ils expliquent à quel point le respect des adversaires, arbitres et règlements est une valeur importante dans ce sport. Ils peuvent également expliquer comment ils truquent leur poids pour obtenir l'avantage en combat. Nous verrons cette pratique sous la rubrique suivante.

7-TRICHERIE

L'équité est une norme présente dans la boxe mixte. Comme Lumer (1995) et Loland et McNamee (2000) l'affirmaient, il s'agit effectivement d'une norme éthique présente dans tous les sports. Nous avons déjà vu que le respect des règlements est important pour les combattants. Nous verrons maintenant que s'il y a peut-être dopage dans le sport, tous nient y participer. De même, les coups illégaux donnés lors des combats furent peu abordés par les interviewés. Le dopage est une violation des règlements qui est considérée comme inacceptable. Pour les coups illégaux, si certains croient qu'il en va de même, d'autres pensent plutôt qu'il s'agit bien d'une violation des règlements, mais que cette violation fait partie du jeu. Loland et McNamee (2000) distinguaient ces deux types de bris des règlements. Mais tout d'abord, voyons ce que Wertz (1981) décrirait comme une pratique injuste, mais qui n'est pas de la tricherie puisque rien n'est mentionné à cet égard dans les règlements constitutifs du jeu. Effectivement, le changement de poids des combattants est une pratique largement répandue. Si la majorité se soumet à cette coutume, d'autres la considèrent injuste et frauduleuse.

7.1 Modifier son poids : majoritairement accepté par le groupe

La différence maximale officiellement acceptée entre les combattants est de 15 livres. Cependant, fréquemment cette différence excède ce qui est permis. Des combattants réussissent à diminuer leur poids au moment de la pesée pour se battre dans une catégorie inférieure. Après la pesée ils parviennent à reprendre leur poids habituel, voire davantage. Si un des adversaires

n'adopte pas cette pratique, la différence de poids entre les deux peut excéder ce qu'elle serait supposée être.

La pesée officielle a toujours lieu la veille du combat. Des interviewés ont raconté que les combattants se déshydratent pour ce moment. Ils arrêtent de manger et de boire et perdent facilement 15 livres. Il s'agit d'une stratégie qui nécessite jusqu'à deux mois de ce régime, mais plus la journée de la pesée approche, plus la préparation devient intensive. Les deux journées avant la pesée, le combattant ne boit rien, saute à la corde à danser, passe beaucoup de temps dans le sauna, dort avec trois chandails, etc. Il s'agirait d'un phénomène assez fréquent. Certains combattants ne participaient pas à cette pratique, mais lorsqu'ils ont constaté la facilité de la chose, ils s'y sont mis aussi. Nous avons été témoin de l'importance de ce phénomène lors des observations. Certains concurrents avaient plus de 10 livres à perdre à l'intérieur d'une seule journée. Un combattant s'est tellement déshydraté qu'il urinait du sang. Dès lors, il a choisi de boire et d'arriver à la pesée un peu au-dessus du poids réglementaire. Lorsque comme lui une personne n'atteint pas ou dépasse le poids réglementaire, il peut tout de même se battre, mais perd 20% de sa bourse. Sur 18 combattants lors du dernier gala auquel nous avons assisté, trois d'entre eux étaient légèrement trop lourds pour leur catégorie.

Les combattants connaissent les trucs pour perdre et prendre du poids rapidement. Après la pesée, en mangeant beaucoup et en se réhydratant, ils peuvent reprendre une dizaine, voire une quinzaine de livres. Ils avalent plusieurs boissons de protéines, beaucoup d'eau et ingurgite énormément de nourriture. Un concurrent qui ne joue pas avec son poids émet l'hypothèse plausible que ces concurrents ont ce comportement pour augmenter leurs chances de gagner et de devenir des champions. Les combattants soulignent que cette procédure est légale; la seule règle est d'obtenir le poids conforme à la catégorie lors de la pesée.

Dans notre échantillon, il y a un partage presque égal entre ceux qui « coupent » leur poids et ceux qui se battent à leur poids réel. Toutefois, lors de nos observations, presque la totalité des concurrents « coupaient » leur poids. Parmi ceux qui se battent à leur poids réel, certains sont indifférents à ce que d'autres coupent leur poids pour la pesée. Ils choisissent de ne pas le faire parce qu'ils préfèrent se concentrer uniquement sur le combat à venir et veulent se simplifier la vie. Un combattant a mentionné qu'il craignait que cette pratique soit mauvaise pour le corps. D'autres préféreraient que la pesée officielle ait lieu le jour même pour diminuer les possibilités du jeu avec le poids. Il est intéressant de voir que parmi les concurrents qui sont purement contre

cette pratique on retrouve aussi ceux qui se disent incapables de modifier leur poids. Il est alors permis de se demander si leur avis différerait dans le cas où ils seraient capables de modifier leur masse pour la pesée. Néanmoins, ces individus considèrent qu'ils n'ont pas le choix de faire avec cette pratique, car il n'existe pas suffisamment de combattants dans chaque catégorie pour pouvoir trouver des adversaires qui ne coupent pas leur poids :

« Ben là on s'est dit c'est pas « fair » mais qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse! Le combat était accepté. Faque on avait pas le choix. On avait comme pas le choix d'accepter... c'est un petit peu décevant, parce que tsé dans la vie, y'a pas assez de combattants, y'a pas beaucoup de monde qui sont prêts à se battre. Faque t'as pas le choix de nager dans ces parties d'eau là avec des gens qui sont six fois plus lourds que toi ou qui sont six fois moins lourds que toi et que le poids varie. Tsé dans le sport là, on a pas assez de combattants pour se permettre de chialer. Il y a pas beaucoup de combattants. Moi, dans ma catégorie de poids c'est ridicule. Dans ma catégorie j'suis tout le temps obligé de me battre avec des gars plus gros que moi. » (Éric).

7.1.1 Une réelle tricherie à la pesée

Si modifier son poids en changeant son programme d'entraînement et sa diète demeure légal, un combattant a quant à lui modifié son poids illégalement lors d'une pesée officielle. Les deux adversaires se sont aperçus qu'ils avaient une trentaine de livres de différence. Or, ils voulaient tout de même se battre l'un contre l'autre. Il fallait donc trouver une solution avant de monter sur la balance devant les commissaires de la Régie; ceux-ci auraient refusé le combat. L'interviewé a enfilé des shorts très large par-dessus sa coquille protectrice dans laquelle il avait inséré plusieurs rouleaux de 25 cents. Pendant ce temps, son adversaire avait enfilé un gros manteau et courait et sautait à la corde. De cette façon, ils sont parvenus à obtenir une différence légale de poids pendant la pesée officielle. Le tout s'est déroulé à l'insu des commissaires. Ce combattant ne répéterait plus une telle tricherie, mais admet qu'il tenait tellement à se battre ce soir-là qu'il était prêt à augmenter son poids ainsi.

7.2 Substances illégales : présence probable mais chez aucun interviewé

Le promoteur Stéphane Patry raconte que dans son organisation aucun combattant n'a encore été testé positif. Selon lui, il n'y a pas vraiment de tricherie de cet ordre dans son organisation. Il y a eu des cas aux États-Unis cependant. Présentement, au Québec il n'y a pas de test pour dépister le dopage chez les combattants.

Si les combattants admettent que comme dans tous les sports, certains consomment probablement des stéroïdes pour accroître leur performance, ils affirment tous dans le même souffle n'avoir jamais touché à de telles substances. D'ailleurs, en entrevue le thème de la drogue n'a pas été abordé naturellement par les interviewés. Lorsque nous les avons questionné à ce propos, ils n'ont pas développé leur discours outre mesure. Cela porte donc à croire que le dopage ne fait pas partie de la culture ouverte.

Plusieurs combattants ont mentionné l'inexistence d'un système de dépistage adéquat. Selon eux le dopage est plus problématique chez les catégories plus lourdes que chez les légers. Malgré tout, ils sont d'avis qu'il s'agit de quelques cas isolés. Seul un interviewé croit que beaucoup de combattants prennent des stéroïdes. Il ne connaît personne qui en consomme, mais est persuadé que pour demeurer parmi les meilleurs en combat extrême, il faut prendre de la drogue. Son avis demeure un cas isolé.

Selon les interviewés, les Américains seraient les plus grands consommateurs. Ils absorberaient également des « sous-stéroïdes », produits illégaux dans le sport mais en vente libre aux États-Unis. Cependant, un interviewé a déjà surpris des partenaires d'entraînement québécois en train de s'injecter de la cocaïne.

Ainsi, les combattants croient que comme dans tous les sports, des gens veulent gagner et sont prêts à prendre des stéroïdes ou de la cocaïne pour tirer avantage de la situation. Il existe également la consommation d'anti-douleurs pour ne pas la ressentir pendant les combats. Cependant, les interviewés sont conscients des conséquences à long terme de la prise d'une telle substance : la consommation d'anti-douleurs n'est pas à l'avantage du combattant. Effectivement, pendant le combat, ce dernier pourra être plus agressif. Toutefois, si par exemple, ce concurrent a le bras en hyperextension et qu'il ne le sent pas, il est possible qu'il en subisse les conséquences à vie et développe des problèmes arthritiques.

Cette minorité qui s'adonne au dopage pourrait très bien être expliquée par ce qui a été rapporté par les écrits de Hugues et Coakley (1991) quant à la déviance positive. Ces combattants veulent gagner à tout prix; ils n'acceptent pas leurs limites et veulent se distinguer à tout prix. Le dopage devient la manifestation de l'acceptation totale et abusive des principes même des facteurs

identifiant un athlète, Éric a cependant bien décrit la mentalité de la totalité des combattants interviewés :

« On fait le sport, pis justement le sport on le fait parce qu'on aime ça pis on le fait parce qu'on veut justement progresser là-dedans pis devenir bon mais pas à tout prix pas à ce point-là. Moi ma vie en dépend pas. Si je perds un combat ou quelque chose de même j'ai d'autres choses. J'ai pas besoin de prendre des drogues ou des stéroïdes. » (Éric).

La victoire est toujours appréciée, mais jamais au prix de la consommation de substances illicites. Pour les combattants, dans un monde idéal, personne ne consommerait de drogue améliorant les performances. C'est pourquoi ils apprécieraient l'élaboration d'un meilleur système de dépistage. Ils sont toutefois conscients que de tels systèmes sont dispendieux et que leur sport n'est pas encore riche. Raphaël explique que pour que la situation soit équitable pour tous, lorsqu'un individu est testé, il faut alors tester tous les participants. Présentement, les combattants croient, sans en avoir réellement de preuves, que quelques combattants consomment des drogues. Ils trouvent la situation ennuyante, mais se consolent en constatant qu'ils battent parfois des adversaires sur qui ils ont des doutes quant à une probable consommation.

Nous avons vu qu'il y a institutionnalisation, professionnalisation et commercialisation de la boxe mixte. Si l'on adhère à la thèse de Heikkala (1993), ces éléments ne feront qu'augmenter le nombre d'athlètes qui utiliseront de tels moyens non éthiques pour améliorer leurs performances. En effet, les déterminants structuraux, tels les bourses et les commanditaires, ne seront pas négligeables dans l'importance accordée au succès. La logique compétitive dans le combat ultime sera encore plus puissante, ce qui justifierait la primauté de l'intérêt individuel menant entre autres au dopage. Parallèlement, espérons que l'institutionnalisation apportera des tests de dépistage efficaces.

7.3 Coups interdits

Lors de l'entrevue avec Stéphane Patry, il a affirmé qu'on ne retrouve pas vraiment de tricherie à l'intérieur du ring; il lui paraît difficile de tricher lorsqu'il n'y a que deux personnes avec un arbitre à deux pieds de leur visage. Les entrevues avec les combattants portent à croire qu'il a raison, puisque très peu d'entre eux ont abordé la sphère des coups interdits donnés et reçus en combat. Les combattants ont rapporté que les arbitres sont sévères pendant un combat. Comme l'étude de Avanzini et Pfitser (1994) a démontré qu'une plus grande sévérité des arbitres

engendre un effet modérateur des comportements d'agression des joueurs de football (soccer), il est possible que la sévérité des arbitres en boxe mixte décourage les concurrents d'utiliser des coups illégaux et méchants. Effectivement, la plupart des coups illégaux sont perçus par les combattants comme des « coups bas » inacceptables, telles les frappes dans les parties génitales, dans les yeux ou les morsures. Les interviewés mentionnent qu'il est très rare qu'un règlement ne soit pas respecté. D'ailleurs, cela fait partie du respect que les combattants se vouent entre eux : c'est une « loi non écrite » que de suivre les règlements. Toutefois, lorsque quelqu'un y contrevient, il y a des réactions de part et d'autre qui divergent selon les circonstances et la nature du geste posé.

Lorsque de telles situations surviennent, la question de l'intentionnalité et de la volonté de blesser l'adversaire entre en jeu. Si un combattant fait par exemple exprès pour mettre ses doigts dans les yeux de l'opposant, l'arbitre le disqualifiera automatiquement s'il a vu que c'était intentionnel. Christian décrit ces combattants comme des « salauds dans le métier ». Toutefois, il arrive fréquemment que les combattants ne le font pas délibérément. L'individu recevra alors un avertissement et s'il réitère le geste il sera disqualifié. Évidemment, l'arbitre peut faire des erreurs de jugements quant à l'intentionnalité du geste. Lorsque la situation est accidentelle, régulièrement les deux combattants se serrent la main, l'un s'excuse, et le combat reprend lorsque l'autre réussit à se remettre du coup.

Les arbitres demeurent très attentifs pendant le combat; cependant Éric explique que tout se passe très rapidement et que l'arbitre n'a pas des « yeux télescopiques » pour tout voir. Ainsi, certains, bien que peu nombreux, sont « déloyaux » envers les autres concurrents en raison de leur « rage de vaincre ». Encore une fois, la déviance positive rapportée dans la recension des écrits (Hugues et Coakley, 1991) se veut bien explicative du phénomène.

Lorsqu'un combattant ne respecte pas les règles et que c'est intentionnel, les autres combattants présents le voient aussi. Sans compter que plusieurs combats sont diffusés à la télévision à la carte, offrant la possibilité à une grande foule de constater le comportement inadéquat. Ce combattant sera méprisé des autres et il y a bien des chances que son prochain adversaire tente de lui remettre son coup.

Pour la plupart des combattants, tous les coups illégaux sont intolérables. Cependant, il semblerait qu'il existe aussi des coups illégaux qui demeurent dans le domaine de l'acceptable pour quelques combattants. Un concurrent s'est déjà fait agripper un poing et l'arbitre ne le voyait pas. Il affirme qu'il n'en veut pas à son adversaire car il s'agit d'une « cheap shot acceptable », à la différence d'un « coup traître ». Les coups bas « acceptables » feraient partie du jeu. Si l'arbitre ne voit pas le fautif à l'œuvre, alors tant mieux pour lui. Un exemple de coup illégal acceptable est un coup de poing qui a été donné alors que les combattants n'avaient pas le droit de le faire lorsque l'adversaire se trouvait au sol :

« Pis le gars avec qui j'm'ai battu, y voulait pu s'battre debout avec moi parce qu'il voyait que j'étais trop fort, pis y essayait toujours de m'amener à terre, pis toujours toujours, pis y s'pognait après moi pis y m'pitchait à terre comme un niaiseux. Pis un moment donné il était à genou, moi j'étais debout pis je l'savais que j'avais pas l'droit de l'frapper mais y était pogné après mon linge comme un malade. J'ai dit fuck off, je lui ai cogné ça sur la yeule pareil, pis je l'savais que j'aurais eu un avertissement, tsé pis c'est toute, mais au moins, y m'lâche pis on recommence debout. Moi c'était sûr que c'était ça. Faque ça c'est un cheap shot que j'y ai donné. » (Christian).

Ces coups dits acceptables par quelques-uns (mais inacceptables, car illégaux, par d'autres) vont des deux côtés; parfois ils sont donnés, mais parfois ils sont reçus. Lorsque les individus les reçoivent, leur réaction dépend en partie de la douleur provoquée. Lorsque l'arbitre ne les perçoit pas et qu'ils ne sont pas douloureux, il est possible que le combattant avertisse son opposant et que ce dernier s'excuse. Cependant, lorsque la douleur est présente ou qu'il y a blessure, le combattant avertira alors directement l'arbitre du comportement de son adversaire.

8- DIFFÉRENTS TYPES DE COMBATTANTS

8.1 Un sport normalement pratiqué par des personnes non violentes

Les combattants se décrivent comme des individus de nature non-violente. De façon générale, malgré le fait qu'ils pratiquent un sport qui peut être associé à la violence et à l'agressivité étant donné qu'il implique un combat, les concurrents n'aiment pas blesser autrui ni être blessés. L'absence de sauvagerie peut être liée au fait que les concurrents sont issus des arts martiaux. Un article de Boudreau, Folman et Konzak (1992) explique que les arts martiaux sont en fait des techniques permettant d'agir sur soi pour atteindre un état de sagesse. On y lit également que les écoles traditionnelles voient le combat comme une façon de se maîtriser soi-même et il ne faut pas être emporté par l'agressivité, la violence ou le plaisir de la revanche. C'est effectivement ce qu'ont rapporté plusieurs concurrents; pour vaincre un adversaire, il faut être capable de demeurer impassible et se concentrer uniquement sur les techniques qui à appliquer pendant le

combat. De plus, les mêmes auteurs rapportent que la pratique du karaté provoque réellement des changements chez les individus : une confiance en soi accrue, de meilleures relations interpersonnelles, une maîtrise de l'agressivité et un gain en force et souplesse de caractère. Nous supposons que la pratique d'arts martiaux autres que le karaté peut aussi provoquer ces effets positifs.

8.1.1 Quelques exceptions : les agressifs, « bad boys », « mental », les sauvages

Le sport est pratiqué par des athlètes. Certains ne sont pas perçus comme tels. Il existe plusieurs façons de nommer ces personnes chez les combattants. Ces individus peuvent être dangereux, puisqu'ils ne craignent pas de blesser l'adversaire, au contraire :

« Pis lui c'est un expert, c't'un adepte de jiu jit su. Très bon en clé de bras, en soumission, jambe, y sait se servir du genou. Le gars y me fait une clé de bras, y pogne le bras gauche si j'me rappelle bien... ouai c'est ce bras là. Y me pogne une clé de bras, pas moyen de sortir. Lui c'est le genre de gars qui est craque là, c'est un mental... de me faire casser le bras lui, c'était bon pour lui. Y me tire le bras, mon bras commence à craquer oups! Je tape, deux fois. Là j'ai perdu le combat comme de raison, là j'étais blessé : 3 affaires de glace, une hyper extension, un tendon étiré pis toute. » (Raphaël).

Comme dans n'importe quel sport, l'esprit sportif doit être présent. Ce n'est pas le cas de ces exceptions. Certains interviewés ont noté que ces « bad boys » ne perdurent pas dans le sport.

8.2 D'autres types de combattants

8.2.1 Les « fendants » et « show off »

Les combattants ne donnent pas tous un spectacle au même niveau. Certains se font plus discrets que ce soit dans la défaite ou dans la victoire. D'autres accusent une entrée spectaculaire, portant un déguisement. Lorsqu'ils gagnent, les plus flamboyants font des pirouettes, des culbutes, crient et s'adressent à la foule. Un combattant qui est « show off » aime faire son spectacle. Il aime entrer sur sa musique et danser sur cette musique et par exemple lancer sa casquette dans la foule. De façon générale, ces combattants sont bien perçus dans le milieu. Ils font sourire et animent la foule. Ils sont moins appréciés lorsqu'ils ne sont pas bons, mais croient l'être. C'est ce que plusieurs nomment les « fendants ». Ils adoptent alors une attitude condescendante envers les autres, attitude qui n'a pas lieu d'être.

8.2.2 Des combattants fonceurs

Certains combattants se décrivent comme des fonceurs. Ils avancent constamment vers l'adversaire et le frappe toujours. Évidemment, ils reçoivent aussi des coups, mais ils y sont préparés. Un combattant a mentionné que sa génétique l'aidait à être un combattant fonceur, puisque sa mâchoire encaisse bien les coups sans se casser. Ce type de combattant tentera de mettre l'adversaire K.O.

Didier se décrit comme étant un combattant fonceur :

« Tsé comme je vais à fond tout de suite. Je m'en fous que 2 ou 3 rounds ça peut durer 15 minutes, je me donne à fond. Ça peut me jouer... c'est sûr qu'à un moment donné ça va me jouer là. Sauf que moi c'est de même c'est ma nature. [...] je fonce là, je veux gagner là. À un moment donné le monde va s'en rendre compte il vont reconnaître ça tout de suite le monde qui passe leur temps avec moi mettons que ça ça serait mon défaut là. Mais je fonce trop là. »
(Didier)

8.2.2.1 Les taureaux

Un interviewé a fait part d'une forme de combattant fonceur qu'il nomme les « taureaux ». Ceux-ci foncent carrément sur l'autre, mais ne réfléchissent pas vraiment. Cette façon de faire fonctionne au début, toutefois, dès que les autres combattants comprennent son jeu, ils le laissent s'épuiser et peuvent le dominer par la suite.

8.2.3 Les « counter punchers »

Ces combattants sont excellents face à un taureau. Ce sont des individus qui attendent les ouvertures données lorsque l'adversaire tente un mouvement. Ils font parfois des feintes pour que leur opposant réagisse et leur donne ainsi l'ouverture attendue.

8.2.4 Les techniciens

Ces concurrents polissent une technique en entraînement. Ils maîtrisent en fait trois ou quatre techniques qui fonctionnent et se servent toujours des mêmes. Ils finissent toujours par gagner sur l'adversaire avec celles-ci. Parfois, avant le combat ils disent même à l'opposant avec quelle technique ils gagneront et réussissent réellement à le faire. Ils sont devenus tellement bons techniquement qu'ils n'ont plus besoin d'utiliser la force, simplement la ruse et la technique. Ce type d'adversaire est souvent frustrant pour les combattants, car il demeure calme quoi qu'il advienne. Il est toujours en contrôle de la situation.

9- EN BREF

Les hommes dominent le paysage des combats ultimes, mais ils acceptent manifestement les femmes qui souhaitent s'entraîner avec eux. Nous pourrions croire qu'encore une fois, la philosophie des arts martiaux y est pour quelque chose. Or, Boudreau, Folman et Konzak (1992) expliquent que la présence des femmes dans un dojo (salle d'entraînement) traditionnel est un « élément non traditionnel » (p. 149). Anciennement, elles n'avaient pas leur place dans ce lieu. Toutefois, par nos observations, nous avons pu constater que les femmes sont clairement acceptées au même titre que les hommes dans les gymnases d'arts martiaux. De plus contrairement à ce qu'a observé Wacquant (1989), elles sont également acceptées dans les gymnases de boxe que nous avons visités (les gyms d'arts martiaux comportaient parfois une salle de boxe annexée). La commercialisation, tant de la boxe que du combat ultime, provoque probablement l'engouement de beaucoup plus de femmes qu'auparavant. Comme le fait remarquer Donnelly (1988-89), la boxe est maintenant pratiquée par des « yuppies ». Il y a fort à parier que l'entraînement en combat ultime en viendra au même point. Il sera dès lors intéressant d'étudier à nouveau les normes dans le groupe pour saisir les transformations que cela pourrait provoquer.

Le respect mutuel est la valeur centrale pour les combattants ultimes. Encore une fois, il est fort probable que leur bagage en arts martiaux y soit pour beaucoup. Boudreau, Folman et Konzak (1992) expliquent qu'un grand respect s'acquiert par la pratique des arts martiaux. Néanmoins, aux dires des interviewés, ce respect est encore plus grand que ce qu'ils retrouvaient dans leurs anciennes disciplines. Si les combattants souhaitent la justice et l'équité dans leur sport, cet idéal recherché dans tous les sports (Lumer, 1995; Loland et McNamee, 2000), ils recherchent encore davantage le respect de chacun. Même lorsqu'ils ne sont pas en accord avec les décisions des arbitres, ils se font un point d'honneur de la respecter. Le respect mutuel entre les athlètes va souvent encore plus loin en se transformant en amitié. Il existe entre eux un sentiment d'appartenance semblable à ce que décrit Wacquant (1989, 1995a) dans le monde de la boxe. Il est probable que le fait que le sport soit jeune et encore méconnu provoque ce sentiment d'appartenance si fort au groupe. Les concurrents sentent que personne autre que leurs pairs ne peut réellement les comprendre puisque leur activité est mal perçue par la population et que seuls les combattants connaissent le travail discipliné et le courage nécessaire à sa pratique. D'ailleurs, ce courage porte à déprécier les concurrents qui acceptent de se battre contre des adversaires beaucoup plus faibles uniquement pour améliorer leur fiche. Ce phénomène est

probablement survenu parallèlement à l'institutionnalisation et à la commercialisation, puisque comme Pearson (1979) l'affirme, ces phénomènes mènent à une hausse de la compétitivité.

Tous les concurrents ont développé une rage de vaincre. Toutefois, nous n'associons pas ce sentiment à la hausse de la compétitivité. Cette volonté de la victoire va au-delà du titre. C'est l'aboutissement de longs mois de labeur, le symbole du dépassement de soi. La victoire par K.O. est d'autant plus valorisée. Si la réussite est importante, on doit y parvenir honnêtement, sans tricherie. Nous avons constaté que le dopage ne fait pas partie de la culture ouverte du combat ultime; soit le phénomène n'est réellement pas répandu, soit nous ne sommes pas parvenue à le percer. Néanmoins, les concurrents croient que certains s'adonnent au dopage. On peut très bien expliquer ce comportement par le phénomène de la déviance positive; ces athlètes refusent les limites, sont prêts à consommer des substances pour se dépasser encore plus. La Régie des alcools, des courses et des jeux a élaboré un guide très strict en matière de coups permis et de coups interdits. Il semble que la majorité des athlètes s'y soumettent. Lorsque ce n'est pas le cas, les concurrents, tout comme l'arbitre, jugent de l'intentionnalité du geste. Tous sont conscients que des accidents peuvent survenir. Dans de tels cas, l'arbitre donne un avertissement au fautif et les athlètes ferment les yeux sur ce comportement. Lorsque le coup vicieux est intentionnel toutefois, les pairs considèrent ce manque de respect comme outrepassant les normes du groupe et méprisent le coupable. Une fois de plus, la notion de respect demeure au cœur des réactions de concurrents.

Un comportement est ouvertement accepté : celui de diminuer son poids pour la pesée officielle et de le regagner par la suite. La pratique n'est pas réellement de la tricherie puisqu'elle ne va pas à l'encontre des règlements. D'ailleurs les concurrents ne s'en cachent aucunement devant l'équipe de la RACJ. Seulement, certains athlètes se sentent lésés par ce procédé, ayant eux-mêmes un métabolisme les empêchant de l'utiliser. Ils ne le contestent pas, puisque malgré tout, ils considèrent que cela fait partie du jeu.

Finalement, ce chapitre a exposé les normes au sein du groupe des combattants ultimes. Nous y avons également appris la façon dont les techniques et les normes sont intégrées, soit par imitation, entraide mutuelle ou directives des arbitres. Les propos des interviewés et les observations faites portent à croire que la situation, à quelques différences près, est similaire à celle rapportée par Wacquant (1989, 1992) dans les gym de boxe. Contrairement à l'étude de ce

même chercheur, les combattants n'ont pas appris à se battre dans la rue avant d'entrer dans un gym. Ce sont pour la plupart des individus non-violents issus des arts martiaux.

Le chapitre précédent expliquait l'institutionnalisation du combat extrême. Aujourd'hui, il faut être un réel professionnel pour se battre dans un ring contre un autre combattant ultime. Cette transformation implique un monopole des arts martiaux dans ce sport. Le bagage en arts martiaux est le tremplin pour se diriger vers le combat ultime. De ce fait, il n'est pas surprenant que nous retrouvions dans les normes et les valeurs centrales, une forte influence des principes provenant des arts martiaux. Nous saisisons encore davantage l'importance des arts martiaux dans la pratique du combat ultime au chapitre suivant, puisqu'il montre les cheminements des combattants.

CHAPITRE 6

CHEMINEMENTS DES COMBATTANTS

Jusqu'ici, nous avons constaté que le sport a été institutionnalisé et commercialisé. Nous avons aussi constaté que les combattants instituent eux-mêmes des normes dans leur groupe. Pour avoir un portrait plus complet, il convient maintenant de comprendre ce qui mène un individu vers ce sport et la place qu'il occupe dans sa vie.

1- CIRCONSTANCES AMENANT À PRATIQUER LE SPORT

1.1 Une passion pour le sport en général

Tous les combattants sont des gens très sportifs à la base. Tim en est le meilleur exemple. Il affirme avoir toujours adoré le sport, aimé faire de l'exercice et courir. Il passe le plus clair de ses journées à s'entraîner, et comme c'est ce qui le rend heureux, le temps passe vite. Lorsqu'il ne va pas au gymnase, il poursuit les exercices chez lui. Il court et joue aussi au basket-ball. Il se dit incapable de rester assis à penser; il doit bouger. Il compare la situation à une personne qui aime boire et sortir dans les clubs. Cette personne aime boire parce que cela lui procure un « high ». Lui, il obtient son « high » en s'entraînant. Immédiatement, cela rappelle l'« enivrement des sens » auquel Wacquant (1989, 1995a) faisait allusion en décrivant ce que ressentent les boxeurs au gymnase. Éric et Didier ont aussi explicitement affirmé être incapables de percevoir une journée sans sport. Pour eux, cela signifierait une journée perdue. Pour tous les combattants néanmoins, l'entraînement semble essentiel dans leur vie. Le parallèle est encore possible avec les boxeurs : pour ces derniers, la forme physique est indispensable et ils tentent d'en atteindre le niveau optimal (Weinberg et Arond, 1952). Si les combattants ont tous un intérêt pour l'entraînement et la mise en forme, c'est aussi probablement un pré-requis à la pratique de leur sport qui est exigeant physiquement.

1.2 Unanimité de l'intérêt pour les arts martiaux

Si les combattants avaient tous déjà un intérêt pour le sport en général, avant de connaître le combat ultime, ils pratiquaient également tous différents arts martiaux pour la plupart depuis leur enfance. Nous avons vu que Sammons (1988) affirme que les jeunes éduqués et sans problèmes financiers ne sont habituellement pas attirés par la boxe puisque pour eux les risques surpassent les avantages retirés. En ce qui concerne notre échantillon, ce n'est pas le cas. Un seul individu a rapporté avoir toujours vécu dans un milieu violent. Personne n'a fait allusion à un milieu financièrement défavorisé. Par ailleurs, tous possèdent à tout le moins leur diplôme d'études secondaires.

Notons que le début de la pratique des combats ultimes ne marquera pas la fin de la passion pour les arts martiaux. Ces sports vont de pair : pour faire de la compétition en combat extrême, il est nécessaire de s'entraîner en arts martiaux. Il n'existe pas un art de combat extrême, mais c'est la réunion des multiples techniques des sports de combat.

Tous les combattants ne pratiquent pas les mêmes sports de combat. La plupart se sont adonnés à plusieurs arts martiaux avant de connaître le combat ultime, dont le karaté, le jiu jitsu, le kung fu et la boxe chinoise. Le kick-boxing et la boxe sont des sports de combat qui ont également été pratiqués par certains.

Peu importe l'âge auquel les individus ont commencé leur pratique des différents sports de combat, cet intérêt s'est développé indépendamment de l'existence du combat ultime : personne n'a commencé à s'entraîner pour les combats extrêmes. C'est au fil du temps qu'ils ont découvert ce sport et ont décidé de s'y impliquer considérant leur intérêt et leur pratique de différents arts martiaux. À cet égard, Alain a souligné un point intéressant : cette dynamique est probablement appelée à changer sous peu compte tenu de la popularité croissante du sport. Lorsque les interviewés étaient enfants, il était impossible pour eux de rêver un jour devenir un combattant ultime étoile, puisque ce sport n'existait pas. Or, aujourd'hui il est possible de le voir au téléviseur et d'en entendre fréquemment parler. Peut-être alors que certains enfants et adolescents commenceront l'entraînement dans le but de devenir un combattant ultime et non par exemple un maître en karaté.

Étant donné l'importance de la pratique d'un ou de plusieurs arts martiaux dans le processus d'implication aux combats ultimes, il devient intéressant de saisir les raisons pour lesquelles les arts martiaux sont pratiqués. Les combattants ayant abordé ce sujet ont expliqué leurs débuts par deux principales raisons : le plaisir relié à l'activité et la volonté de se défendre.

1.2.1 Pour le plaisir

Selon Butcher et Shneider (1998), la plupart des gens qui s'impliquent dans une activité sportive le font pour le plaisir. C'est aussi ce qui ressort de notre étude. Chez tous les combattants interviewés, il est possible de sentir une passion pour les arts martiaux. Tim résume bien ce plaisir qu'ont les combattants à s'entraîner et à pratiquer les arts martiaux :

« Pour le sport oui. Pis mes parents jusqu'à aujourd'hui ça les rend fous parce que dans ma chambre, j'ai un bench press quand j'ai rien à faire je suis toujours sur mon bench press « boum, boum, boum » je fais mon bench press pis ils capotent. Ça fait du bruit. Ils crient « arrêtent donc de faire du bench press, des push ups ou des sit ups ». Ça les dérangent parce que ça fait du bruit. Ça shake la maison, depuis 14 ans je fais ça. Mais j'ai dit à ma mère, écoute toi t'aimes ça lire quand t'as rien à faire, c'est ton hobbie tsé. Pour moi, c'est le gym, c'est m'entraîner, j'aime ça courir. J'aime ça les arts martiaux, c'est mon hobby, tu comprends. » (Tim)

Tous les combattants éprouvent du plaisir à pratiquer les sports de combat, plaisir qui est indissociable entre les arts martiaux et le combat ultime, à l'exception de Xavier qui, nous le verrons, ne retire pas de sensations positives du combat ultime.

1.2.2 Pour se défendre

Si Frank et Raphaël éprouvent du plaisir dans la pratique des arts martiaux, ce n'est pas la raison première qui les a fait s'initier à ces sports. Ces deux individus se faisaient tabasser par les autres élèves au primaire et au secondaire. Raphaël a commencé à se défendre en secondaire après s'être entraîné en kick-boxing puis en jiu jitsu. Il a alors commencé à avoir des amis. Frank raconte sa situation ainsi :

« Pis eux-autres ils étaient plus vieux que moi de 2, 3 ans pis je mangeais beaucoup... je mangeais des rinces une fois par semaine, je me faisais taxer pis euh... Ma jeunesse a été dure, tsé je me faisais battre... Y'avait une gang qui était tout le temps sur mon cas pis je mangeais des volées pratiquement à toutes les semaines. Mon père a commencé à m'apprendre le karaté pour me défendre. Mais à cet âge là, quand t'as à peu près 7 ans pis les autres en ont à peu près 12 quand même que tu fais du karaté ben le monde sont plus forts que... la gang de plus vieux y'étaient plus forts que moi pareil faque j'ai jamais arrêté. Plus ça allait tsé je mangeais des volées comme je te dis mais tsé depuis que je suis jeune je me bas tsé j'dis pas pour survivre mais tsé je me bas. Je me faisais attaquer par ces jeunes-là. » (Frank)

C'est à 12 ans qu'il a commencé à se défendre, étant suffisamment avancé en karaté pour pouvoir le faire. Après qu'il eut frappé un garçon, les gens ont cessé de lui en faire voir de toutes les couleurs et il a eu des amis. Il a ainsi réussi à obtenir le respect des autres. Ces deux cas démontrent qu'il arrive que de se battre augmente le statut au sein du groupe. Weinberg et Arond (1952) soulignaient ce fait : ils réfèrent toutefois à la culture des milieux socio-économiques pauvres et particulièrement aux membres de gang, ce qui n'est pas nécessairement le cas ici.

1.2.2.1 Devenir le plus fort

Si Frank et Raphaël voulaient se défendre, un autre interviewé de son côté souhaitait se battre à tout prix. Il aime se battre dans la rue et explique qu'avant de connaître le combat ultime, il ne passait pas une fin de semaine sans le faire. Depuis l'âge de 9 ans, il pratique les arts martiaux et a toujours recherché l'art qui pourrait le rendre le plus fort. Il exprime très clairement que ce qu'il voulait et veut, c'est être le plus fort dans son environnement. À l'adolescence, il a finalement trouvé la discipline qui lui convenait le mieux, après en avoir pratiqué plusieurs : la boxe. Pour lui, les sports de combats correspondaient à l'apprentissage de techniques efficaces à utiliser dans la rue.

Le contexte sociologique dans lequel l'ethnographie de Wacquant (1992) a été réalisée est différent de celui dans lequel Christian a grandi. Il demeure que l'auteur affirme que beaucoup de boxeurs sont des batailleurs de rue convertis. Ils ont d'abord appris à se battre à l'extérieur du gym. C'est effectivement le cas de ce concurrent. Dans notre étude, il s'agit cependant de l'exception et non de la norme.

1.2.3 Des idoles du monde des arts martiaux

Weinberg et Arond (1952) avançaient que certains boxeurs s'étaient d'abord initiés à ce sport parce que leurs idoles ou un membre de la famille étaient des boxeurs. Raphaël et Maxime ce sont eux initiés aux arts martiaux parce que leurs idoles pratiquaient ce sport. Lorsqu'ils étaient jeunes, ils s'attardaient aux films de Bruce Lee et de Vandam. Ils appréciaient également regarder les combats de boxe de Stéphane Ouellette ou des Hilton. Plus tard, Maxime a découvert le combat ultime et Rixon Gracie, une vedette brésilienne dans ce sport, est devenu son idole. Frank, pour sa part, a été initié au karaté par son père qui en était ceinture noire.

1.2.4 Le hasard : Inscription dans une école pratiquant ce sport

Pour deux combattants, c'est davantage le hasard qui les a menés au combat ultime; Olivier et Éric se sont inscrits par hasard dans des écoles d'arts martiaux où des compétitions semblables au combat extrême avaient lieu. Ce sont des combats « full contacts ». À titre d'exemple, à l'école d'Éric le dimanche, on organisait des combats où les gens finissaient avec des bleus et parfois des os cassés. C'est ainsi qu'ils ont pu pratiquer ce qui allait devenir leur sport préféré : le combat extrême.

1.2.5 Mise en contact avec un promoteur

Nous constatons l'importance de la pratique des arts martiaux dans le processus ayant impliqué les interviewés dans le combat ultime. C'est à travers les activités de combat que les individus ont découvert ce nouveau sport et y ont développé un intérêt. Il semble que les arts martiaux constituent le passage obligé, la porte d'entrée, pour les combats extrêmes. Peu importe si les combattants ont eux-mêmes pris contact avec le promoteur ou si l'inverse s'est produit, on constate l'importance des réseaux de contacts pour l'initiation au combat ultime. C'est par le bouche à oreille dans le milieu que la plupart des interviewés se sont un jour retrouvés dans un ring de boxe mixte. Ces réseaux de contacts se créent grâce au bagage des combattants dans les sports de combat.

1.3 Croissante popularité d'un nouveau sport : le combat ultime

1.3.1 La télévision et les combats au Québec

Les combattants pratiquaient donc tous différents arts martiaux. Ils avaient un intérêt marqué pour le sport en général et pour les arts martiaux en particulier. C'est vers le milieu des années 1990 que la plupart ont découvert l'existence des combats ultimes. Une majorité de combattants ont vu leur premier combat ultime en regardant le téléviseur. On y diffusait régulièrement des combats américains et certaines cassettes vidéo de combats avaient été mises en vente. Les concurrents semblent avoir découvert le sport, d'abord par la télévision. Ceci a piqué leur curiosité et lorsqu'ils ont appris que ce sport existait au Québec, ils ont décidé d'y assister, puis d'y participer.

1.3.2 Légalisation des combats ultimes

Le fait que les combats soient légalisés en 1998 a certainement été l'élément déclencheur pour certains dans l'intégration au monde des combats extrêmes. Brian et Christian par exemple disent explicitement qu'il ont cherché à entrer en contact avec un promoteur lorsque les combats sont devenus légaux.

2- MOTIVATIONS

Les écrits scientifiques nous apprennent que des motivations intrinsèques et extrinsèques peuvent être inhérentes à la pratique d'un sport. Butcher et Shneider (2000) soutiennent que les motivations intrinsèques, particulièrement le plaisir retiré de l'activité, sont les plus souvent retenues par les participants. Les résultats de notre étude vont dans le même sens puisque tous les concurrents, à l'exception de Xavier, pratiquent le combat extrême d'abord pour le plaisir

qu'ils ressentent. On retrouve également un fort attrait de la compétition, ainsi qu'un intérêt pour la bataille et le défi. L'appât du gain et la possibilité de carrière sont des motivations extrinsèques que Sammons (1988) avait relevé et que nous trouvons ici également. Il importe toutefois de savoir que les motivations ne sont pas mutuellement exclusives entre elles.

2.1 Le combat ultime : une passion et du plaisir

Mis à part un individu, tous les combattants ont discuté du plaisir retiré par l'entraînement et le combat. Éric, par exemple, se considère chanceux, car pour lui l'entraînement est comme une drogue. Il a du plaisir avec ses amis et si parfois il est fatigué et n'a pas envie de se rendre à l'entraînement, une fois là-bas, il est toujours heureux. Il aime apprendre de nouvelles techniques. Didier affirme se battre parce qu'il « mange » de ce sport, qu'il l'adore et aussi parce qu'il aime la foule. Ce sport fait maintenant partie des combattants; il en ont maintenant besoin. Cela n'est pas sans ressemblance avec les citations de Wacquant (1995b) : « boxing is what they *are* », « boxer is linked to his craft by a *quasi-religious relation of giving* ». L'auteur affirme que c'est pour cette raison que les boxeurs persistent dans leur sport. Les combattants ultimes prennent tous réellement du plaisir à s'entraîner et à pratiquer leur sport. Certains d'entre eux comme Didier et Maxime ont aussi exprimé le plaisir qu'ils éprouvaient à se battre devant une foule. Celle-ci procure une montée d'adrénaline. Trois concurrents ont mentionné retirer du plaisir du fait qu'ils sont des pionniers dans ce nouveau sport au Québec. Olivier, Didier et Alain apprécient le sentiment de faire partie d'un concept en évolution.

2.2 Fort attrait pour la compétition

Si les combattants prennent plaisir à pratiquer le combat ultime, ils apprécient également la compétition inhérente. Bien qu'il fasse référence aux arts martiaux en général, une citation de Xavier résume bien la situation :

« Mais j pense qu'on est aussi, on est né pour ça. Parce que moi je l'savais depuis que chu très jeune que la compétition c'était quelque chose pour moi. À dix ans là je savais que je m'en allais au Championnat du monde un jour. J'avais même pas fait un combat, j'avais même pas fait un cours, pis c'était une voix à l'intérieur qui me parlait qui dit : « Si j'avais un instructeur, un bon instructeur, j'te garantis que j'm'en va au championnat du monde... Pis que j'gagne le championnat du monde ». Pis j'avais 10 ans. » (Xavier)

Dans son livre, Krauss (2002) affirme que les concurrents en combat ultime souhaitent découvrir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas, tester leurs limites personnelles et répondre à la

grande question « Who is the toughest ? » (p.14). Effectivement, ceci résume adéquatement ce qui ressort des entrevues.

2.2.1 À la recherche de la technique ultime, mesurer son art

Lorsque Brian a découvert l'existence de ce sport, il a tout de suite été attiré parce que toutes les disciplines étaient impliquées. Comme lui-même possédait un bagage impliquant plusieurs styles d'arts martiaux, cela lui convenait. Il avait toujours été à la recherche de l'ultime technique. Il voulait voir quel art martial était le plus efficace. Comme selon lui ce sport a été fondé justement pour ces raisons, cela l'intéressait beaucoup. Ce sport offrait une belle opportunité de mesurer son art contre ceux des autres étant donné que presque tout était permis. Ceci exprime la pensée non seulement de Brian, mais également de Didier, Frank, Christian, Olivier et Tim.

2.2.2 Le défi personnel

Tous les combattants aiment les défis que leur apporte ce sport. C'est d'ailleurs une des motivations premières de Xavier : plus il retrouve du défi, plus il se sent stimulé. Frank, tout comme Xavier, a accepté des combats difficiles grâce à son attrait pour le défi. Selon Frank, le fait de gagner un combat extrême pour un individu d'arts martiaux est comparable à remporter le « Super Bowl » pour les joueurs de football. Il s'agit du plus grand défi que les concurrents peuvent obtenir en carrière.

S'il appert que les concurrents apprécient le défi, il semble également qu'ils apprécient repousser leurs limites en s'imposant des défis toujours plus gros. Selon Hugues et Coakley (1991), ceci fait d'ailleurs partie des quatre croyances acceptées socialement comme facteurs identifiant un athlète : être un athlète implique de refuser les limites dans la poursuite des possibilités. Frank présente ici encore un bon exemple : même s'il a toujours peur en entrant dans un ring, il poursuit son sport parce qu'après un combat, qu'il ait gagné ou perdu, il est fier d'avoir surmonté le défi.

Sous une autre forme, Éric manifeste sa satisfaction d'apprendre toujours, progresser et se dépasser. Il est toujours très heureux lorsqu'il a donné l'effort et qu'il réussit de nouvelles techniques :

« T'es tout content, t'as été patient tsé, c'est arrivé à un résultat. Tu vois que tu comprends dans ton résultat. Comme une technique tsé. Tu l'as pratiquée, t'es devenu habile pis t'es capable de bien l'utiliser après ben, t'as une certaine fierté parce que, ben c'est vrai. Au début j'faisais ça, j'arrivais pis j'étais tout croche mais là, à cet heure ça de l'allure pis je commence à comprendre, pis toute va mieux, toute s'améliore. Le positif entraîne toujours le positif. » (Éric)

Si le plaisir prime, il est agréable pour les concurrents d'éprouver un sentiment d'accomplissement et de dépassement de soi. Ils le vivent quand par exemple, ils ont connu un combat difficile et en sont finalement ressortis gagnants. Ce sport comporte toujours de nouvelles choses à apprendre et ils l'apprécient.

Alain, Frank et Tim ont présenté une autre dimension à l'intérêt pour la compétition. Celle-ci devient une motivation supplémentaire à l'entraînement. Ces combattants aiment repousser leurs limites en entraînement. Ils ajoutent néanmoins qu'en participant aux combats, ils seront d'autant plus motivés à s'entraîner et travailleront encore plus fort.

Éric explique que si les combattants décident de participer aux galas, ce n'est pas pour épater la galerie, mais pour se prouver leurs propres capacités à eux-mêmes :

« C'est quelque chose à prouver à moi-même, j'suis capable de gagner, j'capable de prouver que je peux être le meilleur dans qu'est-ce que je fais mais c'est pas nécessairement, tu t'entraînes pas pour ça mais c'est la coche que t'es rendu à ce niveau là, ton cumulatif que tu te dis, je veux essayer pour voir. » (Éric)

Pour Raphaël, le combat ultime est une façon de se réaliser : « c'est faire quelque chose de bien de ma vie ». La profession dans laquelle il souhaitait se diriger étant contingente, il n'y a pas accédé. Un parallèle est évident avec les boxeurs de Wacquant (1995b) pour qui cette activité était l'opportunité d'accéder à une forme d'existence socialement reconnue ou encore, une façon de créer leur destinée.

2.3 Pour le combat lui-même

Un interviewé se bat pour le plaisir de se battre. Il croit être un des rares à penser ainsi parce que, selon lui, les autres sont impatients que le combat soit terminé. Pour exposer à quel point il savoure ces moments, il a raconté son comportement lorsqu'il se rend au ring par ce qu'il nomme le « couloir de la mort » :

« Pis ben souvent j'marche mettons avec mes entraîneurs pis une couple de gars qui m'suivent pis toute pis un moment donné j'arrête de marcher. Pis là y tsé, tout l'monde arrête, « qu'est-ce tu fais ». Pis là j'prends une grande respiration pis j'dis, j'profite du moment présent là tsé. Pis eux autres y capotent toute parce qu'ils veulent ça soit fini eux autres. Y capotent, y aiment pas ça. Moi c'est l'contraire, j'aime ça au bout. J'voudrais que, (rire) que tsé que les secondes se soient des minutes pis des heures. Eux autres, c'est tout le contraire. Des fois j'me demande « qu'est-ce vous faites là, tsé à faire c'te sport-là tsé ? » J'trouve qui sont pas normal. Pis eux autres y trouvent que c'est moi qui est pas normal. » (Christian)

Ce qu'il aime, c'est l'action de se battre, le plaisir de frapper sur l'adversaire sans avoir à se retenir : « Tu vas dire un peu c'est barbare, mais, moi j'aime ça fesser su quelqu'un sans me r'tenir (rires) ! Pour faire mal. ».

Mentionnons toutefois qu'il ne s'entraîne pas uniquement pour faire mal aux gens bien qu'il apprécie les soirée de combat. Il ne cherche pas à apprendre des techniques qui pourraient s'avérer mortelles lors d'un combat de rue. Bien que personne de l'échantillon n'ait cette attitude, Éric a mentionné que certains individus viennent à l'entraînement seulement pour apprendre à faire mal aux autres. Il croit que ce ne sont pas leur place, car les autres sont là pour pratiquer un sport et apprendre quelque chose.

2.3.1 Se battre en tant qu'athlète

Olivier avoue lui aussi qu'il aime se battre. Il aime frapper et faire des soumissions. Mais surtout, il aime le faire avec quelqu'un d'entraîné et non par exemple, dans un bar. Et surtout, il ne faut pas confondre ce qu'il fait avec se batailler :

« J'aime frapper, j'aime faire des soumissions, j'aime me battre. J'aime me battre, euh, j'peux pas dire le contraire, mais le faire en plus dans une technique avec quelqu'un d'entraîné, parce que, se battre dans un bar c'est rien. C'est zéro. On va en prison, c'est dangereux, euh... mais dans un ring contre quelqu'un qui sait où il s'en va, qui s'est entraîné comme toi euh, là c'est intéressant, pis si t'es payé pour c'est encore plus, là c'est vraiment intéressant. Ça rien à voir avec euh, ce qu'on peut appeler de la bataille ou de la sauvagerie là. C'est un combat, c'est un sport, pratiqué par des athlètes. Si t'es pas un athlète, tu dures pas, tu vas faire un combat, bonsoir, tu reviens pu jamais. » (Olivier).

Nous sommes d'avis que ceci résume bien la pensée de plusieurs combattants; il demeure que ceux-ci ont choisi un sport de combat. Nous croyons donc qu'ils apprécient le fait de se battre en tant qu'athlète.

2.3.2 Une forme de défoulement

On sent que pour plusieurs, c'est une forme de défoulement. C'est Didier qui l'a le plus explicitement exprimé. Comme en combat extrême il y a des frappes réelles. Selon lui, les athlètes ont besoin d'une rage interne canalisant tous leurs problèmes. Il peut se défouler à l'entraînement :

« Même si j'ai des gros problèmes dans ma vie en général tsé, je canalise en entraînement pis en combats pis sérieusement c'est ça qui me fait avancer parce que je les sors au lieu de garder ça en-dedans. Probablement que je prendrais des pilules de stress ou whatever mais c'est bon tsé j'sors ça en entraînement pis en combat. » (Didier)

2.4 le combat extrême pour l'argent

Weinberg et Arond (1952) racontent que dans un milieu pauvre, la boxe devient une façon attirante d'acquérir argent et prestige. Or ici, il n'est aucunement question de milieu pauvre. Pourtant, il devient nécessaire d'obtenir de l'argent en bout de ligne. Il est intéressant de constater que cette motivation n'est jamais présente au départ. Cependant, dès que les combattants ont goûté à une bourse, aussi petite soit-elle, ils refusent de se battre sans être payés. Les combattants continuent d'adorer leur sport, mais découvrent un élément additionnel qui les motive à le pratiquer. Après l'entrevue, Christian a livré une réflexion pertinente : « J'dis pour le plaisir de m'battre, mais maintenant, y a aussi l'argent ». Raphaël mentionne qu'arrivé à un certain point, on ne se bat plus seulement pour le fun, mais aussi pour l'argent :

« C'est ça parce que tu sais au point que je suis rendu, t'as un point où t'es rendu tu te dis que tu te bats pour le fun, mais là quand tu commences à voir une couple de milles tu te bats pas juste pour le fun. Quand tu vois ton gars se faire péter le genou pis risquer sa santé pour ça, à quelque part y faut que tu te dises y faut que ça m'amène à quelque part cet affaire là. C'est un sport oui mais c'est un sport qu'y a de l'argent comme n'importe quel... au hockey. Au hockey, tu joues au hockey tu gagnes de l'argent, tu gagnes des millions eux autres. Leur but c'est d'être en forme pis y gagnent des millions. » (Raphaël)

3- PLACE DE L'ACTIVITÉ DANS LEUR VIE

3.1 Le combat ultime : central dans leur vie

Pour tous les combattants à l'exception d'un, le combat extrême est central dans leur vie. Didier démontre bien cette primauté du combat en parlant de « choix de vie ». Il affirme qu'il a fait des choix en fonction du combat extrême. Il aurait par exemple pu obtenir des emplois très lucratifs et vraiment intéressants, mais il les refusait parce que ceux-ci ne concordaient pas avec ses horaires d'entraînement : il lui est impossible d'accepter un emploi aux horaires variés. Il est

conscient que parfois les combattants ont la vie un peu maigre, mais c'est un choix. Il accepte qu'en faisant du combat, il sera plus tard plein d'arthrite et « tout croche ». Il affirme qu'il en fera jusqu'à ce qu'il ne soit plus capable de marcher. C'est une grosse passion et il est prêt à y sacrifier beaucoup. Tim est un combattant qui poursuit ses études universitaires. Toutefois, dans ses pensées, le combat prime à un point tel qu'il considère que présentement, l'école le dérange un peu, car elle prend du temps qu'il devrait utiliser pour l'entraînement. Selon Éric, il faut être « dédié » au sport. Un combattant a même quitté sa région natale pour venir s'installer à Montréal afin de pratiquer son sport et de participer aux compétitions.

Lorsque nous avons questionné Olivier à savoir s'il devait beaucoup mettre de côté sa vie sociale en raison de la rigueur de l'entraînement, il nous a répondu que non, puisque cela fait partie intégrante de sa vie. Il avoue cependant qu'il doit s'entourer de personnes qui apprécient ce sport, parce qu'il en parle constamment. Il est réellement passionné :

« Ben en tous cas dans mon entourage, mon entourage qui adore les combats pis qui en font et tout, moi je suis carrément passionné, j'suis un encyclopédie, on me demanderait euh, quel combattant qui s'est battu contre tel autre, pis j'vais t'dire oui, j'vais t'dire quel événement, j'vais t'dire la manière que ça s'est terminé, en combien de temps. J'suis un encyclopédie sur pattes ! »
(Olivier)

Pour Éric comme pour tous les combattants, l'entraînement fait partie du quotidien. Ce n'est pas difficile pour lui d'aller s'entraîner, c'est une passion et c'est devenu « normal », à tel point qu'une journée sans activité physique devient une journée perdue.

Toutefois, deux combattants ne sont pas constamment passionnés comme les autres. Il s'agit de Frank et Maxime qui vivent chacun leur propre cycle de passion et d'aversion pour le combat ultime. Avant un combat, le stress de Frank grimpe si haut qu'il a toujours envie d'arrêter ce sport. L'inverse se produit pour Maxime. Avant un combat, il ne vit que pour son sport. Toutefois, après ce dernier, il éprouve certaines difficultés à affronter le retour au quotidien et se demande s'il a toujours envie de se battre en combat ultime. Ce sentiment est d'autant plus prononcé lorsqu'il subit des défaites. Sa confiance est alors ébranlée à un point tel qu'il arrête régulièrement l'entraînement pour le reprendre quelques semaines ou mois plus tard. Maxime explique qu'après un combat, il se sent en paix, qu'il n'a plus la rage de se battre. Il a besoin de quelques mois pour se « recrinquer ». Il ressent alors un désintérêt total pour le combat ultime et une par la suite une reprise graduelle de l'intérêt. Malgré tout, pour ces deux concurrents, le combat ultime demeure au centre de leur vie.

3.1.1 Privation de certains plaisirs

Olivier ne se prive d'aucun plaisir en pratiquant ce sport, car selon lui, c'est le sport qui lui offre du plaisir. Toutefois, la plupart des combattants admettent que par moment, ils font face à des privations dans le but de mieux performer. Ils aimeraient parfois pouvoir faire la fête avec des copains, mais savent que cela pourrait nuire à leur entraînement. Les concurrents savent qu'ils doivent se soumettre à quelques sacrifices pour leur sport et n'en sont pas incommodés outre mesure. La situation est similaire à celle des boxeurs décrite par Wacquant (1998a). Tout comme le boxeur, la préoccupation première du combattant est l'entraînement en vue des combats. Il s'y consacre entièrement et peut par le fait même être coupé du monde extérieur. En matière de nourriture, ils ne semblent toutefois pas contraints à une diète aussi restrictive que ce qui a été lu dans les écrits concernant les boxeurs (Wacquant, 1998a). Simplement, ils consomment des produits bons pour la santé et surveillent leur poids. Certains prennent aussi quelques suppléments alimentaires.

3.1.2 Activités reliées au combat

En plus de la participation aux combats, la plupart des concurrents s'impliquent dans plusieurs activités satellites autour de celui-ci. Ici, nous ne faisons pas allusion aux activités rémunérées, mais uniquement à celles pratiquées pour le plaisir. Certains sont parfois arbitres pour différentes compétitions amateurs. Il n'existe pas de combat extrême amateur proprement dit, mais on les nomme « challenges jiu jit su ». D'autres expliquent que lorsque l'on est vraiment mordru, la fin de semaine il y a toujours des activités intéressantes auxquelles assister. À travers le Québec les vendredis et samedis soir on retrouve en effet régulièrement des combats amateurs ou professionnels de kick-boxing, de mui thai, etc.

3.2 Entraînement

L'entraînement demande une discipline « extrême » aux combattants. Celle-ci se reflète dans la vie complète des individus et n'est pas seulement réservée au gym. Les concurrents sont pour la plupart des gens qui savent s'amuser lorsqu'en vient le temps, mais des personnes disciplinées le plus clair de leur temps.

L'entraînement occupe une grande partie du temps des combattants. Il est sérieux et demande beaucoup de discipline. Ceci est comparable à tout sport de performance. À titre d'exemple, Didier affirme s'entraîner officiellement 20 heures par semaine en arts martiaux. Toutefois, il

s'entraîne davantage, car chez lui, il fait des push ups ou bien va courir. Frank quant à lui, s'entraîne normalement 6 jours par semaine, et ce, 5 heures par jour.

Pour tous les combattants, l'entraînement s'intensifie six à huit semaines avant un combat. Pendant ces semaines, leur vie se résume à manger, s'entraîner et dormir. Cela requiert une bonne organisation, car l'entraînement demande du temps. Olivier a pour dicton « training facile, combat difficile, training difficile, combat facile ».

3.2.1 Nécessité de polyvalence : entraînements diversifiés

Les combattants ont souligné la diversité des disciplines auxquelles ils doivent s'adonner afin de parvenir au combat ultime. La comparaison avec la boxe est souvent utilisée :

« C'est parce que on, on couvre énormément de facettes, pis euh, comme n'importe quel autre sportif faut faire du conditionnement physique, de la musculation. Ajouté à ça, faut faire de la lutte, prévention qui est pour, pour euh, prévenir les take down, pour amener les adversaires au sol, faut faire des soumissions, faut faire du kick-boxing, faut faire de la boxe, de la boxe thaï, faut faire du sparring là du combat amical, avec les partenaires, y a énormément de facettes à couvrir. Pis euh, c'est pour ça que le training est très très dur. Tu prends un boxeur, faut qu'il fasse son conditionnement physique, sa musculation, sa préparation mentale pis sa technique de boxe. Mais tout ça réparti dans un nombre d'heures X. Le combattant doit ajouter à ça la lutte, les soumissions, le kick pis le punch. Ce qui fait que bon ça ajoute quelques points dans l'entraînement. Répartis dans le même nombre d'heures, c'est très très dur. » (Olivier)

On comprend rapidement que cela diverge de l'entraînement monotone et répétitif des boxeurs (Wacquant, 1992). Olivier pratique toutes ces disciplines au même endroit contrairement à la plupart des interviewés qui vont de gymnase en gymnase pour améliorer chacune de leurs techniques. Raphaël a mentionné qu'il est également possible d'effectuer sa préparation en fonction de ce que l'on connaît de l'adversaire. D'ailleurs, Didier affirme être incapable de se battre en ne connaissant pas les forces et faiblesses de ses adversaires. Cependant, lorsqu'il les connaît, il est bien rare qu'il perde le combat.

3.2.2 Préparation mentale

Si la préparation physique importe, selon les combattants, la préparation mentale n'est pas de moindre importance. Bien que chaque concurrent possède ses propres trucs, des fils conducteurs existent. Il importe de ne pas être stressé avant un combat. Dans la mesure du possible, les

conflits avec l'entourage sont donc à éviter. Il faut être psychologiquement fort. Il importe d'arriver au combat en étant confiant. Brian a mentionné pratiquer beaucoup la visualisation la semaine précédant le gala. Didier en fait autant. De façon générale, la semaine précédant le combat, les concurrents se referment légèrement sur eux-mêmes pour se concentrer et visualiser l'événement. Au moment du combat, l'entraîneur ou l'homme de coin a un rôle à jouer dans la gestion du stress. Pour certains, cette personne est présente pour les calmer et pour d'autres, elle joue davantage un rôle de motivateur. Le stress n'est pas géré par tous de la même façon : certains vont discuter avec leurs copains dans la foule avant leur combat, d'autres regardent les combats précédant le leur et d'autres encore préfèrent demeurer dans la chambre jusqu'à ce qu'on les appelle. Ils ont parfois un rituel précis juste avant le combat, tel que placer leur équipement de la même façon chaque soirée de gala. De façon générale, l'important demeure l'absence de stress extérieur au combat et l'importance de la confiance en soi.

3.3 Le combat ultime comme emploi principal ou non

Certains combattants se consacrent entièrement à l'entraînement en vue de combats ultimes. Il s'agit de Frank, Maxime, Brian, Christian et Xavier. Ils enseignent tous une forme ou une autre d'arts martiaux. Notons que si Xavier se voue entièrement aux arts martiaux, ce n'est pas pour le combat ultime, mais pour son art martial.

Six autres interviewés possèdent un emploi à temps plein et s'entraînent pour le combat ultime dans leurs temps libres : Raphaël, Olivier, Éric, Didier, Tim et Alain. Parmi eux, la plupart chérissent le rêve de pouvoir eux aussi se consacrer uniquement à l'entraînement.

Les combattants doivent faire certains sacrifices lorsqu'ils choisissent de se consacrer uniquement au combat ultime en tant que combattant ou professeur pour gagner leur vie. Maxime a par exemple fait le choix de s'entraîner, de combattre et d'être « pauvre » au lieu d'exercer dans un métier qui pourrait être lucratif, posséder une maison et bâtir une famille. Son entraînement est son travail : ses ressources financières sont les revenus qu'il obtient en donnant des cours de jiu jit su et les bourses de combattants. Pour Brian, l'idéal est de pouvoir vivre de ce qui le passionne, ce qui n'est pas toujours évident. Il pourrait changer sa vie et travailler de 9h00 à 17h00. Cependant, c'est avec passion qu'il veut le faire. Dans les premiers temps, ce n'était pas évident, mais il le fait par passion et y parvient maintenant. Tous les combattants

admettent que leur choix de vie n'est pas le plus facile. Toutefois, ils ne voudraient pas ressembler à leurs amis qui ont un emploi régulier et qui parfois y sont malheureux.

Christian considère que le combat ultime est un travail comme un autre. Auparavant, il disait qu'il allait s'entraîner. Dans ces moments, quand ses amis lui demandaient de venir faire du vélo avec eux, il répondait qu'il devait aller s'entraîner. Ce à quoi ses amis répondaient « fuck l'entraînement ». Pour Christian, aller s'entraîner, c'est aller travailler. S'il n'y va pas, il sera moins bon. Dorénavant, il affirme donc qu'il va travailler. Il explique que certaines personnes travaillent 40 heures par semaine, et que de son côté, il en travaille 25 en s'entraînant.

De son côté, Olivier ne se sent pas prêt à abandonner l'emploi qui lui offre une bonne situation et une importante rémunération. Résultat : ses horaires sont chargés. Selon Alain, il est impossible de penser à arrêter de travailler. Seuls les plus grands noms au Québec peuvent le faire. Comme il travaille 40 heures par semaine, le cycle est toujours le même : entraînement, travail, entraînement, travail, etc. Raphaël considère qu'il travaille à temps plein tout en s'entraînant à temps plein. Il envie les individus qui réussissent à ne pas devoir travailler et aspire à cette situation.

3.3.1 Les bourses

Un interviewé a expliqué que les combattants reçoivent un montant X pour monter sur le ring et une prime supplémentaire s'ils gagnent. Ce montant X serait fixé selon leur expérience, leur ancienneté dans la fédération, leur titre et leur fiche.

Si plusieurs combattants ne peuvent se vouer uniquement au combat, c'est parce qu'ils considèrent que les bourses octroyées sont trop faibles au Québec. Il semble que la situation soit différente aux États-Unis où les combattants réussissent à bien vivre du sport :

« [...] pour l'instant y a pas vraiment moyen d'en vivre au Québec. Faut pas se l'cacher là. Moi j'fais des combats, mais j'ai un métier à temps plein. J'travaille pis j'peux pas quitter mon emploi pour me battre à temps plein. C'est sûr. C'est pas assez payant. Aux États-Unis c'est très payant. Mais ici, l'marché est pas encore là, mais on n'est pas rendu au même point qu'eux. Mais ça va l'devenir un jour. Y a quelques combattants, mais très peu, qui peuvent se permettre des vies intéressantes en faisant seulement que du combat. Ouais. Pis euh, j'dirais David Loiseau c'est probablement un des seuls. Pis c'est aussi un choix difficile à faire que de tout abandonner pis de te battre professionnellement, parce qu'on devient automatiquement travailleur

autonome. Donc, pas de fond de pension, pas d'assurance-vie, pas d'assurance-santé pis dentaire. Euh, on mange un coup, on se casse des dents, on est malade, pas de médicaments. Si on s'blesse, je sais pas, j'me casse une jambe, ou euh... j'peux pas travailler pendant trois semaines, j'peux pas m'battre pendant trois semaines, parce que j'suis dans l'plâtre, après ça y a la convalescence, pis pas de revenu pendant tout ce temps-là. Aucun revenu. Si j'ai pas de contrat j'ai pas de revenu, donc là... C'est dur. » (Olivier)

Plusieurs combattants ont mentionné que si une bourse de 2000 \$ ou 3000 \$ pouvait paraître substantielle aux yeux du néophyte, elle est minime en réalité puisque le concurrent doit couvrir les frais d'examen médicaux, d'équipement, d'entraînement, etc. L'argent est donc dépensé avant même d'être encaissé. N'oublions pas que les combattants ne font que quelques combats par année, et ne jouissent pas d'un salaire régulier de combattant. Certains acceptent de se battre pour quelques centaines de dollars seulement. Il faut noter que l'on retrouve quelques exceptions chez les vedettes québécoises de ce sport qui, semble-t-il, reçoivent des bourses beaucoup plus substantielles. Un interviewé a d'ailleurs mentionné qu'à ses débuts il gagnait environ 350 \$ pour aller se battre et 150 \$ de plus s'il remportait le combat. S'il en était ainsi, c'est parce qu'il se battait dans une jeune fédération. Cette dernière a pris de l'ampleur et le combattant a acquis de l'expérience et des titres. Aujourd'hui, pour un combat il peut remporter 8000 \$.

Malgré tout, il semble que les bourses importantes restent l'exception à la règle dans la situation québécoise actuelle.

3.4 Ambitions

3.4.1 Impact de l'âge dans les objectifs en combat ultime

Alain est dans la trentaine. Certains combattants se sont battus jusqu'à 40 ans. Toutefois, il mentionne qu'à son âge, il faut penser très rapidement pour grimper, être sur la pente ascendante. Alain considère que pour ce faire, les combattants ont jusqu'à 35 ou 36 ans au maximum. Il constate qu'à son âge, il ne peut plus vraiment espérer atteindre des objectifs en combat extrême. À l'opposé, Frank est un très jeune combattant. On constate qu'il rêve à des championnats toujours plus gros et envisage plusieurs opportunités. Ce jeune veut progresser très rapidement dans cette carrière.

3.4.2 Les titres, les ceintures et les plus grosses fédérations

Aussi incohérent que cela puisse l'être, les combattants n'apprécient pas particulièrement se battre lorsqu'ils subissent la pression de défendre un titre. Pourtant, ils souhaitent tous en

obtenir. Les combattants qui sont champions sont foncièrement fiers d'eux, mais une partie d'eux-mêmes aimerait se battre à nouveau sans subir la pression d'être un champion.

Deux fédérations étrangères sont ressorties du discours des interviewés : Pride au Japon et UFC aux États-Unis. Plusieurs combattants rêvent d'avoir un jour la possibilité de participer aux galas de ces fédérations. Le UFC a été mentionné plus souvent. Pour certains, il s'agit encore d'un rêve lointain, alors que pour d'autres il s'agit d'un but concret qui pourrait être atteint sous peu.

Les combattants n'ayant pas obtenu de titres mondiaux à ce jour visaient également le UFC, mais préalablement, ils tentaient d'obtenir des ceintures et des titres mondiaux.

3.4.3 Débouchés ultérieurs

Certains combattants sont plus orientés vers la « business ». L'un souhaite obtenir un gain de popularité de son école. Il s'agit en fait de sa motivation principale. Toutefois, nous verrons que plusieurs souhaitent éventuellement enseigner les arts martiaux. Il leur sera donc bénéfique d'avoir obtenu une certaine visibilité à travers les combats ultimes. Pour un autre, c'est sous un angle différent qu'il désire mettre à profit son expérience dans les combats ultimes. Bien que ce ne soit pas une motivation de base, il apprend comment fonctionne le monde des affaires en combat ultime et désire éventuellement travailler à son compte dans ce domaine dans un rôle autre que celui de combattant.

3.4.4 Motifs pouvant mener à l'abandon du combat ultime

3.4.4.1 Pour la majorité : quand le corps ne le permettra plus

Pour la plupart des combattants, le combat fera partie intégrante de leur vie jusqu'à ce que le corps ne le leur permette plus : « Je vais y aller à fond jusqu'à temps que je ne suis plus capable de marcher. » (Didier, p.19). Présentement, certains ont déjà des problèmes physiques (dos, genoux, etc.), mais comme ils sont encore capables de se battre, ils continuent. Comme Weinberg et Arond (1952) et Sammons (1988) l'ont dit, il est très difficile de quitter la boxe même lorsque les blessures prennent une place importante. Il en va de même du combat ultime. Le sport fait partie d'eux et il leur faut quitter leur passion. Nous verrons d'ailleurs qu'ils ne la quitteront pas réellement pour la plupart, mais se redirigeront vers l'enseignement de leur art favori. Nous ne pourrions toutefois affirmer avec certitude, comme les auteurs précités l'ont fait pour la boxe, que quitter le sport les oblige à délaisser leur statut et leur prestige.

3.4.4.2 Frank : désir d'une vie plus stable à l'approche de la trentaine

Si Frank a pour gagne-pain les combats extrêmes, il a tout de même étudié dans un domaine qu'il aime et où l'on retrouve plusieurs emplois afin d'assurer le moment où il prendra sa retraite des combats. Frank ne désire pas faire des combats extrêmes toute sa vie contrairement à certains :

« Euh... c'est un trip que je fais. Mè que je me tanne, je vais me tanner pis ça sera pas... à 30 ans je ne ferai plus ça là. Tsé euh... je veux avoir une famille, je veux avoir des enfants, je veux avoir une vie stable. Parce que je ne veux pas être continuellement en train de me battre. Tsé être sur le stress, c'est assez stressant. C'est un métier qui est très stressant. C'est dangereux en plus faque je veux avoir une vie plus stable là. Peut-être vers la trentaine là. Fin vingtaine là je vais arrêter ça pis je vais me ranger un peu. » (Frank)

3.4.4.3 Brian et Xavier : projets dans différentes voies

Xavier et Brian ont divers projets concernant les arts martiaux et le combat extrême, mais pas nécessairement en tant que combattants. Xavier explique que cette année, il souhaite se concentrer sur le championnat du monde de l'art martial qu'il pratique. Ainsi, il ne sait pas s'il participera à des combats extrêmes cette année.

3.4.4.4 Raphaël : lorsqu'il aura suffisamment d'argent

Raphaël a vécu des événements qui lui ont fait douter quant à la poursuite de sa carrière sportive : certaines défaites ont été difficiles à accepter et il a vu un de ses amis être gravement blessé au cours d'un combat. Toutefois, ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour lui faire tout abandonner. Raphaël ne croit pas qu'à trente ans il arrêtera le combat, mais s'il est vraiment bon, il est d'avis qu'il pourra se permettre de n'en faire que deux par année et que les bourses suffiront.

3.4.5 Un but : l'enseignement des arts martiaux

Nous avons constaté que tous les combattants aspirent à vivre des sports de combat. Si certains voudraient réussir à obtenir des bourses suffisamment élevées pour pouvoir ne s'adonner qu'au combat ultime, d'autres voient plutôt une façon d'en vivre à travers l'enseignement. Tim, Maxime, Didier, Éric, Christian, Raphaël, Brian et Frank enseignent déjà ou aimeraient éventuellement enseigner des arts martiaux. Ils voudraient d'ailleurs ouvrir leur propre école. Ils sont conscients qu'il ne s'agira pas de leur expérience la plus lucrative, mais elle les rendra heureux.

3.5 Les blessures

3.5.1 Trois mots-clés : Fréquentes, davantage en entraînement, mineures

Les combattants s'accordent sur le fait que les blessures surviennent bien davantage en entraînement que lors des combats, qu'elles sont relativement mineures, bien que fréquentes : ligaments et muscles étirés, côtes fracturées, bras et doigts cassés, vertèbres déplacées, chevilles et coudes disloqués, etc. Si les blessures surviennent surtout à l'entraînement, cela peut en partie être parce que les individus s'échauffent mal, mais plus probablement parce que les entraînements sont beaucoup plus longs que la durée des combats.

3.5.1.1 Parfois des blessures graves

Les blessures peuvent également être importantes. Un combattant nous a raconté que son ami s'est fait éclater la rotule du genou en combat. Un interviewé a déjà été victime d'une commotion cérébrale.

3.5.2 Refus du temps de guérison

Selon eux, il est impossible de prendre suffisamment de temps pour se remettre en forme, pour guérir les blessures. Il en résulte que les gens traînent toujours des douleurs résiduelles. Lors d'une observation dans un gymnase, un combattant a d'ailleurs dit : « On est tous décollisés! C'est ça l'ennui ! Mais dit à un hyperactif de prendre une année sabbatique! ». Lors de cette même observation, un des combattants s'entraînait malgré un ligament déchiré au genou. Il ne participait toutefois pas à tous les exercices. Les combattants n'accordent pas ou très peu de temps à la récupération parce qu'ils sont anxieux de reprendre l'entraînement complet le plus rapidement possible. Quelques motivations pourraient être à l'origine de ce refus du temps de guérison. Tout d'abord, comme l'activité est pour eux une passion et le centre de leur vie, ils se sentent malheureux et déçus sans la pratique. On retrouve également dans cette façon de faire la nécessité de dominer le corps; les combattants ne s'arrêtent pas parce que leur corps le leur demande; ils commandent plutôt au corps de se soumettre à leur volonté. Dans un autre ordre d'idée, l'argent peut justifier ce comportement. Le combat ultime ne s'avère pas encore un sport très lucratif. Or, s'ils cessent l'entraînement quelques semaines, il est possible que les combats à venir soient compromis de même que les bourses qui les accompagnent. De même, en ne se présentant pas à un combat, les combattants craignent d'être mis à l'écart ou oubliés par les promoteurs. On peut tout de même se demander s'il s'agit de la stratégie la plus adéquate que de

ne pas s'arrêter ou si cela ne fait pas en sorte que les blessures ne guérissent jamais complètement et résultent en certaines zones de fragilité chez l'individu.

Lorsqu'une blessure survient pendant le combat, tant que faire se peut, l'individu doit cacher sa douleur à l'adversaire pour éviter que l'autre gagne en confiance. Il n'est d'ailleurs pas rare que les combattants poursuivent les combats malgré le fait qu'ils se soient blessés.

3.5.3 La relation à la douleur

Préalablement, nous avons mentionné que les combattants considèrent la plupart de leurs blessures comme mineures. D'un point de vue objectif, cette affirmation devient relative. Les individus ne pratiquant pas de sports de combat pourraient considérer que les coudes disloqués sont des blessures majeures. Cependant, si ça ne l'est pas pour les combattants, c'est en partie parce qu'ils comparent souvent leur situation avec la boxe et le hockey où l'on fait face régulièrement à des commotions cérébrales. Le combat extrême serait plus difficile pour l'ossature, alors que la boxe serait plus difficile pour la musculature, les articulations et le cerveau.

De façon générale, les combattants possèdent un seuil de tolérance très élevé pour leur corps. Pour eux, il est normal, voire nécessaire, d'être constamment blessés. Sans quoi, il y a là matière à croire que la personne ne pousse pas suffisamment son entraînement. Nous pouvons ici faire allusion au concept de déviance positive : une des valeurs de l'éthique sportive est que les athlètes doivent accepter les risques et jouer malgré la douleur (Hugues et Coakley, 1991). Toutefois, il y a un « surconformisme » à ce précepte dans les combats ultimes. Lorsque les blessures surviennent en combat, la volonté de gagner semble si forte qu'elle surpasse la douleur ressentie.

Lors du combat l'adrénaline est si forte que la douleur n'est pas ressentie. Les promoteurs quant à eux ne semblent pas nécessairement nier les possibilités de blessures ou de douleur. Un promoteur a d'ailleurs déjà demandé à Raphaël de bien réfléchir avant de poursuivre, car il avait déjà vécu de mauvaises expériences avec des combattants blessés. Toutefois, tous les acteurs impliqués, y compris les combattants, nient les dangers physiques associés au sport : pour tous, les blessures demeurent mineures. Cela est similaire à ce que décrit Sammons (1988) sur l'attitude adoptée dans la boxe.

Raphaël raconte que certains combattants sont choyés par leur génétique, ce qui est son cas. En effet, il affirme avoir une mâchoire qui réussit à encaisser les coups. D'autres combattants, lorsqu'ils reçoivent un coup, tombent K.O. Il explique également qu'il importe de s'habituer à la douleur. Selon lui, la crainte de la douleur survient lorsqu'on ne se souvient plus de la sensation, par exemple après un long arrêt de l'entraînement. Avant un combat, il va jusqu'à se frapper légèrement pour bien avoir en tête la sensation :

« Moi souvent qu'est-ce que je vais faire avant un entraînement même avant un combat là, j'ai mon protège dents, parce que le protège dents c'est une partie intégrante d'une bonne mâchoire. Tes dents sont fermés ta mâchoire est correcte, est ouverte, ça peut disloquer. Quand j'ai mon protège dents je suis là je vais prendre mon gant pis je vais me donner des petits coups sur la tempe, sur le menton, pogner le nez, je me donne trois quatre coups dans le nez, pas pour me faire mal mais assez pour faire ça. Ça gèle un peu. Je vais faire ça, bang le round commence, ça va. On dirait que je viens de perdre une crainte. »
(Raphaël)

Tout comme les boxeurs, les combattants ultimes ressentent de la douleur physique. Wacquant (1989) affirmait qu'ils devaient dès lors changer leur rapport au corps. Il est impossible d'affirmer que ce changement s'opère dans la même optique pour les combattants, mais il appert de toute évidence que ceux-ci ne considèrent pas la douleur et le corps de la même façon que les individus ne pratiquant pas de sport de combat. Leur corps devient effectivement eux aussi une machine à donner et recevoir des coups et des soumissions.

3.5.4 Les blessures : une perte d'argent

Raphaël a apporté une vision particulière des blessures. Selon lui, comme elles font en sorte que les combattants manquent certains galas, elles deviennent une source de perte d'argent et d'expérience. Raphaël explique que présentement lorsqu'un combattant est blessé, il perd un combat et n'est pas payé. Il émet l'hypothèse qu'un jour les combattants pourront obtenir des assurances, mais ce n'est pas le cas présentement. Il ajoute que certaines blessures empêchent même les combattants d'aller travailler. Il y a ainsi perte de bourse et de salaire.

4- POUR ÊTRE UN BON COMBATTANT

4.1 L'importance de la technique

Pour être un bon combattant professionnel, il appert que la maîtrise des techniques de différents arts martiaux doit être acquise. Pendant un combat, les combattants doivent toujours miser sur les techniques qu'ils connaissent. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un sport. Selon plusieurs, la technique est l'élément prédominant :

« Y'a un proverbe qui dit que la vitesse va battre la force mais la technique va battre la vitesse. Pis ça c'est vrai en général parce que quelqu'un qui est vraiment vite, qui fait n'importe quoi tsé... tu peux courir comme un fou là pis faire n'importe quoi mais à un moment donné là, un coup de poing dans le vide pis tu fais rien, ben tu vas t'épuiser, pis l'autre personne va prendre l'avantage de ça. Ou ben tu te bats comme un bœuf, tu peux jamais renforcer les articulations, tes nerfs ou des affaires de même tsé, tu joues jamais avec des affaires de même. Tu peux pas faire des poids de nerfs ou des choses comme ça, des push-ups de menton pour empêcher le knock out. Ça existe pas ces affaires-là, c'est des points, c'est pas des choses que tu peux renforcer. Fait que t'as pas le choix d'être technique par rapport à ça. » (Éric)

4.2 Adopter un comportement sportif adéquat et discipliné

Si les combattants maîtrisent leurs techniques, ils doivent également adopter un bon comportement en combat. Tim définit cette conduite par le respect de l'adversaire, de l'arbitre et de la foule. Il affirme n'avoir jamais vu quelqu'un adopter un mauvais comportement. Éric ajoute qu'il importe de ne pas retenir de haine et de rancune envers un adversaire qui nous a battu :

« Ben félicitations! Tu m'as battu mais c'est de ma faute, mettons que moi j'étais pas dans mon top dans ce niveau-là ou j'ai pas fait les bonnes affaires, ou j'ai fait une erreur. » C'est pas à cause que « ha t'es un sale! », etc... ça marche pas de même. » (Tim)

En combat, il importe donc d'avoir une bonne discipline personnelle. Si cette discipline se reflète sur le ring, elle est également de mise à l'entraînement : persévérance, discipline et endurance sont des ingrédients du succès. Qualités cohérentes avec ce que Wacquant (1998a) rapporte sur les qualités requises pour boxer. Si tous les combattants sont d'accord sur ce point, Maxime accorde de son côté une importance particulière au rôle de l'entraîneur dans la réussite du combattant. Selon lui, si quelqu'un se donne corps et âme au sport mais n'est pas bon, c'est parce qu'il a un mauvais entraîneur. À l'inverse, Brian croit que toute la responsabilité du succès repose sur le combattant et l'entraîneur est présent uniquement pour l'épauler dans ses techniques.

4.3 Jouer d'intelligence et de réflexion

La technique et la discipline sont de mise. Mais encore faut-il utiliser le tout avec intelligence. Didier décrit un de ses élèves dont il est fier, comme étant quelqu'un de très intelligent. Il souligne qu'il est impossible d'aller loin en combat extrême si on ne l'est pas : c'est un pré-requis pour assimiler toute la technique nécessaire. Le sport est si vaste qu'il faut être intelligent : mises au sol, frappes, esquives de frappes, etc. Il faut avoir une rapidité d'esprit et

de mouvement très fine puisque tout se déroule en quelques fractions de secondes en combat. Lors de ces événements, il importe de garder la tête froide et de réfléchir malgré les coups reçus.

4.4 Le « killing instinct »

Didier a ajouté un point dont il est le seul à faire mention. Selon lui, les combattants doivent ressentir ce qu'il nomme le « killing instinct » :

« [...] ils appellent ça un « killing instinct », c'est avant le combat, se mettre dans un état mental de... pas de rage mais ça me dérange pas de frapper l'autre. C'est un peu comme si ta vie serait en danger là, il faut que tu mettes ça pire dans ta tête le scénario. Quand le combat est fini, c'est fini. La minute que « ding ding » c'est fini... C'est comme, c'est con Tyson il l'a cet instinct là mais y'a pas l'intelligence de reprendre la carte après. Y'a pas la carte, il perd la carte carrément tsé là. » (Didier)

5- PERCEPTION DE LEUR SPORT ET DU PUBLIC

5.1 Leur perception du sport

5.1.1 Un sport très technique

En interviewant les combattants, nous avons constaté qu'ils considèrent leur sport comme étant très technique, contrairement à ce que la population en général en pense. C'est un sport qui nécessite la maîtrise d'une panoplie de mouvements et qui oblige l'athlète à réfléchir pendant le combat.

5.1.2 Des athlètes entraînés qui s'opposent

Comme le sport est à ce point technique et exigeant physiquement, tous les combattants sont des individus entraînés :

« Quand les gens souvent pensent que c'est n'importe qui qui peut aller faire ce sport-là tsé. Que tu mettrais un bon boxeur pis qui pourrait se battre tsé qui pourrait battre tout le monde. Mais tsé, ce que les gens comprennent pas c'est qu'on prend pas des gens dans la rue tsé. On prend pas n'importe qui. Des gens qui se sont entraînés pour ça tsé. Souvent les gens ils regardent ça pis ils pensent que c'est de la bataille de rue mais y'a beaucoup de technique en arrière de ça. » (Frank)

Plusieurs expliquent qu'ils s'entraînent comme des athlètes olympiques, que c'est un sport à temps plein. Pour les combattants, il est impossible de faire ce type de sport professionnel sans en être un.

5.1.3 Un sport en constante évolution qui nécessite la polyvalence des combattants

Les athlètes sont donc bien entraînés et techniquement forts. Il faut comprendre que les techniques sont multiples puisqu'elles recoupent plusieurs disciplines. Un combattant doit apprendre à se défendre debout, au sol et au corps à corps. Même si cette diversité de techniques demande plusieurs heures d'entraînement, c'est ce qui attire plusieurs individus vers ce sport. De plus, chaque jour de nouvelles prises et techniques sont inventées, ce qui oblige les adeptes à constamment se renouveler. S'ils apprécient cet aspect, c'est parce que cela pousse encore davantage les concurrents à se dépasser. Le combat ultime est une façon de vivre et de se dépasser, dépassement qui passe par la technique.

5.1.4 Un art intéressant pour les spectateurs et non de la violence

Les combattants affirment que beaucoup de gens croient à tort que le combat ultime se résume à de la violence. Ces gens croient que les hommes qui pratiquent ce sport sont fous. Pourtant, Tim explique qu'il s'agit en fait d'un art. C'est un amalgame d'arts martiaux qui est intéressant à regarder. Tim mentionne qu'il ne faut pas oublier la présence de l'arbitre qui peut arrêter le combat et le fait que les combattants peuvent taper au sol pour signifier qu'ils arrêtent le combat.

5.1.5 La mauvaise perception de l'intelligence des combattants

Principalement lors de nos observations, mais également lors des entrevues, les combattants ont tenu à infirmer le préjugé selon lequel les combattants sont des brutes dépourvues d'intelligence:

« S'cuse l'expression, mais on n'est pas des caves. Les gens y pensent que les combattants extrêmes c'est des niaiseux. La plupart des gens le savent, sont vraiment très intelligents. C'est pas parce que tu te bas que tu vas, que j'ai... C'est pas parce que tu te bas que t'es pas assez intelligent pour faire autre chose. C'est un choix. L'opinion publique serait surprise de savoir quel genre d'individu il s'agit. Ça c'est j'pense que c'est le plus gros point. Regarde comme le gars qu'on a croisé tantôt, lui y vient juste de terminer son Barreau, pis c'est un combattant, y a un de mes amis, c'est un massothérapeute. Y a un autre gars que je connais, psychologue en psychologie sportive. Y en a qui ont pas nécessairement un métier ou une carrière professionnelle, mais... s'en fait aussi des gens très intelligents aussi. » (Olivier)

5.2 Les spectateurs québécois vus par les combattants

5.2.1 Un manque de connaissance du sport

Les combattants croient que leur sport n'est pas perçu comme il le devrait chez les spectateurs. Comme il s'agit d'un sport encore jeune, la foule ne saisit pas toutes les techniques appliquées et

recherche davantage une bataille semblable à celle que l'on voit dans les rues. Or, le public est parfois déçu lorsque tout le combat se déroule au tapis avec des techniques au sol.

Tous les interviewés, de même que les individus présents lors des observations, considèrent réellement le combat ultime comme un sport. Les Québécois ne connaissent pas bien ce sport; ils ne savent pas ce qu'est une guillotine, une extension de bras ou un étranglement. La foule émet des commentaires de type : « rentres-y dedans, fais-y mal, etc. etc. ». Éric compare la situation québécoise à la maternelle du sport :

« C'est un peu comme la maternelle du sport veut, veut pas parce que qu'est-ce que tu veux, si t'es à la maternelle du sport ben c'est normal qu'y a des enfants, y'en a qui gueulent pis qui crient des niaiseries parce que y'a des personnes qui sont plus versées pis qui connaissent plus ça ben y perdront pas leurs énergies à gueuler « ha ben fait ça, fait ça... » parce qu'ils savent que c'est pas logique, que tu peux pas le faire. » (Éric)

Les combattants interviewés se sentent comme des pionniers de ce sport au Québec et c'est pourquoi la population ne comprend pas encore parfaitement leur sport technique. S'il y a un manque de connaissance de la part des spectateurs, il y a également un manque de reconnaissance de la part des Québécois selon les combattants. Certains concurrents se battent dans d'importants événements à l'extérieur du pays et ils demeurent pourtant des inconnus ici au Québec.

Les combattants comprennent que le sport est jeune et qu'il est normal que la population n'en saisisse pas toute l'envergure. Ils aimeraient que les gens observent davantage la technique : ils trouvent frustrant de voir que les spectateurs croient que ce sont simplement des gars qui se « tapent sur la gueule ». Ils n'aiment pas que l'on perçoive le combat ultime comme un spectacle barbare. Selon plusieurs, les spectateurs québécois recherchent la violence et la barbarie. Cela va dans le même sens que les résultats de l'étude de Smith (1975). Dans cette étude sur le hockey, les spectateurs approuvaient ou approuvaient fortement la violence qu'elle soit légale ou non.

Cependant, Maxime n'est pas doux à l'égard des spectateurs en les considérant comme des imbéciles. Il croit que les Québécois veulent voir « deux mongoles se taper sur le ring ». Ils trouvent que c'est un beau spectacle après avoir bu trois ou quatre bières. Ils aiment la violence : « Le monde connait rien. Sur 5 000 personnes y'en a peut-être 50 qui savent ce que l'on fait dans le ring. C'est pour ça que je te dis que c'est un public ignorant, un public... moi je déteste

la foule. Moi je déteste la foule, moi je n'ai rien à foutre de la foule. » (p.26). Les interviewés croient que les spectateurs viennent voir un show. Or, la base de ce sport n'a jamais été le spectacle, mais bien un combat libre.

5.2.1.1 La presse et le nom : des rôle à jouer dans cette mauvaise perception

Certains combattants sont persuadés qu'au départ, c'est la presse qui a fait en sorte que les combats extrêmes ont été perçus comme un spectacle barbare. La presse aurait présenté ce sport comme un combat de gladiateurs.

Plusieurs ont fait allusion au nom du sport qui serait selon eux inapproprié. Si au départ les combats étaient réellement extrêmes, avec l'évolution, c'est devenu un réel sport qui n'est plus extrême à ce point. Il s'agit bien davantage d'arts martiaux mixtes, mais le terme « combat extrême » a persisté à travers l'histoire. Ce nom donne une mauvaise image de ce qu'est ce sport.

5.2.2 La dimension spectacle : pour plaire à une foule novice et pour le plaisir de certains combattants

Certains combattants apprécient le côté spectacle existant dans le combat extrême à savoir que les concurrents se donnent un certain rôle, qu'ils tentent de faire plaisir à la foule, qu'il y ait des spectacles entre les combats, etc. Didier apprécie particulièrement cette dimension. À l'inverse nous avons vu que Maxime considère le tout comme inutile. De l'avis d'Olivier, la dimension spectacle sera importante pour les 10 premières années. Pour l'instant au Québec, les gens ne comprennent pas vraiment ce qu'ils voient, donc tant qu'ils ne seront pas vraiment bien éduqués, la dimension spectacle, telle que la pyrotechnique, sera importante. Olivier affirme que d'ici quelques années, les gens vont apprécier ce qu'est un bon spectacle, ce que font les athlètes et non la pyrotechnique, les ring girls ou les spectacles de danse.

5.2.3 De plus en plus une clientèle d'arts martiaux

Graduellement, il semblerait que la foule ait tout de même changé. Lors des dernières entrevues, plusieurs combattants ont fait remarquer que l'assistance est de plus en plus composée d'individus intéressés par les arts martiaux. Selon monsieur Stéphane Patry, le public sait reconnaître l'effort et le talent. Il commence à réellement connaître le sport : au début lorsqu'il y avait des prises, le public n'y comprenait rien. Aujourd'hui il applaudit.

5.2.4 Comparaison avec le public japonais de Pride

Plusieurs combattants ont fait allusion au public japonais de la fédération Pride comme étant l'idéal. Les combattants rapportent qu'à Pride, la foule est silencieuse et on entend parfois un « aaahhh » admiratif. Les spectateurs sont épatés par les techniques qu'ils voient. Ils sont versés dans les arts martiaux depuis des millénaires; ils ont donc appris quelque chose. L'idéal pour plusieurs est cette attitude respectueuse des Japonais. Selon Olivier, aujourd'hui il y aurait peut-être un tiers des spectateurs québécois qui comprennent ce que c'est vraiment. Au Québec, les gens crient pour avoir du sang dans les spectacles. Ils veulent de la bataille et chialent quand le combat se passe au sol. Olivier avance qu'aux États-Unis, la compréhension serait meilleure, et au Japon, les spectateurs sont silencieux. Il explique comment les spectateurs agissent au Japon :

« Ici au Québec, les gens crient pour du sang, les gens crient pour euh, de la bataille, pis y chialent quand le combat est trop au sol. Aux États-Unis y ont un peu plus de compréhension, pis au Japon les gens sont silencieux. Assis bien droits sur leur chaise, puis ils observent. Ils ne crient jamais, jamais. Quand ils voient une belle technique, on entend des murmures, des applaudissements, pis c'est tout. Ils apprécient le sport. Comme quand on va à l'opéra. On parle pas, on crie pas à l'opéra. C'est la même chose pour le combat ultime. Sont conscients que c'est des artistes les athlètes professionnels qui travaillent dur, qui font quelque chose vraiment extraordinaire. C'est comme si ils voient un beau ballet ou un opéra, ils disent pas un mot. C'est leur manière de témoigner leur respect aux combattants. » (Olivier)

6- TROIS CAS-TYPES

Avant la rédaction de ce chapitre, nous voulions présenter les données uniquement sous la forme de cas-types. Cependant, cela s'est avéré être un véritable casse-tête. Les profils-types changeaient constamment selon les points de comparaison utilisés, à savoir les circonstances et motivations des concurrents, la place du combat dans leur vie quant à l'entraînement, l'emploi et les ambitions, la perception de leur sport ou la perception du public. En utilisant exclusivement les cas-types, il devenait impossible d'exposer toutes les particularités notées lors de nos entrevues. Le chapitre sous sa forme actuelle dresse donc un portrait plus fidèle aux propos tenus par les interviewés.

Comme toutes ces données ont été traitées en détail sous les rubriques précédentes, il convient maintenant de conjuguer le tout pour élaborer trois cas-types. Si elles laissent de côté certains détails vus dans les entrevues, ces trois histoires ont la qualité de bien fusionner les rubriques précédentes pour former des tous cohérents.

Le premier cas-type représente la majorité des concurrents interviewés. Il est élaboré principalement à partir de l'histoire d'un individu, mais des nuances seront incorporées à l'aide du contenu d'autres entrevues. Nous verrons donc que la majorité des individus sont motivés par l'apprentissage des techniques et le dépassement de soi. Le combat est alors central dans leur vie.

Les deux cas-types suivants représentent des histoires plutôt uniques dans l'échantillon. Ils seront donc chacun bâtis à partir d'une entrevue. Le second cas-type représente le batailleur de rue converti en combattant ultime. Le combat est encore au centre de sa vie, mais la motivation première est de frapper autrui sans subir de conséquences légales. Le dernier cas-type n'apprécie pas les combats ultimes et y participe uniquement dans une visée commerciale; augmenter la popularité de son école d'arts martiaux. Il conserve une vision traditionnelle des arts martiaux et considère que le combat ultime n'est pas un sport respectable de par sa violence. Ces deux derniers cas-types représentent deux individus de l'échantillon. Cependant, ils illustrent des personnalités et des trajectoires différentes qui sont probablement présentes dans le monde du combat ultime, bien que peut-être minoritaires.

6.1 Premier cas-type : le combattant motivé par l'apprentissage de techniques et le dépassement de soi

Ce combattant a pratiqué plusieurs types d'arts martiaux, et par le fait même, visité plusieurs écoles. Un copain d'entraînement lui a un jour fait visionner une cassette de combats extrêmes. Lorsqu'il les a visionnées pour la première fois, il a trouvé l'activité trop violente. Il s'agissait d'un combat se déroulant au Brésil et il n'y avait alors pas encore de règlements. Peu à peu, les règles se sont resserrées et il est devenu un adepte et un pionnier de ce sport au Québec. Cependant, la plupart des combattants se sont passionnés pour ce sport dès le premier visionnement d'un combat. Il a commencé les combats en faisant une dizaine de combats « close door » (p.4). C'était des combats souvent très dangereux et illégaux. Ils avaient lieu sur des réserves amérindiennes pour la plupart et certains dans des écoles, le soir après le départ des élèves. À cette époque, les combats extrêmes n'existaient pas vraiment et il souhaitait en faire. Ces combats « close door » étaient des combats par exemple de mui thai, qui est un art martial, mais c'était du « full-contacts ». On ne considérait pas les différences de poids. On n'y retrouvait ni règles, ni arbitres. Il n'y avait pas de limite de temps, les gens pouvaient se frapper dans les parties génitales, se tirer les cheveux, se mettre les doigts dans les yeux. Cela avait pour

résultats des combats bestiaux. Il préfère les combats d'aujourd'hui, devant une foule. Il considère que c'est maintenant un sport.

Il croit que le combat extrême tel qu'il est aujourd'hui peut lui permettre de prouver que certains arts martiaux sont inefficaces et que ce qu'il pratique leur est supérieur. Ce type de combattant apprécie les défis que le sport offre. L'apprentissage perpétuel de nouvelles techniques l'oblige à se dépasser, de même que la diversité des types d'adversaire qu'il peut affronter. De plus, cet exercice offre une forme de défoulement qu'il apprécie. Les arts martiaux et le combat ultime ont un impact positif dans sa vie : ils lui permettent d'adopter un mode de vie sain et de devenir un individu discipliné et ouvert aux autres. Le fait que les combats se déroulent devant une foule est un élément positif à ses yeux; il adore se donner un personnage et plaire aux spectateurs.

Si au départ ce combattant a été réticent à la vue de ces combats, il affirme qu'ils font maintenant partie de lui, qu'il en a besoin pour être heureux. Il considère qu'aujourd'hui il est près du classement mondial, titre auquel il aspire. Il souhaite également remporter le plus de ceintures possibles, peu importe les organisations.

Depuis quelques années, le combat est la sphère centrale de sa vie. Il s'entraîne et enseigne plus de 20 heures par semaine pour assimiler les multiples techniques nécessaires au sport. À la base, il se sent bien dans l'enseignement des arts martiaux, c'est ce qu'il souhaite faire de sa vie. Il a commencé à enseigner dès l'âge de 15 ans, soit il y a une dizaine d'années. Sous peu, il aimerait bien ouvrir sa propre école. Il s'attend à vivre pauvrement pendant deux ans, mais croit qu'en travaillant à temps partiel et en obtenant les bourses pour les combats, il devrait réussir à joindre les deux bouts.

Les choix de ce concurrent reposent sur le combat extrême. Sa vie est complètement orientée par ce sport. Il aurait par exemple pu obtenir des emplois très payants et vraiment intéressants, mais il les refusait parce qu'ils ne concordaient pas avec ses horaires d'entraînement. Il est impossible d'avoir un emploi qui comporte des horaires variés; l'horaire doit être stable avec des heures fixes. Il a également eu son permis de conduire seulement à l'âge de 22 ans. Avant cet âge, l'argent qu'il gagnait allait en totalité à ses cours et à son équipement. Il est conscient que parfois les combattants ont la vie un peu maigre, mais c'est un choix. Un choix qui requiert toutefois beaucoup de persévérance :

« Ouais ça prend... pour persévérer dans les combats extrêmes ça prend de la volonté là, c'est la volonté là, il faut jamais que tu lâches. Des fois ça ne me tente pas, sérieusement là je suis fatigué, j'ai fini ma journée de travail. Ben souvent je finis de travailler pis je vais donner mes cours, tsé c'est con mais c'est comme genre j'suis fatigué là... sérieux, deux heures, trois heures. Je suis parti à 8 heures le matin, je reviens à dix heures le soir j'ai juste travaillé, m'entraîner ça me tente pas là. »

Comme nous l'avons mentionné, il apprécie la foule. Il considère qu'elle commence à saisir les techniques et le sport même s'il y a encore de l'éducation à faire à ce niveau. Il adore se donner en spectacle et considère que son sport est à « mi-chemin entre la fausse lutte et la vraie boxe », il aime adopter un personnage un peu arrogant dans le ring même s'il est un individu très timide. Il sait que de cette façon il pourra faire réagir la foule. Ceci n'est toutefois pas le cas pour tous. Certains considèrent qu'aujourd'hui le sport s'est trop transformé en spectacle et n'apprécient pas la nécessité de plaire à la foule. Ils préfèrent se battre uniquement pour le combat.

Il souhaiterait un plus gros appui médiatique et aimerait bien que le sport soit davantage connu et reconnu comme un sport digne de ce nom par la population. Il considère qu'il est un athlète intelligent et s'entraîne au même titre qu'un athlète olympien. Il souhaite démentir les préjugés de la population face à son sport en démontrant qu'il n'est pas un simple adepte de la bataille.

Pour ce qui est de sa perception des acteurs impliqués dans ce sport, elle est somme toute positive. Les arbitres sont généralement bons. Notons toutefois que la vision à ce propos demeure partagée et que quelques combattants sont d'avis que les arbitres gagneraient à suivre davantage de formation sur les combats ultimes, voire à le pratiquer en tant que combattant. Il est d'avis que pour les promoteurs, l'important est d'offrir un bon spectacle. Il ajoute que certains privilégient les élèves de leur école afin de s'assurer une bonne publicité. Si la plupart des combattants ont une vision plutôt noire du promoteur, c'est à cause du côté « business » qu'il représente. Ce type de combattant apprécie l'ambiance amicale et respectueuse entre les combattants. Évidemment avant le combat, il peut survenir des jeux de regards en vue d'intimider l'adversaire, mais une fois le combat terminé, tous s'apprécient.

Pour ce qui est de la préparation en vue des combats, les deux mois précédant un combat lui demandent encore plus d'entraînement. Parallèlement, sa vie personnelle est d'autant plus mise de côté. C'est tout de même les moments qu'il préfère. Il s'attarde énormément à connaître son

adversaire et à tenter de comprendre comment celui-ci se bat. Il visionne des cassettes de combats antérieurs et adopte une stratégie de combat. Il pratique également la visualisation. La journée du combat, il ne ressent pas de stress particulier. Toutefois, le combat lui-même lui procure une poussée d'adrénaline si forte qu'il se sent complètement vidé par la suite :

« Le high est tellement haut, le down est tellement bas, tu peux même pas t'imaginer là. Même pas t'imaginer là. Je sais pas ce que c'est vraiment... il faudrait que je lise sur l'adrénaline, c'est sécrété par le corps, là mais c'est vraiment là... ça doit être vraiment un sale rush. Tsé tu peux pas en profiter en combat tsé toi tu pars sur l'adrénaline, mais dis-toi que l'autre aussi il est sur l'adrénaline. Sauf que... tsé c'est une sorte de drogue... tsé qu'on veut aller rechercher là le high d'adrénaline. J'aime pas le down après là. C'est incroyable. Je suis tout le temps couché une demi-heure. Des fois ça me prend de l'oxygène. Les combats longs là ça m'a déjà arrivé une demi-heure d'oxygène après. »

Il se décrit comme un combattant fonceur qui démontre une grande volonté de vaincre. Selon lui, pour être un bon combattant il faut d'abord être intelligent pour assimiler les techniques, avoir un « killing instinct » tel que nous l'avons vu plus tôt dans ce chapitre, de même qu'un bon professeur. Comme plusieurs, il affirme qu'il continuera à se battre jusqu'à ce qu'il ne soit plus capable de marcher. Ce sport fait partie de lui, il se battra jusqu'au bout. Il a déjà accepté que plus tard, il serait atteint d'arthrite et serait « tout croche ».

6.2 Deuxième-cas type : le batailleur de rue

Notre second cas-type est un individu très calme et posé. Paradoxalement, il aime par-dessus tout se battre. Depuis l'âge de 9 ans, il pratique les arts martiaux et a toujours recherché l'art qui pourrait faire de lui le plus fort dans son environnement. Depuis, il a acquis un important bagage dans les arts martiaux et pratique la boxe depuis plusieurs années. Cependant, ce qu'il préfère c'est le style « bagarre de rue », ce qui recoupe plusieurs types de combat.

Un jour, il a vu le film « Blood sport » qui concerne des combats illégaux. Lorsqu'il a vu ce film, il s'est dit que ce serait bon pour lui de se battre avec « du vrai monde tsé qui sont capables de s'battre ». Dès le moment où il a vu ce type de combat, il a voulu le pratiquer, tout en pensant que cela n'existait que dans les films. Ainsi, lorsqu'il a entendu dire que l'on pouvait l'exercer au Québec, il a fait ses propres démarches pour pouvoir y participer.

Le but premier de ce type de combattant est de pouvoir se battre, se battre et encore se battre. Contrairement aux autres interviewés, c'est un batailleur de rue invétéré qui a envoyé des hommes à l'hôpital jusqu'à l'aube de la trentaine. Il débute l'entrevue en disant qu'il ne nous contera pas sa vie depuis qu'il est jeune, mais qu'elle s'est déroulée dans la violence. Il avoue avoir toujours été un batailleur de rue. Il admet même que lorsqu'il se battait, il était rarement fâché. Il se battait pour se battre, par exemple si quelqu'un riait de lui, ou bien pour défendre un ami. Cet interviewé souligne qu'il n'a jamais perdu un combat dans la rue malgré le fait qu'il se battait 2 à 3 fois par fin de semaine. Il se battait très bien et envoyait toujours les gars à l'hôpital. Il trouvait très fatigant les problèmes de justice et avec la police. Par contre, il mentionne que si cela lui a coûté cher en frais d'avocat, il n'a jamais été emprisonné. Il ne se bat plus dans les rues depuis qu'il le fait en combat ultime, soit depuis 5 ans environ.

Dans ce sport, il retrouve le plaisir de se battre. Il aime frapper autrui sans avoir à se retenir : « Tu vas dire un peu c'est barbare, mais, moi j'aime ça fesser su quelqu'un sans me r'tenir (rires) ! Pour faire mal. ». Ce cas-type affirme qu'il se bat en combat extrême parce que « c'est le fun ». Même s'il a été un batailleur de rue pendant longtemps, il aime réfléchir pendant son combat : il ne souhaite pas se battre en fermant les yeux et en frappant « comme un niaseux ». Il apprécie les multiples possibilités techniques que l'on retrouve en combat ultime. Si l'adversaire est meilleur que lui à la boxe debout, il peut l'amener au sol. Si l'autre est meilleur que lui au sol, il peut essayer debout.

Maintenant qu'il se bat en combat ultime, il trouve cela plus agréable : il n'a pas à se casser la tête avec les conséquences légales qui suivent comme lorsqu'il se battait dans la rue. Après un combat, il se sent soulagé :

« Ah ouais, chu tellement, comment j'dirais, ça j'pense ça arrive à tous les fighters après l'combat on est vraiment tous euh, pffffff (expiration) soulagés comme, j'veux dire on a eu un gros rush d'adrénaline là, pis après au moins c'est ça j'ai pas à me casser la tête, bon y vas-tu appeler la police tsé, après, j'ai juste à repenser au combat, pis pas m'casser la tête avec les conséquences qui vont suivre. »

Il se bat contre des gens qui le souhaitent également et qui lui offrent de surcroît un meilleur défi que dans les rues. Le combat extrême paraît ici être pratiqué dans un dessein thérapeutique en ce sens que s'il n'existait pas, l'individu se battrait probablement toujours dans la rue. Sur ce point, il s'agit de l'individu de notre échantillon qui s'avère le plus semblable aux personnes

interviewées dans le documentaire de Dan Bigras « Le Ring intérieur » où l'on montrait que les arts martiaux et le combat ultime avaient eu un effet bénéfique sur plusieurs individus qui arpentaient une route difficile jusqu'à la découverte de ces sports. Cependant, outre ce parallèle, les personnes vues dans ce film sont davantage similaires au premier cas-type.

Ce combattant a brièvement mentionné qu'il se battait également pour le plaisir d'avoir une foule derrière lui. Après l'entrevue, il a livré une réflexion : « J'dis pour le plaisir de m'battre, mais maintenant, y a aussi l'argent. Ce n'est pas facile de monter dans un ring et il y a un stress à gérer. » Au niveau amateur, les combattants le font gratuitement, mais maintenant, il veut de l'argent.

Quand nous lui demandons ce qu'il aime le plus dans les combats extrêmes, il nous répond sans hésiter que c'est le combat lui-même. Selon lui, la plupart des combattants sont impatients que le combat soit terminé. Pour sa part, il savoure chaque minute précédant le combat et chaque seconde du combat lui-même. Pour exposer cette appréciation, il explique sa sensation lorsqu'il se rend dans le ring par ce qu'il nomme le « couloir de la mort » :

« Pis ben souvent j'marche mettons avec mes entraîneurs pis une couple de gars qui m'suivent pis toute pis un moment donné j'arrête de marcher. Pis là tout l'monde arrête, « qu'est-ce tu fais ». Pis là j'prends une grande respiration pis j'dis, j'profite du moment présent là tsé. Pis eux autres y capotent toute parce qu'ils veulent ça soit fini eux autres. Y capotent, y aiment pas ça. Moi c'est l'contraire, j'aime ça au bout. J'voudrais que, (rire) que tsé que les secondes se soient des minutes pis des heures. Eux autres, c'est tout le contraire. Des fois j'me demande « qu'est-ce vous faites là, tsé à faire c'te sport-là tsé ? » J'trouve qui sont pas normal. Pis eux autres y trouvent que c'est moi qui est pas normal. »

On comprend très vite que la bataille est pour lui un mode de vie. D'ailleurs, pour exprimer à quel point il se sent proche de ses adversaires, il affirme qu'il serait prêt à les défendre dans la rue si le besoin se présentait.

Le combat extrême prend une place importante dans sa vie. Pour lui, ce sport est devenu son travail. Auparavant il disait qu'il allait s'entraîner. Dans ces moments, quand ses amis l'invitaient à aller en vélo avec eux, il répondait qu'il devait aller s'entraîner. Ce à quoi ses amis et sa conjointe répondaient « fuck l'entraînement ». Pour cet interviewé, aller s'entraîner, c'est aller travailler. S'il n'y va pas, il sera moins bon. Dorénavant, il prétend donc qu'il va travailler. Il explique que certaines personnes travaillent 40 heures par semaine, et que de son côté, il en

travaille 25 en s'entraînant. Six à huit semaines avant un combat, l'entraînement est intensifié : pendant cette période il se limite à s'entraîner, manger et dormir.

Selon lui, un bon combattant doit d'abord choisir les bonnes techniques et y être fort : la boxe, la lutte et le jiu jít su brésilien sont les meilleurs choix. Il faut également être capable de réaliser une bonne préparation mentale, puisque cela représente selon lui 60 % du combat. Dans le chapitre suivant, nous verrons que des combattants font varier leur poids entre la pesée et le combat. Ce n'est pas son cas; il préfère se concentrer sur le combat lui-même.

Finalement, il est clair qu'une fois de plus, ce combattant n'a nulle envie d'arrêter les combats. Tant que son corps le lui permettra, il se battra.

6.3 Troisième cas-type : le conservateur qui n'apprécie pas le combat ultime

Cet individu pratique un art martial depuis une douzaine d'années. Il a toujours été déterminé à être le meilleur élève en art martial et a constamment repoussé ses limites pour obtenir des titres plus prestigieux. Il gère maintenant sa propre école. En effectuant des tournois de grande envergure, il a acquis une confiance en lui quasi inébranlable.

Grâce à son implication il a rencontré des individus qui travaillent également dans l'organisation de combats extrêmes. On l'a alors invité à participer aux galas, ce qu'il a accepté dans le but de relever un défi supplémentaire. Cependant, il n'est pas un fan de ces combats et admet que c'est davantage la popularité du sport qui l'y a dirigé :

« Pis les champions du monde me disent que encore une fois, j'suis très proche du championnat du monde. Mais vu que le YYY (nom d'une fédération de combat extrême) et les combats extrêmes ça commence à être très populaire on n'a pas le choix de se diriger vers là. On s' dirige vers la popularité. C'est pas vraiment les règlements qui nous attirent, mais c'est la popularité de ce sport-là »

Son attrait pour la compétition et le défi, de même que sa forte impression d'être le meilleur et de devoir le prouver à tous l'ont poussé à participer à ce type de combat. Toutefois, c'est également dans un désir intense de gagner le respect de tous les adeptes d'arts martiaux et de faire la promotion de sa propre école qu'il s'est inscrit à ces activités. Ce combattant souhaite que l'on remarque son courage et que davantage d'élèves s'inscrivent à ses cours.

Bien qu'il affirme ne pas souhaiter cesser les combats extrêmes, il n'a participé qu'à très peu d'entre eux et ne croit pas qu'il sera d'une « carte de la soirée » au cours de l'année à venir. Il considère que les combats sont « arrangés » : il affirme avoir vécu des situations où l'arbitre a arrêté le combat seulement parce qu'il était sur le point de gagner et que son adversaire ne « devait pas perdre » étant donné qu'il faisait partie de l'école de l'organisateur de l'événement. L'arbitre a alors rendu des décisions en faveur de son adversaire. Il croit d'ailleurs que ce type de situation n'est pas le propre du combat extrême puisqu'il l'a vécu dans différents tournois d'un autre art martial.

Selon lui, chaque promoteur et organisateur souhaite faire valoir son club et ses élèves. Ainsi, les nouveaux-venus se feront « piétiner » et même s'ils donnent un bon combat, l'avantage sera accordé au combattant populaire, à celui qui fait partie de la « clique ». Il explique que pour être dans cette « clique », il faut être présent et actif en combat extrême pendant plusieurs années. C'est ainsi que les juges et la clique te reconnaissent et t'évaluent de façon égale. Pour prendre sa place parmi le groupe, ce concurrent croit qu'un combattant doit s'entraîner dans leurs écoles, et peut-être même se battre sous le nom de leurs écoles. Puisqu'il utilise le combat comme publicité pour sa propre école, il reste à l'extérieur du groupe. Il affirme vouloir demeurer indépendant même si cela diminue ses chances de gagner.

Ce combattant exprime également de la frustration face à d'autres agissements des promoteurs. Il explique que c'est une business qui devient de plus en plus grosse. L'interviewé considère que ceux-ci n'offrent pas des bourses raisonnables alors qu'ils s'en mettent plein les poches. Cela dénote selon lui un manque de respect, d'autant plus qu'il a noté que les promoteurs utilisent certains combattants destinés à perdre :

« Et puis quand j'ai perdu mon combat, là le promoteur y voulait me donner un nouveau. Un adversaire qui est tout nouveau et puis qui a fait comme peut-être même pas un combat ou deux pour remonter ma fiche, mais le pauvre qui est devant, y en aurait mangé toute une. »

Le sujet croit qu'il devrait se battre toujours contre des gens de son niveau, donc contre les meilleurs. Cependant, les promoteurs regardent les fiches et veulent remonter les athlètes. C'est ainsi que les nouveaux sans expérience se retrouvent contre des athlètes qui ont de l'expérience, ce qui est injuste selon l'interviewé. Après l'entrevue, alors que nous nous apprêtions à partir, il a révélé qu'à son avis, les promoteurs sont tous malhonnêtes

Ce type de combattant n'en veut pas seulement aux promoteurs. Il affirme que beaucoup de concurrents consomment des stéroïdes pour améliorer leurs performances dans le ring. Cela expliquerait d'ailleurs la plupart de ses défaites. Selon lui, c'est la seule façon d'accéder aux titres et de pouvoir les conserver. Il admet qu'il n'a aucune preuve à cet effet, mais en demeure convaincu. Pour sa part, il jure ne rien consommer de tel. Il explique également la présence de ces drogues par la pression des commanditaires qui souhaitent que leurs combattants gagnent. Il est d'avis que des tests de dépistage devraient être effectués. D'ailleurs, pour la sécurité des athlètes il souhaiterait que des examens médicaux soit faits avant chaque tournoi, notamment en ce qui a trait au VIH.

Malgré tout, il considère l'attitude entre les combattants comme étant amicale en-dehors du ring. À l'intérieur de celui-ci, l'adversaire est l'ennemi et il faut le battre. Il ajoute que des bourses sont en jeu; alors personne ne peut se permettre de perdre.

Ce cas-type affiche plusieurs principes indiscutables : selon lui, aucun combattant ne doit refuser de combats de peur de le perdre. Tout est question d'honneur; il faut avoir le courage de se rendre dans le ring et de tenter de vaincre l'adversaire. D'ailleurs, ce courage devrait également pouvoir se démontrer par le fait que le combattant devrait avoir l'opportunité de poursuivre un combat s'il le souhaite sans qu'un arbitre en décide autrement. Enfin, il se décrit comme étant un homme porté sur la philosophie des arts martiaux et que cette philosophie l'empêche de frapper sur un homme sans retenue. Toutefois, depuis qu'il croit que les autres consomment des stéroïdes, il sera capable de le faire puisqu'il n'aura pas l'impression d'avoir un homme devant lui.

Il croit qu'il arrêtera les combats extrêmes quand il sentira qu'il a créé sa marque, que les gens se souviendront toujours de lui. À la toute fin de l'entrevue, il confie que même s'il ne faisait plus de combats extrêmes, il est maintenant satisfait pour lui-même. Cependant, il ne l'est pas encore pour le montrer aux autres, au monde extérieur, le public et les promoteurs. Il veut remporter les combats. Éventuellement, il aimerait poursuivre le combat extrême à travers ses élèves : leurs victoires seraient les siennes. Cependant, cet homme explique que cette année, il veut aussi se concentrer sur un Championnat du monde dans son art martial. De plus, il souhaite s'impliquer dans l'organisation de tournois amateurs d'arts martiaux. Cela ne lui laissera donc pas de temps pour le combat ultime. Ce manque de temps ne l'affecte pas outre mesure.

puisque'il considère que le combat extrême est un sport qui n'est pas respectable parce que trop brutal. D'ailleurs, il croit que c'est ce que la foule recherche : du sang et des os qui cassent.

Ce cas-type n'a pas les combats extrêmes en haute estime. Toutefois, il s'agit pour lui d'une nouvelle façon de se dépasser, de promouvoir son école et d'augmenter sa réputation. Cette activité n'occupe pas une place très importante dans sa vie : pour lui le combat extrême n'est pas une fin en soi, mais un moyen parmi d'autres pour y parvenir, la fin étant le gain de respect et de popularité auprès des élèves et des autres protagonistes des sports de combat. Il veut amplifier sa réputation.

CONCLUSION

C'est en 1996 que la majorité des Québécois ont entendu parler des combats extrêmes pour la première fois. En plus d'être jugée illégale, l'activité s'inscrivait dans un contexte d'affrontements entre les autorités amérindiennes et le gouvernement québécois. Elle fut donc au cœur de polémiques et le sujet de plusieurs articles de journaux. Les débuts de ce sport dans notre province ont été pénibles et controversés. Même si en 1998 on a reconnu la boxe mixte comme un sport légal, force est d'admettre que des préjugés persistent. Juridiquement, le combat ultime est réellement un sport au même titre que les autres. Pourtant, de par les discussions informelles avec les individus qui s'intéressaient à notre sujet d'étude, nous pouvons affirmer que beaucoup perçoivent l'activité comme cruelle et considèrent les participants comme « des fous furieux tentant de briser des os ». L'activité ayant évolué au fil des années, nous pouvons nous questionner à savoir si ces préjugés proviennent en partie de ce qu'a déjà été le combat extrême.

Encore aujourd'hui, certains se questionnent à savoir si le combat ultime est un sport éthique ou non. Il ne faut pas oublier que de tels combats, s'ils étaient effectués dans la rue, seraient probablement qualifiés de voies de fait. Le comportement adopté dans un « ring » serait criminel s'il se produisait en-dehors de ce dernier. Il y a donc une forme de légitimation de la violence par les combats ultimes. Si l'on se fie aux propos des interviewés de même qu'au livre de Krauss (2002), le sport paraît bien accepté au Japon et au Brésil où il fait partie intégrante de la culture. Peut-être que la méfiance au Québec se fait sentir parce que le sport est encore jeune ici, mais peut-être est-ce tout simplement dû aux différences culturelles. Selon les dires des interviewés, il appert également que les médias n'ont pas aidé à la réputation du combat ultime. Cependant les organisations elles-mêmes y sont pour beaucoup. Des promoteurs ont au départ bâti leur commercialisation sur les effets spectaculaires des gestes agressifs pour attirer les foules. Maintenant, les combattants et organisateurs qui désirent faire découvrir et respecter leur sport en paient le prix.

En effectuant cette recherche, notre but n'était pas de faire tomber les préjugés et les stéréotypes rattachés à cette activité. Néanmoins, notre travail permet de mieux saisir la complexité du sport et de le reconnaître davantage comme tel. D'ailleurs, les concurrents ont souvent clairement énoncé le souhait de faire mieux connaître leur sport. Beaucoup d'interviewés ont été très enthousiastes à participer à cette recherche parce qu'ils y voyaient l'occasion de faire découvrir et valoir la boxe mixte. Les entrevues ont donné lieu à des discours relativement homogènes de

la part des combattant en ce qui a trait au côté technique de l'activité, à l'entraînement intensif et exigeant et aux motivations qui les poussent à le pratiquer. Il existe des dangers physiques reliés à la pratique de ce sport. Les combattants l'ont admis : ils sont souvent blessés, quoique de façon mineure selon leur définition de la douleur. Néanmoins, le sport a énormément évolué depuis ses débuts au Québec pour devenir une activité beaucoup plus réglementée.

Le combat ultime actuel est un sport différent du combat ultime à ses débuts. Les événements « close door » sans arbitre où presque tout était permis ne ressemblent pas à ce que l'on voit aujourd'hui. Institutionnalisation, professionnalisation et commercialisation ont considérablement modifié l'activité. L'institutionnalisation amène un contrôle des gestes perçus par les autorités comme étant violents et inacceptables par l'ajout de règlements, de même que l'implication d'une organisation responsable de faire appliquer ces règlements (RACJ). Selon les interviewés, le résultat est la transformation d'une activité dite violente en un sport pratiqué par des athlètes entraînés. Il serait intéressant de voir si beaucoup d'activités marginales suivent la même trajectoire que le combat ultime. Pourrions-nous utiliser les concepts analysés ici et les appliquer à une autre activité marginale ? Déjà, les propos des interviewés et les écrits portent à croire que l'institutionnalisation du combat extrême a suivi un processus similaire à celui de la boxe, plusieurs décennies plus tôt (Sheard, 1997). Les règles se sont complexifiées, on a assisté à une multiplication des organisations de contrôle bureaucratiques et elles sont devenues puissantes. En combat ultime, cette organisation est la Régie des alcools, des courses et des jeux (RACJ), qui a un pouvoir absolu sur tout ce qui concerne la sécurité des athlètes, et plus encore. De surcroît, comme à la boxe selon les écrits de Wacquant (1989, 1995a), les protagonistes ressentent un fort sentiment d'appartenance et se respectent mutuellement.

Et si malgré cette institutionnalisation, la boxe, qui date beaucoup plus que le combat ultime, soulève encore des débats quant à sa légitimité, il n'est nullement surprenant de constater que le combat ultime en fait autant. Toutefois, les concurrents et leur entourage considèrent maintenant les participants comme de réels athlètes. L'institutionnalisation a amené ce que Pearson (1979) décrit comme l'« athlétisation ». De façon générale, les interviewés apprécient cette institutionnalisation qui a dirigé l'activité vers un sport reconnu et davantage bureaucratisé. Nous pourrions être étonnée de cet enthousiasme si l'on se fit au préjugé selon lequel le combat extrême est un sport pratiqué par des individus brutaux en quête de violence et de sang. Or, le fait que les combattants soient heureux du resserrement des règlements montre qu'ils ne sont pas

autre mesure à la recherche du côté dangereux du sport. Présentement, c'est à la suite d'un passage par les arts martiaux que les combattants, pour la grande majorité, entrent dans le milieu de la boxe mixte. N'y persiste pas qui veut : les concurrents s'entendent pour dire que seuls les « professionnels » de sports de combat pourront faire leur marque dans le milieu. Les autres abandonneront rapidement, et ce, uniquement s'ils ont eu la chance de débiter.

Boudreau, Folman, et Konzak (1992) expliquent que le karaté est une façon d'atteindre la sagesse, voire un moyen de se construire. Comme les écoles traditionnelles d'arts martiaux ne font pas que transmettre des techniques, mais inculquent également une philosophie de vie, il n'est pas étonnant que la valeur du respect de tous et chacun soit omniprésente dans le discours comme dans le comportement des athlètes. Il en va de même de la volonté de repousser ses limites, de l'appréciation du défi et du dépassement de soi par l'apprentissage et le perfectionnement des techniques. Ce passage par les arts martiaux pourrait aussi expliquer le fait que la quasi-totalité des interviewés corresponde au premier cas-type; le combattant motivé par l'apprentissage de techniques et le dépassement de soi. Comme la plupart des combattants ont poursuivi un cheminement commun pour éventuellement pratiquer le combat ultime, leurs schèmes normatifs se sont formés dans des contextes similaires. L'homogénéité de plusieurs discours n'est donc pas surprenante.

Cette forme de bureaucratisation du sport a amené entre autres les différentes catégories de poids. Cela a eu un impact direct et important sur les normes informelles chez les combattants. Depuis l'entrée en jeu de ces catégories, beaucoup de combattants ont une nouvelle préoccupation, celle de modifier leur poids afin de se battre dans la catégorie de leur choix. Ce comportement ne va toutefois pas à l'encontre des règlements. L'institutionnalisation, de par la création de règlements, a aussi provoqué la possibilité de les transgresser; sans règlements, il était auparavant impossible de tricher. Si les interviewés racontent qu'il ne s'agit pas de comportements souvent constatés, il demeure que certains utilisent parfois intentionnellement des coups interdits. Ces gestes « font partie de la game », mais les concurrents qui les utilisent sont pointés du doigt par leurs pairs.

L'institutionnalisation et la professionnalisation du sport ont donc eu des effets importants quant au système normatif du combat ultime; les participants ayant dû s'être impliqués dans des sports de combat au préalable, ils y ont acquis certaines valeurs qui transparaissent aujourd'hui dans

leur discours de combattant extrême. Aujourd'hui les enfants peuvent rêver de devenir des combattants ultimes alors que les concurrents actuels n'ont pas vécu cette situation. C'est après un parcours en arts martiaux qu'ils ont découvert ce sport et s'y sont dirigés. Si le combat ultime devient très populaire serait-ce possible que des écoles enseignent la boxe mixte et que des jeunes se dirigent directement dans cette discipline ? Il serait pertinent d'analyser alors si les valeurs centrales en seraient modifiées, puisque présentement elles sont hautement influencées par les arts martiaux.

La commercialisation a apporté des éléments qui influencent le discours et le comportement des combattants. Nous avons constaté pour plusieurs l'importance de plaire à la foule venue les encourager; plaire en effectuant des techniques faciles à reconnaître, en passant le K.O. à l'adversaire, en effectuant une entrée étonnante sur le « ring » ou encore en se donnant un personnage qui saura se faire adorer ou détester des spectateurs. La commercialisation a également provoqué l'entrée en scène de nouveaux acteurs, tels les promoteurs et les « matchmakers ». L'activité méconnue est devenue une opportunité économique.

Un élément majeur rapporté par les interviewés est la gestion du sport comme une « business » par les promoteurs. Stéphane Patry, promoteur de TKO, admet lui-même qu'il change sa façon de gérer les événements à mesure que le sport prend de l'ampleur. Il administre le tout comme une entreprise, alors qu'antérieurement il agissait comme si tous faisaient partie d'une même famille. Les concurrents se sentent parfois utilisés par une industrie soucieuse d'entrer dans ses frais et de créer quelques vedettes. D'où l'utilisation de « jambons », pour améliorer la fiche de certains. Rappelons qu'un « jambon » est un adversaire nettement moins fort offert à un concurrent afin de lui assurer la victoire. Cette pratique semble couramment utilisée, bien qu'elle soit dénoncée par plusieurs concurrents. L'équité paraît importante pour les combattants, de même que l'adoption d'un comportement sportif adéquat et discipliné. De leur côté, selon les interviewés, les promoteurs auraient pour préoccupation première de faire croître les foules de spectateurs. Cette partie de la commercialisation pourrait-elle engendrer une augmentation du nombre d'intéressés à l'entraînement et au combat ? Si la boxe mixte ne demeure pas marginale, est-ce que l'esprit de fraternité demeurera le même au sein du groupe ? Si la commercialisation et l'institutionnalisation se poursuivent, des changements normatifs pourraient-ils s'ensuivre ?

Il y a aujourd'hui plus d'argent en jeu qu'auparavant. Cet argent se retrouve principalement sous forme de commandites et de bourses. Tant les promoteurs que les concurrents sont heureux de constater que davantage de commanditaires s'intéressent à leur sport. Ils voudraient d'ailleurs en obtenir encore plus, car la production des événements est onéreuse et l'entraînement requis l'est également. Or, plusieurs interviewés rêvent de faire du combat ultime leur unique profession. Mais alors, nous pourrions nous demander quelle est la part de l'effet pervers de l'implication de l'argent dans ce sport. Comme les bourses sont plus élevées à la suite de victoires et que ces dernières attirent davantage de commanditaires, peut-être les combattants prendront-ils plus de moyens pour s'assurer la victoire. La déviance pourrait ici entrer en jeu de par le dopage ou la tricherie. Notre analyse tend à montrer que ce n'est pas le cas présentement au Québec. Il serait intéressant d'effectuer la même recherche dans des pays où les bourses sont réellement substantielles, comme aux États-Unis et au Japon, pour comprendre si ces cachets modifient les motivations, les normes et les comportements des combattants.

À ce jour, les participants sont heureux, pour la plupart, des modifications engendrées par l'institutionnalisation. Ils apprécieraient seulement que les arbitres soient plus experts de leur sport. Pour ce qui est de la commercialisation, les avis sont partagés. Si les combattants souhaitent que le combat ultime soit plus connu et mieux perçu, certains n'apprécient pas devoir répondre aux attentes de la foule en fournissant des éléments de spectacle. Un des grands effets de la commercialisation est que les participants doivent maintenant se soucier des spectateurs. Si cela plaît à certains athlètes, c'est aussi une source de conflits; la notion de spectacle ne semble pas la même pour les athlètes et pour les spectateurs. Une suite de techniques bien exécutées, que ce soit au sol ou debout, constitue selon les combattants un très beau tableau. Les réactions de la foule portent à croire que celle-ci n'est pas satisfaite lorsqu'il n'y a rien de flamboyant. Heureusement pour cette dernière, les athlètes visent plus souvent qu'autrement le K.O.

Il serait intéressant de mener une seconde étude sur le combat ultime, l'orientant cette fois-ci vers les motivations des spectateurs à assister à de tels événements. D'après les propos des interviewés, mais également selon nos observations, pour les combattants la boxe mixte est un sport dans lequel des éléments de spectacle sont parfois ajoutés. Cependant, les spectateurs québécois ne seraient pas encore suffisamment connaisseurs du sport; pour eux c'est un spectacle pur. Une grande partie d'entre eux semble attendre les blessures. À la sortie d'un gala, nous avons déjà entendu une personne de l'assistance affirmer : « Des combats de coqs c'est

plus excitant que ça ». De ce que nous avons vu, les spectateurs paraissent en réalité plus violents que les combattants eux-mêmes. Il est intéressant de constater que si l'activité demeure la même, elle est perçue excessivement différemment de la part des combattants et de la part des spectateurs. Une étude plus poussée serait pertinente pour obtenir une vision plus globale du phénomène des combats ultimes.

Le travail de terrain effectué dans le cadre de ce mémoire a tout de même permis de clairement constater que les concurrents organisent souvent leur vie en fonction de leur sport. Ils expliquent qu'ils doivent s'entraîner dans de multiples disciplines, tels la boxe, le jiu jiu, la lutte, le « kick-boxing », etc. pour ensuite combiner eux-mêmes les techniques. Dès lors, ils y consacrent entre 10 et 30 heures (en moyenne 20 heures) de façon hebdomadaire. Comme il s'agit de temps alloué à leur passion, ils ne sont pas malheureux de devoir se priver parfois de certains plaisirs, comme de faire la fête avec des amis. La simple idée d'obtenir possiblement une ceinture (symbole des grandes victoires) s'ils s'entraînent sérieusement atténue considérablement l'impression de sacrifices demandés. Ces adeptes d'arts martiaux de toutes sortes voient en ce sport un défi. Ils se considèrent comme des athlètes à la recherche d'opposants aussi dignes de ce nom, qui leur permettront de se dépasser. Même si le combat ultime est exigeant, à quelques exceptions près, les concurrents y consacreront leur vie, leur corps. Ils souhaitent poursuivre leur sport jusqu'à ce que leur corps leur commande d'arrêter.

Sur le plan méthodologique, il aurait été enrichissant pour nous d'effectuer davantage d'observations similaires à la dernière. Lors de celle-ci, nous avons passé quatre jours auprès d'une équipe de production et d'athlètes en préparation d'un gala de boxe mixte à Victoriaville. En leur compagnie, nous avons appris énormément puisque nous séjournions avec eux à l'hôtel et que beaucoup venaient nous parler spontanément. De plus, même si nous nous étions identifiée comme « chercheuse », les concurrents oubliaient souvent ce titre et parlaient entre eux en notre présence sans se préoccuper de notre recherche. Ainsi, nous étions assurée que les propos tenus n'étaient pas déformés uniquement par notre présence.

Avec cette recherche exploratoire, nous avons présenté la culture des combats ultimes au Québec. Nous avons compris les bases du système normatif de ce groupe, tant au niveau formel qu'informel. Nous avons également saisi la place que prend cette activité dans la vie des participants et les motivations qui les poussent à la pratiquer.

Les interviewés ont expliqué que le sport explose depuis quelques années sur la scène québécoise. C'est une activité en constante évolution. Notre recherche a duré 18 mois et pendant cette courte période, déjà la situation a beaucoup changé : le niveau amateur de boxe mixte n'est plus, les foules ont semblé toujours croissantes et les coûts des billets pour assister aux galas ont augmenté. Si l'on se fie aux permis accordés par la Régie des alcools, des courses et des jeux depuis 1998, il s'agit d'un sport en plein essor. Nous avons exploré une activité méconnue : le combat ultime. Bien que ce mémoire comporte plusieurs points d'analyse, nous espérons que d'autres travaux suivront, ceux-ci développant davantage de théories analytiques. Des pistes de recherches futures ont déjà été soulevées. Nous croyons que chaque chapitre de ce mémoire pourrait en fait être développé pour devenir une étude en soi. Il serait donc intéressant d'analyser plus en profondeur l'institutionnalisation et la commercialisation du sport, la création et le maintien des normes dans le groupe, de même que le cheminement des combattants. La professionnalisation du combat ultime offre entre autre une belle opportunité d'études pour tous ceux s'intéressant à la sociologie des carrières.

RÉFÉRENCES

- Albert, E. (1991). Riding a Line : Competition and Cooperation in the Sport of Bicycle Racing. *Sociology of Sport Journal*, 8, 341-361.
- Avanzini, G. et Pfister, R. (1994). Influence des punitions sur les comportements d'agression, Étude de l'arbitrage des coupes du monde de football 1986 et 1990. *STAPS*, 35, octobre, 7-17.
- Beaud, J-P. (1998). L'échantillonnage, in Gauthier, B. (Éd), *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données*. 3^e édition, pp.185-215. Québec : Presse de l'Université du Québec.
- Becker, H.S. (1985). *Outsiders. Étude de la sociologie de la déviance*. Paris : Éditions A.-M. Métailié.
- Bégin, J. (26 mai 1998). De la « boxe mixte » à Kahnawake. *La Presse*, p.A9.
- Bennett, G et Hamill, P. (1978) "*Fighters*". New York: Dolphin Books.
- Ben-Yehuda, N. (1990). Positive and Negative Deviance: More Fuel for a Controversy. *Deviant Behavior*, 11, 3, 221-243.
- Blanchard, S. (26 avril 1996). « Extreme Fighting » à Kahnawake : Québec ne veut pas d'une autre crise d'Oka. *Le Devoir*, p.A1.
- Blanchard, S. (27 avril 1996). Retransmission de « Extreme Combat » à Kahnawake. *Le Devoir*, p.A14.
- Blanchard, S. (29 avril 1996). Les « combats extrêmes » : La crédibilité des Peacekeepers était en cause, dit le chef Montour. *Le Devoir*, p.A1.
- Boudreau, F., Folman, R. et Konzak, B. (1992). Les techniques martiales orientales comme technologie du soi : une réponse à Michel Foucault. *Sociologies et sociétés*, printemps, 24, 1, pp.141-156.
- Butcher, R. et Shneider, A. (1998) Fair Play as Respect for the Game. *Journal of the Philosophy of Sport*, 1998, 25, 1-22.
- Chouinard, T. (17 mai 2001). Les combats extrêmes réhabilités. *Voir*, 15, 20, p.8.
- Code criminel (2000). Ontario: Carswell, Publications spécialisée
- Les combats diffusés en dépit de l'injonction. (27 avril 1996). *Le Soleil*, p.A1.
- Des combats extrêmes à Vancouver. (2 mai 1996), *La Presse*, p.B7.
- Courville, D. (26 avril 1996). L'arène du « combat extrême ». *La Presse*, p.A10.

- Cullen, J.B. & Cullen F.T. (1975). The Structural and Contextual Conditions of Group Norm Violation: Some Implications from the Game of Ice Hockey. *International Review of Sport Sociology*, 10.
- Cruz, J., Boixados, M., Valiente, L. Capdevila, L. (1995). Prevalent Values in Young Spanish Soccer Players. *International Review for the Sociology of Sport*, 30, 353-371.
- Donnelly, P. (1988-89). On Boxing: Notes on the Past, Present and Future of a Sport in Transition. *Current Psychology: Research & Reviews*, winter, 7, 4, 331-346.
- Early, G. (1988). "I Only Like It Better When The Pain Comes" In Oates, J.C. et Halpern (eds), *Reading the Fights*, pp.39-63. New York: Henry Holt and Company.
- Emerson, R.M., Fretz, R.I., Shaw, L.L. (1995). *Writing Ethnographic Fieldnotes*. Chicago: University of Chicago Press.
- Ewald, K., Jiobu, R.M. (1985). Explaining Positive Deviance: Becker's Model and the Case of Runners and Bodybuilders. *Sociology of Sport Journal*, 2, 144-156.
- Filion, N. (10 janvier 1999). Des combats extrêmes... pas assez violents! *La Presse*, p.A2.
- Un gala de lutte illégal et très sanglant (13 avril 1996). *Le Soleil*, p..A18.
- Ghiglione, R. et Matalon, B. (1998). *Les enquêtes sociologiques, théories et pratiques*. Paris : Armand Colin, sixième édition.
- Gingras, P. (20 avril 1996). « Combat extrême » : l'opposition somme Perreault d'agir. *La Presse*, p.A13.
- Gingras, P. (1 mai 1996). À Kahnawake, la souveraineté fait l'unanimité. *La Presse*, p.A6.
- Gingras, P. (25 mars 1999). Québec n'a pas encore donné son aval au prochain « combat extrême » de Kahnawake. *La Presse*, p.A15.
- Gingras, P. (27 mars 1999). Québec autorise les « combats extrêmes ». *La Presse*, p.A9.
- Gingras, P et Normand, G. (24 avril 1996). Vers un combat extrême de moins en moins extrême. *La Presse*, p.A4.
- Gingras, P. et Normand, G. (26 avril 1996). Bouchard redoute un autre Oka 1990. *La Presse*, p.A1.
- Glaser, B.G. et Strauss, A.L. (1967). *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for qualitative research*. Chicago: Aldine.
- Gravel, P. (30 avril 1996). Le vrai vainqueur. *La Presse*, p.B2.
- Heikkala, J. (1993). Modernity, Morality, and the Logic of Competing. *International Review for the Sociology of Sport*, 28, 355-371.

- Herrera, C.D. (2002). The Moral Controversy Over Boxing Reform. *Journal of the Philosophy of Sport*, 29, 2, 163-173.
- Hétu, R. (11 décembre 1995). Le sport barbare. *La Presse*, p.S5.
- Hugues, R. & Coakley, J. (1991). Positive deviance Among Athletes: The Implications of Overconformity to the Sport Ethic. *Sociology of Sport Journal*, 8, 307-325.
- Jaccoud, M. et Mayer, R. (1997). L'observation in situ et la recherche qualitative, in Poupart, J., Deslauriers, J.P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R. et Pires, A. (Eds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp.238-274. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Knoppers, A., Schuiteman, J., Love, B. (1988). Professional Orientation of Junior Tennis Players. *International Review for the Sociology of Sport*, 23, 243-253.
- Krauss, E. (2002) *Brawl : A Behind-the-Scenes Look at Mixed Martial Arts Competition*. Toronto: ECW Press
- Des lendemains de « combats extrêmes » : Montour est viré. (30 avril 1996). *Le Soleil*, p. A6.
- Laperrière, A. (1997). L'échantillonnage, in Gauthier, B. (Éd), *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données*. 3^e édition, pp.241-261. Québec : Presse de l'Université du Québec.
- Levao, R. (1988). Reading the Fights. In Oates, J.C. et Halpern (eds), *Reading the Fights*, pp.1-19. New York: Henry Holt and Company.
- Loland, S. et McNamee, M. (2000). Fair Play and the Etos of Sports : An Electic Philosophical Framework. *Journal of the Philosophy of Sport*, 28, 63-80.
- Lumer, C. (1995). Rules and Moral Norms in Sports. *International Review for the Sociology of Sports*, 30, 3-4, 263-281.
- McNamee, M. (2002). Hubris, Humility, and Humiliation: Vice and Virtue in Sporting Communities. *Journal of The Philosophy of Sport*, 29, 1, 38-53.
- Meyer, W.M. et Brown, M.C. (1977). The Process of Bureaucratization. *American Journal of Sociology*, 83, 2, 364-385.
- Michelat, G. (1975). Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie. *Revue française de sociologie*, 16, 229-247.
- Nixon, H.L. II (1986). Social Order in a Leisure Setting : The case of Recreational Swimmers in a Pool. *Sociology of Sport Journal*, 3, 320-332.
- Normand, G. (25 avril 1996). Québec exige l'annulation du « combat extrême » de Kahnawake. *La Presse*, p.A1

- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Pearson, K. (1979). The Institutionalization of Sport Forms. *International Review of Sport Sociology*, 14, 1, 51-60.
- Perreault, M. (5 juillet 1996). Joseph Montour, chef des peacekeepers, est congédié. *La Presse*, p.A7.
- Pires, P. (1997). L'échantillonnage. in Poupart, J., Deslauriers, J.P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R. et Pires, A. (Eds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp.137-196. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques, in Poupart, J., Deslauriers, J.P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R. et Pires, A. (Eds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp.198-237. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Québec ne bloquera pas le combat extrême. (25 avril 1996). *Le Soleil*, p. A12.
- Rapport annuel de gestion 1998-1999, Régie des alcools, des courses et des jeux, *Les Publications du Québec*. Gouvernement du Québec, Dépôt légal 1999. Sur site <http://www.racj.gouv.qc.ca>.
- Rapport annuel de gestion 1999-2000, Régie des alcools, des courses et des jeux, *Les Publications du Québec*. Gouvernement du Québec, Dépôt légal 2000. Sur site <http://www.racj.gouv.qc.ca>.
- Rapport annuel de gestion 2000-2001, Régie des alcools, des courses et des jeux, *Les Publications du Québec*. Gouvernement du Québec, Dépôt légal 2001. Sur site <http://www.racj.gouv.qc.ca>.
- Rapport annuel de gestion 2001-2002, Régie des alcools, des courses et des jeux, *Les Publications du Québec*. Gouvernement du Québec, Dépôt légal 2002. Sur site <http://www.racj.gouv.qc.ca>.
- Rapport annuel de gestion 2002-2003, Régie des alcools, des courses et des jeux, *Les Publications du Québec*. Gouvernement du Québec, dépôt légal 2002. Sur site <http://www.racj.gouv.qc.ca>.
- Règlement sur les sports de combat, Loi sur la sécurité dans les sports (L.R.Q. c. S-3.1a. 55, par. 2° à 7°) Publication officielle du Québec.
- Sammons, J.T. (1988). *Beyond the ring: the Role of Boxing in American Society*. Urbana and Chicago: University of Illinois Press.
- Savoie-Zajc, L. (1998). L'échantillonnage, in Gauthier, B. (Éd), *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données*. 3^e édition, pp.263-285. Québec : Presse de l'Université du Québec.

- Sheard, K.G. (1997). Aspects of Boxing in the Western "Civilizing Process". *International Review for the Sociology of Sport*, 32, 1, 31-57.
- Slack, T. (1985). The Bureaucratization of a Voluntary Sport Organisation. *International Review For the Sociology of Sport*, 20, 3, 145-165.
- Smith, M. (1975). The legitimation of violence : hockey players' perceptions of their groups' sanctions for assault. *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 12, 1, 72-80.
- Smith, W. C. (1982). Performance and Negotiations: A case of a Wrestling Referee. *Qualitative Sociology*, printemps, 5, 1, 33-46.
- Stephens, M. (1988). The Poetics of Boxing In Oates, J.C. et Halpern (eds), *Reading the Fights*, pp.259-266. New York: Henry Holt and Company.
- Thibodeau, M. (20 mars 1998). Kahnawake : Un autre combat extrême serait en préparation. *La Presse*, p.A10.
- Thibodeau, M. (14 avril 1998). Les « gladiateurs » s'en tirent à bon compte. *La Presse*, p.A11.
- Tremblay, O. (23 février 2002). Dan Bigras, cinéaste. *Le Devoir*, p.C5.
- Wacquant, L. (1989). Corps et âmes, notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur. *Actes de la recherche en sciences sociales*, novembre, 80, 33-67.
- Wacquant, L. (1992). The Social Logic of Boxing in Black Chicago: Toward a Sociology of Pugilism. *Sociology of Sport Journal*, 9, 221-254.
- Wacquant, L. (1995a). Protection, discipline et honneur: une salle de boxe dans le ghetto américain. *Sociologie et Société*, printemps, 27, 1, 75-89.
- Wacquant, L. (1995b). The pugilistic point of view : How boxers Think and Feel About Their Trade. *Theory and Society*, august 24, 4, , 489-535.
- Wacquant, L. (1998a). Sacrifice, in Gerald Early (ed), *Body language, Writers on sport*, pp.47-59. Minnesota : Greywolf Press.
- Wacquant, L. (1998b). A fleshpedler at work : Power, pain and profit in the prizefighting economy. *Theory and Society*, 27, 1, 1-42.
- Weinberg, S.K. et Around, H. (1952). The Occupational culture of the boxer. *American Journal of Sociology*, 57, 5, 460-469.
- Wertz, S.K. (1981). The Varieties of Cheating. *Journal of the Philosophy of Sport*, 8, 19-40.
- Williams, T. (1989). Sport, Hegemony and Subcultural Reproduction : The Process of Accomodation in Bicycle Road Racing. *International Review for Sociology of Sport*, 24, 315-331.

Référence Internet :

<http://www.ufc.tv/> consulté le 26 novembre 2003

